

U d/of OTTAWA



39003003482352



14-8-69

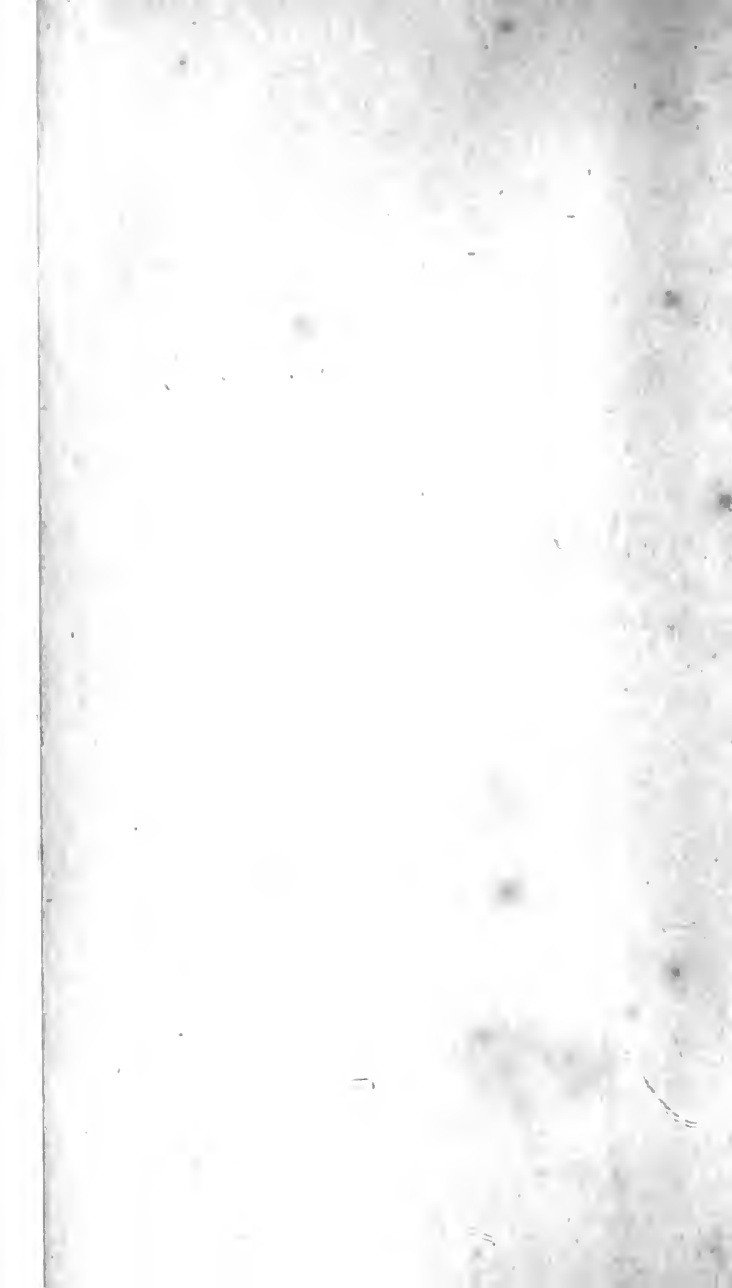
Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

POÉSIES

DE

PROSPER BLANCHEMAIN

TOME SECOND







M Perret inv

lpp A Quantin

Gaujean sc

Tom II

PAR DESSUS LE MUR

P. 193

PROSPER BLANCHEMAIN

FOI, ESPÉRANCE

ET

CHARITÉ

FLEURS DE FRANCE

SONNETS ET FANTAISIES



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

EDOUARD ROUVEYRE

1, RUE DES SAINTS-PÈRES, 1

M DCCC LXXX



PQ
2197
.B64A17
1880

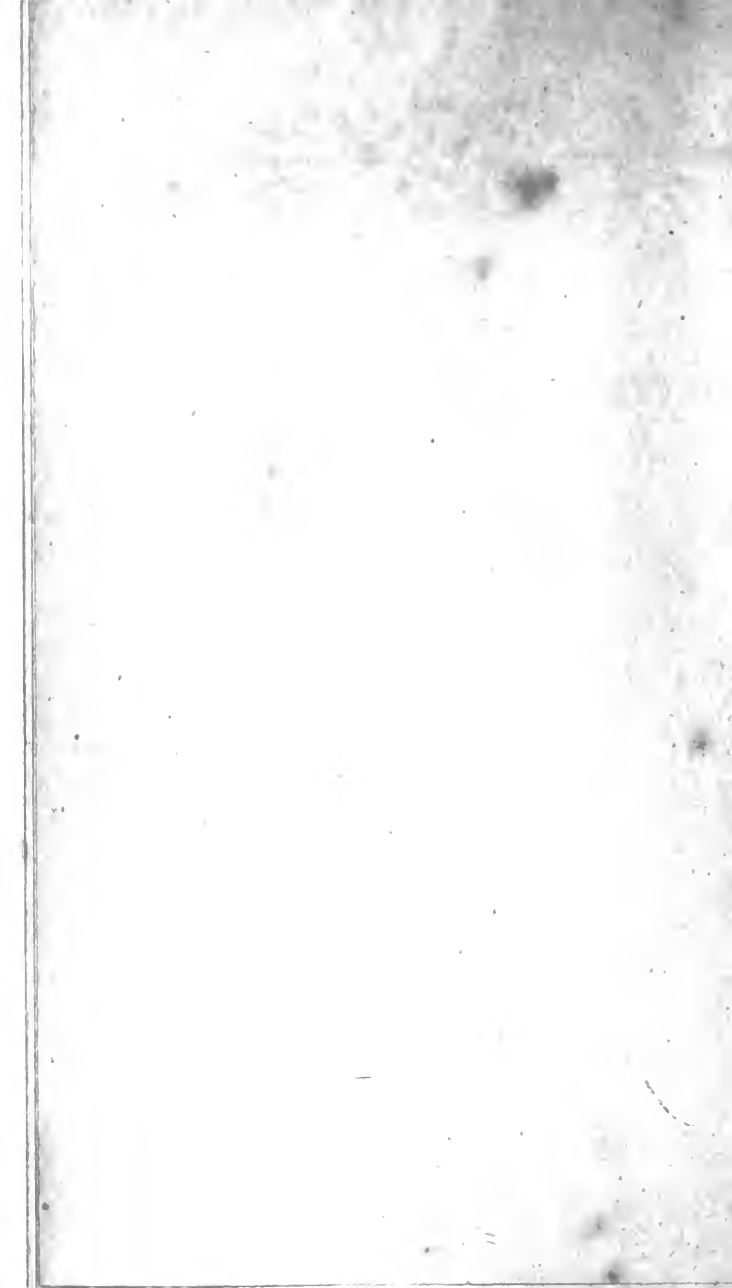
O ma Mère,

Toi qui m'as si tendrement chéri sur la terre,
toi qui me protèges encore aujourd'hui du ciel, où
ton âme est allée, reçois l'hommage de ces vers
que tu aimais, et dans lesquels peut-être survit
un parfum de ton cœur.

Tu aurais été heureuse de les voir ainsi
réunis.

Pourquoi faut-il que je ne puisse consacrer
qu'au souvenir seul de ta tendresse ineffable, à la
mémoire de tes pieuses vertus, ce livre que j'aurais
déposé avec si grande joie sur tes genoux,

© ma Mère bien-aimée!





FOI

ESPÉRANCE ET CHARITÉ

LIVRE PREMIER

LA FOI

*A Monseigneur Dupanloup,
évêque d'Orléans.*

DÉJÀ ce peuple-roi qui portait les deux pôles,
A force de grandeur se créant des revers,
Avait senti ployer ses robustes épaules
Sous le fardeau de l'univers.

Le temps obscurcissait sa brillante auréole;
Son aigle s'endormait dans un repos profond,
Et l'écho murmurait, la nuit, au Capitole :
« Les dieux s'en vont ! les dieux s'en vont ! »

La croyance était morte et n'avait plus d'apôtre ;
Les cieux déserts roulaient des astres inconnus,
Et les peuples tremblants se disaient l'un à l'autre :
« Les derniers jours sont-ils venus ? »

Il fallait au vieux monde une nouvelle idée;
Il n'avait plus l'Olympe et pas encor le Ciel.
Un homme, nommé Jean, parut dans la Judée,
Prêchant aux tribus d'Israël.

C'était un saint prophète à la voix fière et mâle;
Il disait : « Ouvrez-vous, sentiers de l'avenir !
Je ne mérite pas d'essuyer la sandale
Du Rédempteur qui va venir.

« J'arrive seulement prêchant la pénitence;
Car le fils de David marche derrière moi.
Chante, ô Jérusalem, un hymne d'espérance :
Voici ton Seigneur et ton Roi ! »

Alors Jérusalem prit ses habits de fête,
Monta sur sa colline, et regardant au loin,
Dit : « Où donc est celui qu'annonce le prophète ?
Et d'où vient qu'il ne paraît point ? »

Sion ! malheur à toi !... Jésus fils d'une femme,
Jésus persécuté... Sion ! malheur à toi !...
Jésus crucifié sur le Calvaire infâme,
Voilà ton Seigneur et ton Roi !

C'est lui qui doit, sorti de ses voiles funèbres,
Renaître de la mort, et dans sa majesté,
Ainsi que le soleil qui chasse les ténèbres,
Resplendir sur l'immensité !

Apôtre ! nous rentrons en ces jours d'épouvante
Où la terre mouvante,
Dans les convulsions d'un grand enfantement,
Frémit jusques à ses entrailles.
D'un monde corrompu, qui se meurt lentement,
Le Temps sonne les funérailles.

Voici que nous errons dans la nuit d'autrefois;
De lamentables voix
Aux dieux d'un siècle impur lancent leur anathème;

Les premiers de jadis sont derniers aujourd'hui,
 Et le Maître suprême
 A retiré son bras qui faisait leur appui.

A chaque point du ciel une tempête gronde ;
 Des tonnerres nouveaux ébranlent ce vieux monde
 Sur ses antiques fondements ;
 La flamme qui dévore et demande à s'étendre
 Tord dans ses bras de feu, brise et réduit en cendre
 Les palais et les monuments.

La sanglante discorde et les guerres civiles
 De meurtres inouïs épouvantent les villes ;
 Les premiers-nés des nations,
 Au lieu de vivre en paix et de s'aimer en frères,
 Meurent en s'égorgeant et lèguent leurs colères
 Aux autres générations.

Le pâle choléra, ce monstre aux pieds rapides,
 Qui couve l'univers sous ses ailes livides
 Et qui souffle un vent de trépas,
 Confondant les vainqueurs, les vaincus pêle-mêle,
 Moissonne avant la guerre et revient, après elle,
 Glaner dans le champ des combats.

L'Éternel, irrité de nos longues offenses,
 Aurait-il déchaîné le char de ses vengeances
 Contre le monde épouvanté ?
 Et les astres des cieux, et les mers, et la terre,
 Vont-ils s'anéantir, comme un fragile verre
 Aux mains de la Divinité ?

Non ; car le siècle sent, au sein de la tourmente,
 Quelque germe inconnu, qui dans l'ombre fermente
 Sur les dépouilles du passé,
 Qui jette lentement ses profondes racines,
 Qui va, resplendissant, s'élançer des ruines
 Du vieil univers renversé !

Car Dieu n'a pas de nous détourné son visage ;

L'homme, né de son souffle et fait à son image,
 N'est pas encor déshérité ;
 Et, pour régénérer notre race maudite,
 Déjà quelque Sauveur, prêt à naître, palpite
 Dans les flancs de l'humanité !

Et toi, nouveau saint Jean, avec ta voix austère,
 Avec tes élans chaleureux,
 Tu parais, annonçant au peuple de la terre
 L'Évangile rouvert pour eux.

Tu dis : « Venez vers Dieu, vous tous dont le cœur ploie,
 Humains fatigués de souffrir,
 Et Dieu vous donnera l'espérance et la joie,
 Le baume qui doit vous guérir.

« Venez ! vous qui pleurez les pleurs de la misère,
 Et l'on vous essuiera les yeux ;
 Venez ! vous dont le front tombe dans la poussière,
 On l'élèvera vers les cieux. »

Alors le laboureur achève, avec ivresse,
 Le sillon qu'il mouillait de pleurs,
 Espérant moissonner un jour dans l'allégresse
 Ce qu'il sema dans les douleurs.

La jeune travailleuse en t'écoutant s'arrête,
 Se relève et sourit d'amour ;
 Comme le lis des champs, courbé par la tempête,
 Renaît sous un rayon du jour.

Et le jeune soldat, dont le cœur plein de sève
 Ne rêvait que d'exploits guerriers,
 Gémit sur sa conquête ; il ne veut plus de glaive
 Que pour défendre ses foyers.

Ainsi la Foi première, à ta voix revenue,
 Nous verse les trésors du ciel.
 En vain des cœurs pétris d'amertume et de fiel
 L'ont proscrite et l'ont méconnue.

En vain, fiers de leur haine et de leur désespoir,
Ils ont renié ses merveilles;

En vain ils ont fermé les yeux et les oreilles,
De crainte d'entendre et de voir.

Malheur à qui sur elle entasse les outrages!
Car l'Éternel est son appui.

Victime impérissable et sainte comme lui,
Elle attend la fin des orages.

Qu'ils dressent donc la croix, qu'ils hâtent le bourreau!
Fille du Sauveur de la terre,

La Foi supportera comme lui le Calvaire,
Et les douleurs et le tombeau.

Ils croiront que les vers en ont fait leur pâture;
Mais que le réveil sera prompt!

Elle se lèvera soudain, brisant du front
La pierre de sa sépulture.

Et tout tremblants encor, les yeux à peine ouverts,
Ils chercheront en bas sa trace,

Que déjà, de sa gloire illuminant l'espace,
Elle éblouira l'univers!

1846.

L'AIMANT.

SONNET.

La connais-tu, l'étoile immuable, éternelle,
Qui brille au pôle froid ?

Il est un métal noir qui se tourne vers elle :
Il la sent, il la voit!

Ce métal, c'est l'aimant; c'est le guide fidèle
Que le marinier croit.

De l'œil il le consulte, et conduit sa nacelle
Dans un sillon plus droit.

Il est de même en nous une sûre boussole

Elle tourne à celui qui soutient et console,
En tout temps, en tout lieu.

Cet infallible aimant s'appelle conscience ;
Le connaître et le suivre est toute la science,
Car son étoile est Dieu !

A Édouard Turquety.

L'ORAIISON DOMINICALE,

PARAPHRASE.

O Seigneur ! à travers l'espace radieux,
Où les mondes autour des mondes
Entrelacent sans fin leurs spirales profondes ;
Du sein des univers, des soleils glorieux,
Dans l'éther qui toujours finit et recommence,
S'élève une prière immense :

O notre père à tous, notre père des cieux !

Et la création, ainsi qu'une captive
Qui presse les genoux d'un roi,
Tressaillant de ferveur, de tendresse et d'effroi,
S'incline et se confond devant vous attentive ;
Ainsi qu'un vermisseau la terre est sous vos pieds,
Sur le ciel vous vous asseyez :

Que votre nom soit saint, que votre règne arrive.

Vous êtes le seul grand ! l'éclair est dans vos yeux,
Et vous parlez avec la foudre ;
Comme le voyageur qui fait voler la poudre,
Vous pourriez balayer d'un geste insoucieux
Les mondes confondus dans un seul anathème :

*Que votre volonté suprême
Soit faite sur la terre ainsi que dans les cieux.*

Car vous tenez sur nous une coupe inclinée,
D'où les orages en fureur
Pourraient verser sans fin le désastre et l'horreur.

Mais la terre par vous n'est pas abandonnée;
 C'est vous qui gouvernez l'aile de l'aiglon,
 Vous qui fécondez le sillon...
Donnez-nous aujourd'hui le pain de la journée.

Et l'homme, atome vain que toujours caressa
 Votre tendre sollicitude,
 Flétrit tout par sa haine et son ingratitude!
 Adoucissez le cœur qu'un autre cœur froissa,
 Vous, le Dieu bon, le Dieu de toutes les clémences,
Et pardonnez-nous nos offenses
Comme nous pardonnons à qui nous offensa.

L'existence est en butte à des pièges infâmes;
 Ainsi qu'un ravisseur de nuit,
 Le démon tentateur nous épie et nous suit;
 Est-il sur terre un bien à l'abri de ses flammes?
 Est-il un bras si fort qu'il n'ait su le courber?
Ne nous laissez pas succomber
A la tentation qui menace nos âmes!

Veillez sur nous! la vie est un chemin fatal
 Qui mène vers un but sublime,
 Mais qui serpente, au flanc des monts, sur un abîme
 D'où, semblable au vertige, un esprit infernal
 Éblouit et surprend le passant misérable.
 Seigneur, soyez-nous secourable!
 Seigneur, exaucez-nous! *Délivrez-nous du mal!*

Amen! Gloire à vous seul, au ciel et sur la terre!
 Ainsi les temps suivront les temps;
 Ainsi, de cieus en cieus, les astres éclatants
 Chanteront dans leur cours l'hymne sacramentaire,
 Jusqu'à l'heure terrible où, jugeant les humains,
 Vous replongerez de vos mains
 Les mondes en débris dans l'éternel mystère.

A M^{lle} Clotilde Archambault.

LARME ET PERLE.

Où vas-tu, perle brillante
 Qui sors du fond de la mer ?
 — Où vas-tu, larme brûlante,
 De la douleur fruit amer ?
 — Moi, d'une couronne altièrè
 Je vais orner le milieu.
 — Moi, je porte la prière
 Et le deuil d'une âme à Dieu!

*A M. V. de Laprade,
 De l'Académie française.*

LE RAMEAU BÉNIT.

ÉLÉGIE

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX.

Rameau vert, qu'à l'église une sainte parole
 Vient de bénir,
 De la joie ou des pleurs m'offres-tu le symbole
 Dans l'avenir ?
 Es-tu fils du rameau que la colombe en marche,
 Par un beau soir,
 Rapporta comme emblème aux habitants de l'Arche,
 Rameau d'espoir ?
 Ou viens-tu de ce buis qui penche au cimetière
 Son front en deuil,
 Et de nos morts aimés ombrage la poussière
 Dans le cercueil ?
 Mais non ! à ton aspect c'est l'espoir qui doit naître,
 Et non l'effroi :

Aujourd'hui, dans Sion, Jésus, le divin maître,
Rentrait en Roi;

Le feuillage et les fleurs jonchaient sa trace aimée,
Et chaque Hébreu
Étendait son manteau sur la route embaumée,
Aux pieds du Dieu.

Rameau béni au nom du saint Fils de Marie,
En qui j'ai foi,
Rappelle-moi le jour de la Pâque fleurie,
Sacré pour moi.

Qu'une tendre pensée à tes feuilles s'attache
Dans mon esprit;
Couronne le vieux cadre où la Vierge sans tache
Prie et sourit.

Protège mon sommeil, donne-moi d'heureux songes,
Jusqu'aux instants
Où, pour moi, de quitter la terre et ses mensonges
Viendra le temps.

Alors dans l'eau bénite on trempera ta feuille,
Et chaque ami,
Rêveur, aspergera la terre qui recueille
L'homme endormi.

Si mon départ suprême éveille quelque plainte,
Quelques douleurs;
Si de rares chrétiens aux gouttes de l'eau sainte
Mèlent des pleurs,

Rameau cher et sacré, parle à ces âmes sombres
De pur amour;
Dis à ces cœurs brisés qu'ici-bas sont les ombres,
Là-haut le jour.

Toi qui fêtas en roi, dans sa marche adorée,
Le Dieu mortel,

Présage encor l'espoir et fête aussi l'entrée
D'une âme au ciel.

A Eugène Muller.

DEANS LE BOIS.

La matinée est tranquille;
Le grillon chante aux guérets,
Et le bois offre un asile
Où l'existence est facile,
Où l'air est limpide et frais.

On entend sous chaque tige
Un confus bourdonnement;
C'est l'insecte qui voltige,
La fourmi qui se dirige
Et travaille activement.

Sous l'ombrage un oiseau passe,
Il se cache et reparaît;
Il lance un chant dans l'espace,
Et le suspend avec grâce,
Puis se perd dans la forêt.

La brise s'élève et glisse
Dans le bois silencieux,
Qui s'agite avec délice;
La fleur ouvre son calice,
Et l'insecte est plus joyeux.

Aucune voix n'est bannie
De ce doux concert des bois;
Tout ajoute une harmonie
A cet hymne indéfinie
Que chantent toutes les voix.

Depuis le cri dans les herbes
De quelque insecte joyeux,

Jusqu'au bruit des chars superbes
 Qui rentrent chargés de gerbes
 En grinçant sur leurs essieux ;

Depuis la cloche fidèle
 De quelque hameau lointain,
 Jusques au troupeau qui bêle,
 Et dont la clochette grêle
 Jette un murmure argentin,

Rien n'est vain, rien n'est frivole,
 Dans cet hymne universel ;
 Tout ajoute une parole
 Au mystérieux symbole
 Que la terre adresse au ciel.

Spectacle heureux qui dispose
 Notre âme au calme profond !
 Ici vivre est douce chose :
 Ce bruit agreste repose
 Du bruit que les hommes font !

Cette nature féconde
 Sous le ciel limpide et bleu,
 Ce calme où la vie abonde,
 C'est la prière du monde
 Sous un sourire de Dieu.

A M. Auguste Le Prévost.

Membre de l'Institut.

LA FILLE DE JAÏRE,

POÈME.

En passant vers le soir sur le chemin aride
 Qui de Capharnaüm conduit à Bethsaïde,
 Jadis le voyageur, dans la verte saison,
 Apercevait de loin une blanche maison.

Deux palmiers lui formant un gracieux portique,
 Devant elle, enlacés par une vigne antique,
 S'élevaient, et la vigne en berceau les suivant,
 Étendait sur le seuil son ombrage mouvant.
 Par des platanes verts de tout bruit isolée,
 Qu'elle était belle alors, d'ombre à demi voilée,
 Quand le soleil, plongeant dans l'espace éternel,
 Teignait de pourpre et d'or les cimes du Carmel,
 Et que le lac d'azur, où glissait quelque voile,
 S'argentait aux clartés de la première étoile!

Par un dernier rayon les monts étaient rougis :
 Jaïre retournait vers ce riant logis,
 Quand des gens attroupés interrompent sa route.
 Debout, au milieu d'eux, un homme qu'on écoute,
 Un homme au noble geste, à la puissante voix,
 Tient suspendus les pas et les cœurs à la fois.
 C'est Jésus! — Curieux d'entendre les paroles
 De celui dont Juda redit les paraboles,
 Jaïre malgré lui s'arrête, obéissant
 A la voix du prophète, à son charme puissant.
 Viennent alors des gens qui de Tibériade
 Apportaient un perclus depuis vingt ans malade.
 Or, Jésus s'approchant suivi de ses amis :
 « Ayez foi, lui dit-il, vos péchés sont remis. »
 Jaïre l'écoutait et pensait en lui-même :
 « Cet homme est fou sans doute, ou plutôt il blasphème! »
 Jésus, qui dans son cœur lisait son peu de foi,
 L'aborde en souriant : « Pourquoi laisser en toi
 Fermenter ce levain de mauvaise pensée?
 Quelle chose en effet te semble plus aisée
 De dire : Vos péchés vous sont remis! ou bien :
 Levez-vous et marchez! — Or donc, Pharisien,
 Pour qu'il te soit prouvé que le fils de la femme
 Peut délivrer le corps comme il délivre l'âme;
 Debout! ajouta-t-il, s'adressant au perclus :
 Emportez votre lit; allez! ne péchez plus! »
 Or le paralytique, à cet ordre suprême,

Se leva, prit son lit et l'emporta lui-même.
Puis Jésus s'éloigna. Le groupe dispersé,
Jaïre poursuivit son chemin commencé.
En foulant à pas lents le sentier solitaire,
Il songeait à cet être entouré de mystère ;
Mais son orgueil, rebelle au pouvoir du Sauveur,
Ne voulait voir en lui qu'un fourbe ou qu'un rêveur.
Il ne comprenait pas, homme à l'étroit génie,
A tant d'humilité tant de grandeur unie.
Le Messie, à ses yeux, devait sur l'univers
Tonner comme un orage environné d'éclairs ;
Mais un homme humble et doux qui, partout faisant grâce
Bénissant qui le hait, plaignant qui le menace,
Passait sur cette terre en répandant le bien,
Cet homme-là n'était qu'un vil magicien.

Il marche, et cependant, sous la blanche demeure
Que d'un rayon si doux le jour mourant effleure,
L'enfant de son amour, la belle Séphora,
Dont un mal inconnu tout à coup s'empara,
Gémissante s'agite ; une livide fièvre
Enflamme son regard et contracte sa lèvre.
Attentive à ses maux, souffrant plus qu'elle encor,
Sa mère est là, veillant comme sur un trésor,
Pâle d'inquiétude et de pleurs inondée.
« Mère, dit Séphora, Dieu m'a redemandée.
Mon cœur va se briser ; mes jours sont révolus.
Soleil, qui disparais, je ne te verrai plus !
— Dieu nous chérit, ma fille ; il veut que l'on espère !

— Que seulement je puisse encor revoir mon père.
Mes yeux seront fermés s'il tarde à revenir ;
Car mon heure est prochaine et le temps va finir.
O Jaïre ! ô mon père ! et toi, mère adorée,
Par moi votre vieillesse eût été vénérée.
Qui donc remplacera l'enfant de votre amour,
Pour vous veiller la nuit, pour vous servir le jour ?
Et toi, que feras-tu sans ta fille sur terre ?

La nuit, tu pleureras ta douleur solitaire ;
 Et quand luira l'aurore à l'horizon lointain,
 Tu ne recevras plus le baiser du matin.
 Le ciel ne peut vouloir que je te sois ravie ;
 Pour lui ma mort n'est rien, et tu vis de ma vie.
 Oh ! t'embrasser demain, revoir le jour, guérir !...
 Sauve-moi ! sauve-moi ! je ne veux pas mourir ! »

Sa mère, en écoutant ces cris de la souffrance,
 Le désespoir au cœur, lui parlait d'espérance,
 Lui souriait en face, et, cachant ses douleurs,
 Vingt fois se détournait pour essuyer ses pleurs.

Séphora faiblissait sous l'atteinte cruelle,
 Lorsqu'arriva Jaïre. A l'horrible nouvelle,
 Il s'élançait : « O ma fille !... » Elle n'entendait pas,
 Et sur son front flottaient les pâleurs du trépas.
 En voyant expirer son enfant, son idole,
 Jaïre, l'œil éteint, sans force, sans parole,
 Pleurait. Mais tout à coup, à ce spectacle affreux,
 Un rayon a brillé dans son cœur douloureux.
 L'orgueil pharisien, voile obscur de sa vue,
 Se dissipe aux clartés d'une flamme imprévue ;
 La foi qu'il méprisait dans ses regards a lui :
 Il croit, espère, adore, et Dieu même est en lui.
 « O Jésus ! disait-il en frappant sa poitrine,
 Pour avoir méconnu ta mission divine,
 Jésus, c'est trop punir mon incrédulité !
 Ta puissance n'a rien d'égal que ta bonté ;
 Tu remets les péchés ; tu veux, le mal s'envole ;
 Tu parles, les perclus marchent à ta parole.
 Jésus ! pardonne-moi, puisque Dieu dans tes mains
 A remis son pouvoir pour sauver les humains !

— Il est si bon, si pur, dit la mère, oh ! qu'il vienne !
 Qu'il vienne, il comprendra ma douleur et la tienne.
 Qu'il veuille seulement, il nous la sauvera ;
 Qu'il dise une parole, et notre enfant vivra ! »

Jaïre aussitôt part, et, franchissant la plaine,
 Aux genoux du Sauveur il tombe hors d'haleine :
 « Maître! viens avec moi. Ma fille va mourir :
 C'est mon unique enfant ; tu peux seul la guérir.
 Impose-lui tes mains, et le mal comme un rêve
 Va fuir, et mon enfant vivra ! »

Jésus se lève ;
 Il marche. « Conduis-moi, dit-il, en ta maison.
 De ta croyance en Dieu dépend la guérison. »

Mais de la ville à peine ils franchissaient la porte,
 Qu'un esclave éploré : « Seigneur! ta fille est morte! »
 Désespéré, Jaïre accuse sa lenteur,
 Déchire sa tunique et dit au Rédempteur :
 « Maître! ma seule enfant vient de perdre la vie ;
 Dieu me l'avait donnée et Dieu me l'a ravie.
 N'allez pas plus avant, puisque tout est fini.
 Jéhovah l'a voulu ; que son nom soit béni ! »
 Jésus lit dans son cœur que la douleur dévore ;
 Il lui répond : « Allons, mon fils, espère encore ! »

Comme devant la foule ils marchaient les premiers,
 Ils parvinrent bientôt jusque sous les palmiers.
 A la sombre lueur de deux lampes funèbres,
 Dont les feux languissants attristaient les ténèbres,
 Les serviteurs épars gémissaient dans la nuit.
 Jésus leur dit : « Pourquoi ces larmes et ce bruit ?
 Cette enfant n'est pas morte, elle n'est qu'assoupie. »
 Or ces gens murmuraient : « Pourquoi donc cet impie
 Par ses discours moqueurs accroît-il notre deuil,
 Et vient-il nous railler en face d'un cercueil ? »

Mais Jésus alla droit à la mère éplorée,
 Qui, seule, sous le poids de sa douleur navrée,
 Les yeux fixes et secs, immobile, debout,
 Demeurait à l'écart comme étrangère à tout,
 Et qu'on aurait pu croire une pâle statue,
 Si parfois, soulevant sa poitrine abattue,
 Quelques rares soupirs, mornes et désolés,

Du profond de son cœur ne s'étaient exhalés.
 Triste, il la regarda ; puis tourné vers Jaïre :
 « Près de l'enfant, dit-il, nous allons la conduire. »

Arrivé sur le seuil, quand il vit Séphora,
 Dans le trépas si belle et si pure, il pleura...

Anges qui le guidiez de la Crèche au Calvaire,
 Vous avez recueilli, comme un don tutélaire,
 Cette larme du Christ, précieux diamant ;
 Vous l'avez élevée au plus haut firmament ;
 Et cette larme sainte est la limpide étoile
 Qui dans l'immensité brillante se dévoile,
 Quand une jeune mère, en son cœur triomphant,
 Songe au premier baiser de son premier enfant.

Le Rédempteur se mit à genoux sur la pierre,
 Courba sa noble tête et fit une prière ;
 Puis, allant vers l'enfant, il la prit par la main ;
 « Ma fille, levez-vous ; je l'ordonne ! »

Soudain

L'enfant ouvrit les yeux et dit tout haut : « Ma mère ! »
 La mère se leva dans sa douleur amère ;
 Et croyant tout à coup au miracle vainqueur,
 Elle embrassa l'enfant avec un cri du cœur.
 Ses yeux secs jusqu'alors se remplissaient de larmes ;
 Puis elle se livrait à de folles alarmes,
 Puis aux pieds de Jésus s'écriait, l'œil en feu :
 « Oh ! vous êtes le Christ et le vrai fils de Dieu ! »

PENSÉE DE JOSEPH DROZ.

SONNET.

Dans un bois, sur la route, au bord d'un frais enclos,
 Jadis quand je voyais une croix au passage,
 Je me disais : « Pourquoi d'un riant paysage
 Par un signe de mort attrister les tableaux ? »

Plus tard je vis la mer, la tempête et les flots,
 Et je compris alors la croix sur le rivage,
 Debout sur les récifs que l'Océan ravage,
 La croix parlant d'espoir au cœur des matelots.

Je reviens aux vallons que j'aimais et je rêve
 Que la plus belle fleur souvent cache un cercueil,
 Et que l'orage gronde ailleurs que sur la grève.

Dans le sentier champêtre ou sur le noir écueil,
 O croix du Rédempteur, béni soit qui t'élève,
 Partout où peut venir prier un cœur en deuil!

A M. l'abbé de Rénèmesnil.

AVE, MARIA.

Les étoiles n'ont plus qu'une flamme épuisée ;
 Au bord de l'horizon une lueur rosée
 Découpe la colline obscure et sans couleurs ;
 Un voile de brouillard, aussi blanc que la neige,
 Sur l'ombre du vallon se répand et protège
 Dans leur sommeil les humains et les fleurs.

Une feuille s'entr'ouvre, une branche crépite,
 Un oiseau pousse un cri dans l'herbe qui s'agite,
 Et du clocher lointain sort un son triste et doux.
 C'est la cloche qui dit, en tintant dans l'espace :
Salut à vous, Marie, à vous pleine de grâce ;
L'esprit de Dieu s'est reposé sur vous !

La lumière céleste à l'orient s'augmente,
 La brume dans les champs se disperse fumante,
 Dans un demi-sommeil le vallon va nageant ;
 Et partout reverdit, présage d'abondance,
 Cette herbe où la rosée en tombant se condense,
 Comme un réseau de perles et d'argent.

La nature est semblable à vous, vierge Marie ;

Le printemps est son fils, qu'avec idolâtrie
 Elle berce en riant sur son sein rajeuni.
 Protégez donc ses fleurs, sa verdure, ses flammes ;
*Car vous êtes bénie entre toutes les femmes,
 Et Jésus-Christ, votre enfant, est béni.*

Vierge ! vous l'écoutez, ce monde qui s'incline.
 La gloire du soleil jaillit de la colline,
 Et soudain mille oiseaux poussent un cri d'amour ;
 La cloche tinte encor ; le vent dans les ramures
 Disperse la rosée avec de gais murmures ;
 L'hymne du monde a salué le jour.

Je vous implore aussi ; mon œil aux cieux s'élève ;
 Les astres avec l'ombre ont fui comme un vain rêve.
 Heureux qui dans vos bras se réveille et s'endort :
*Sainte mère de Dieu, pour nous dont la voix prie,
 Pour nous, pauvres pécheurs, priez, vierge Marie,
 Et maintenant et le jour de la mort !*

A M. l'abbé Saillant.

LES PETITS ENFANTS.

Car celui d'entre vous tous qui est le plus
 petit, c'est celui-là qui sera grand.

SAINT LUC, c. IX, v. 42.

« Bords aimés du Jourdain, Liban silencieux,
 Cèdres contemporains de nos premiers aïeux,
 Bethsaïde, Emmaüs, lac de Tibériade,
 Votre aspect rajeunit mon cœur vieux et malade !
 Après quatre-vingts ans ici je me revois ;
 Voici les grands palmiers, aussi verts qu'autrefois,
 Et le noir térébinthe, et les ondes sonores
 Où les femmes, le soir, remplissaient leurs amphores.
 Et c'est là qu'il s'assit à l'ombre du figuier,
 Que sur le roc bruni je le vis s'appuyer ;

C'est là, je me souviens!... »

Ainsi, d'une voix lente,
Un vieillard, accablé par la chaleur brûlante,
Parlait et s'arrêtait, regardant le pays,
Et le lac, et les monts, et les champs de maïs.

Au détour du chemin un figuier séculaire,
Debout sur le penchant d'un coteau circulaire
D'où les yeux embrassaient un immense horizon,
Étendait ses rameaux sur un sombre gazon.
Ces lieux, chers au vieillard, faisaient dans sa pensée
Vibrer les souvenirs d'une époque effacée ;
Car sous l'arbre aux doux fruits sitôt qu'il arriva,
Il prononça tout haut le nom de Jéhova,
Et, tombant à genoux, frappa du front la terre.
Des enfants qui jouaient dans ce lieu solitaire,
N'osant à son aspect ni courir ni crier,
Avec étonnement le regardaient prier.
L'un, immobile, fixe et la main entr'ouverte,
Avait laissé tomber une datte encor verte
Et semblait tout surpris qu'on pût être aussi vieux ;
Un autre, plus craintif et non moins curieux,
Blotti dans un buisson, passait sous une branche,
Comme un fruit déjà mûr, sa tête rose et blanche,
Les autres n'avaient point suspendu leurs ébats,
Un plus petit riait et lui tendait les bras ;
Car le vieil étranger brillait de bienveillance,
Et d'ailleurs la vieillesse est la sœur de l'enfance.

Or, lentement, un doigt sur les lèvres placé,
Le plus âgé de tous vers lui s'est avancé ;
Un autre à pas furtifs l'a suivi par derrière.
Cependant le vieillard, terminant sa prière,
Se relève et s'assied au pied du rocher gris,
Regarde les enfants avec un doux souris,
Et doucement leur dit : « Venez, petits farouches,
Que je ne chasse pas la gaieté de vos bouches ;
En vous voyant joyeux, enfants, il me souvient

Que je fus comme vous, et la paix me revient. »

Les enfants à sa voix reprennent de l'audace
Et l'entourent bientôt. L'un d'entre eux, avec grâce :

« Quoi donc, vous, lui dit-il, vous si vieux et si grand,
Vous étiez comme nous jeune et toujours courant ?
Ces temps-là sont bien loin ?

— Les pères de vos pères
Étaient mes compagnons, mes amis et mes frères.

— Mais alors de ces temps il ne vous souvient plus ?

— Depuis quatre-vingts ans ces jours sont révolus ;
Quatre-vingts fois depuis, au souffle de l'automne,
Les arbres de ces monts ont jeté leur couronne ;
Tandis que j'ai vécu, seul, sous les cèdres verts,
Priant et contemplant Dieu dans son univers.
Pourtant il me souvient qu'autrefois, sous cette ombre,
Lorsque j'étais enfant, nous venions en grand nombre.
Un jour, sous un soleil chaud comme celui-ci,
Nous jouions comme vous, beaux et joyeux aussi,
Lorsqu'apparut, suivi par une foule immense,
Un homme jeune encore ; il marchait en silence,
Et, lorsque sur la route il s'arrêtait parfois
Pour parler à ces gens attentifs à sa voix,
La foule s'inclinait en lui rendant hommage,
Comme devant Dieu même ou sa vivante image.
L'un de son manteau brun voulait toucher le bas,
L'autre baiser la place où s'imprimaient ses pas ;
Tous l'entouraient d'amour : c'est qu'aussi sa figure
Rayonnait sous le jour d'une bonté si pure !
Ses grands yeux bleus si doux, son sourire sans fiel,
Ses longs cheveux dorés comme un rayon de miel,
A nos regards surpris l'entouraient d'auréoles.
Quand ses lèvres s'ouvraient pour de saintes paroles,
Sa voix allait au cœur des peuples abattus ;
Et sa beauté, c'était la splendeur des vertus.
Or, cet homme divin, c'était celui qu'on nomme

JÉSUS, qui se disait alors le Fils de l'Homme!

« Que de fois l'avait-on exalté jusqu'au ciel,
 Ce prophète inspiré, ce nouveau Daniel,
 Qui, par Dieu même instruit dans les saints tabernacles,
 Parcourait la Judée en semant des miracles;
 Qui disait à l'aveugle : « Ouvre les yeux et vois! »
 Au paralysé : « Marche! » au sourd : « Entends la voix! »
 Qui commandait aux vents, à l'onde, à l'enfer même,
 Et réveillait les morts de leur sommeil suprême!
 Il s'assit là! Nous tous ardents à l'approcher,
 Nous courions; mais la foule obstruait le rocher,
 Et chacun s'opposait à nous avec rudesse.
 Il nous vit, et, voulant aider notre faiblesse,
 Tourna vers nous ses yeux tendres et triomphants :
 « Laissez venir à moi tous ces petits enfants;
 « Ne les empêchez point, dit-il d'un ton modeste.
 « Car le royaume saint de mon père céleste
 « Est pour tous ces petits qui m'aiment, et pour ceux
 « Qui possèdent un cœur candide et pur comme eux;
 « Et du banquet divin nul ne sera convive
 « S'il n'a point d'un enfant la pureté naïve.
 « En vérité, c'est moi, c'est moi qui vous le dis,
 « Si quelqu'un scandalise un seul de ces petits,
 « Il vaudrait mieux pour lui qu'une main meurtrière
 « A son cou suspendît une meule de pierre
 « Et qu'au fond de ce lac il fût précipité;
 « Car il sera maudit pendant l'éternité.
 « Mais quiconque en mon nom les accueille et les aime,
 « Celui-là me reçoit et me chérit moi-même. »

« Ayant ainsi parlé, sur nos fronts réunis
 Il étendit la main et dit : « Soyez bénis! »
 Et puis, me choisissant, le Rédempteur du monde
 Couronna d'un baiser ma tête rose et blonde. »

Les enfants souriaient au récit du vieillard,
 Quand des gens du pays passèrent par hasard.
 Tandis qu'il annonçait à la troupe docile

Les préceptes divins écrits dans l'Évangile,
Avec impatience ils l'avaient écouté ;
Et, lorsqu'il eut fini, d'un ton plein d'âpreté :

« Que nous veut, dirent-ils, ton Christ et son histoire ?
Nos enfants ne sont pas d'un autre âge, pour croire
Aux prodiges menteurs d'un vil crucifié !

— Hélas ! dit le vieillard, vous l'avez renié ;
Cependant, de vos fils n'écartez pas sans cause
La bénédiction que ma main leur impose :
Car la bouche du Christ a placé sur mon front
Un signe que jamais les ans n'effaceront ;
Car les vœux d'un vieillard ne sont jamais funestes,
Et ma voix peut monter jusqu'aux parvis célestes. »

Mais eux, sans respecter cet homme surhumain,
Arrachaient leurs enfants à sa tremblante main
Et de lui s'éloignaient en haussant les épaules.

Le vieillard descendit par le chemin des saules,
Longeant les bords du lac, lentement, pas à pas,
Sans maudire ces gens qui ne comprenaient pas.
C'est qu'il avait appris, par le Fils de la femme,
A souffrir sans courroux l'affront le plus infâme :
Et tout vieux qu'il était, pauvre, sans feu ni lieu,
Il était grand et fort, car il croyait en Dieu.

Au Parquet, avril 1840.

LE COIN DU CIMETIÈRE.

Au coin du cimetière il est un tertre humide
Où, près d'un saule en pleurs, la fleur humble et timide
Germe sur un sol consacré ;
J'y voudrais déposer une blanche couronne
Et dire au Rédempteur qui console et pardonne :
Hélas ! mon Dieu ! j'ai bien pleuré !

Sur mon âme est tombé le voile des tristesses ;
J'implore en vain de vous, qui plaignez nos détresses,
Un seul rayon dans mon ciel noir ;
Mon cœur endolori dans les larmes se noie,
Ma force est abattue, et sous mon front tournoie
Le vertige du désespoir.

Car il s'en est allé l'ami de mon enfance,
L'ami de mon bonheur, l'ami de ma souffrance,
Le compagnon de tous mes pas ;
Il est parti ! Pourtant du retour quand vient l'heure,
Je l'attends chaque soir, triste en notre demeure...
Et je sais qu'il ne viendra pas.

Il est parti ! mais c'est pour l'éternel voyage.
Par un beau soir d'automne, à la fleur de son âge,
Il nous a légué son adieu ;
Son œil a resplendi d'une lumière étrange,
Comme un feu qui s'éteint... et son âme, jeune ange,
S'est envolée au sein de Dieu.

Je crois le voir encor sur sa dernière couche ;
Un sourire divin illuminait sa bouche
D'une auguste sérénité ;
Ses yeux, si mollement pressés par leur paupière,
Me semblaient éclairer sa face tout entière,
Comme un reflet d'éternité.

Baisant avec respect sa tête fraternelle,
Je croyais ranimer, sous ma lèvre fidèle,
Ce front blanc comme son linceul ;
Mais, hélas ! ces baisers tout d'amour et de flamme,
Qui jadis confondaient mon âme avec son âme,
N'avaient plus d'écho qu'en moi seul.

Je restais prosterné dans la funèbre enceinte,
Regardant tour à tour les cierges et l'eau sainte
Où s'humectait un buis béni,
Et ce Dieu qui, du haut de sa croix tutélaire,

Accueille ensemble un roi qui périt grand sur terre,
Un oiseau qui meurt dans son nid ;

Et de mon frère alors contemplant la figure,
Je frémissais de voir l'humaine créature
Calme et pâle comme son Dieu.

J'aurais voulu prier, je n'eus point de prière ;
J'aurais voulu pleurer, mais en vain ; ma paupière
S'agitait sur mon œil en feu.

Hélas ! on sent parfois de ces douleurs brûlantes,
Qui dessèchent le sein comme des flammes lentes,
Où l'on implore du Seigneur
Une larme, fût-elle unique et bien amère,
Comme en des temps plus doux, au Seigneur moins sévère
On demanderait le bonheur.

.
Je pus enfin pleurer ! et mon âme ravie
Rouvrait derrière moi ce sillon de ma vie
Par la faux du Temps effacé.

Je retournais glanant les fleurs de ma jeunesse,
Tristes et seuls débris d'une moisson d'ivresse,
Épars dans le champ du passé.

J'évoquais ces beaux jours de notre heureuse enfance,
Que le souvenir vague, à défaut d'espérance,
Peuplait de rêves séduisants ;
Songe consolateur venu d'un autre monde,
Je revoyais l'enfant, avec sa tête blonde
Et son teint rose de dix ans.

Et nous courions tous deux, dans les vertes allées,
Après les papillons aux ailes constellées ;
Je tenais sa main dans ma main,
Partageant avec lui d'enfantines caresses,
Lui souriant du cœur, et nos jeunes tendresses
Interrompaient notre chemin.

Bientôt nous défilant à la course légère,

Nous volions au logis, où notre heureuse mère
 Nous tendait les bras sur le seuil ;
 Nous joutions de baisers sur ses lèvres chéries ..
 Oh ! les beaux souvenirs, les douces rêveries !
 Et je rêvais sur un cercueil !

Au coin du cimetière il est un tertre humide
 Où, près d'un saule en pleurs, la fleur humble et timide
 Germe sur un sol consacré ;
 J'y voudrais déposer une blanche couronne
 Et dire au Rédempteur qui console et pardonne :
 Hélas ! mon Dieu, j'ai bien pleuré !

A ma Mère.

PRIONS.

Dans une vieille église, aux approches du soir,
 Quand la foule a cessé d'inonder les portiques,
 Et que déjà se mêle une teinte de noir
 Aux reflets éclatants des verrières gothiques ;
 Quand, tremblant d'éveiller les échos endormis,
 Dans la nef assombrie on marche sans secousse ;
 Quand, seul, près d'un pilier à genoux on s'est mis,
 Ma Mère, n'est-ce pas que la prière est douce ?

C'est au déclin du jour que j'aime le saint lieu ;
 Nul importun n'y vient y troubler la prière,
 Et sans crainte l'on peut, seul à seul avec Dieu,
 Dévoiler en pleurant son âme tout entière.
 Les larmes qui du cœur adoucissent le fiel,
 Les soupirs douloureux que dans l'ombre l'on pousse,
 Comme le pur encens s'élançant vers le ciel.
 Ma Mère, n'est-ce pas que la prière est douce ?

Prions, Mère, prions pour ceux qui ne sont plus,
 Pour ceux plutôt qui sont dans ce lieu de misère ;
 Car il est du bonheur au ciel pour les élus,

Et toujours le soleil est pâle sur la terre.
 Prions, Mère, prions; car tous ont leurs douleurs;
 Sur les plus durs rochers est la plus belle mousse;
 L'aspic aime à cacher sa tête sous les fleurs.
 Ma Mère, n'est-ce pas que la prière est douce?

*A M^{ER} de La Tour d'Auvergne,
 Archevêque de Bourges.*

L'ANNEAU PASTORAL.

Votre anneau pastoral, serti par un artiste,
 Jetait un reflet rouge et bleu,
 Lorsqu'en un jour fatal, la céleste Améthyste
 A subi l'épreuve du feu.

Sous une autre apparence elle échappe à la flamme,
 Et, du terrible embrasement,
 Elle sort aujourd'hui blanche comme votre âme,
 Elle est changée en diamant.

Ainsi l'homme revient triomphant de l'épreuve.
 Le deuil, qui blanchit ses cheveux,
 A son cœur dévasté donne la trempe neuve
 D'un acier fidèle et nerveux.

Il marche, l'œil fixé vers la voûte azurée
 Portant sa croix, buvant son fiel;
 Il franchit la fournaise, et son âme épurée
 Est un diamant pour le ciel.

Château de la Barre, 15 octobre 1871.

DESTINÉE.

Tel qui fut respecté par toutes les mitrailles,
 Qui dormit soixante ans sur l'affût d'un canon,

Expire dans la paix loin du bruit des batailles,
Ne laissant après lui qu'une épée et qu'un nom.

Telle autre, jeune fille et vierge entre les vierges,
S'endort à son matin près d'une mère en deuil,
Sans avoir resplendi plus longtemps que les cierges
Par de pieuses mains brûlés sur son cercueil.

Tel autre encor, vieux prêtre ignoré de la terre,
Du pauvre et du souffrant partagea le lien ;
Il meurt ! et sur sa tombe une croix solitaire
Dit à peine au passant : Il fut homme de bien !

C'est ainsi que la mort nous prend l'un après l'autre ;
Toujours inattendue, elle frappe à son tour
Le vieillard ou l'enfant, le profane ou l'apôtre,
Et fuit sans annoncer l'heure de son retour.

Mais sitôt qu'a sonné l'instant irrévocable,
Ce monde est comme un pré que Dieu livre à ses mains ;
Elle entre, et, sous l'acier de sa faux implacable,
Comme des tiges d'herbe elle abat les humains.

Au baron Jérôme Pichon,

Président de la Société des Bibliophiles français.

L'OISEAU DU PARADIS,

LÉGENDE.

La rêveuse Allemagne était encor soumise,
Comme une enfant docile, aux canons de l'Église ;
De toutes parts, au fond des vallons, l'Angélus
Tintait dans les couvents pour de pieux reclus.
Déjà pourtant les cœurs s'égarèrent dans la route,
Et sur les plus fervents flottait l'ombre du doute.
L'un des plus vénérés de ces religieux
Était le moine Alfus. Alfus était si vieux

Qu'il avait dépassé la limite ordinaire ;
Aussi l'appelait-on le moine centenaire.
Il semblait au-dessus de notre humanité
Par son âge non moins que par sa piété.
A voir la majesté de sa noble figure
Et sa barbe d'argent sur sa robe de bure,
On aurait dit un saint. En le voyant passer,
Les lévites semblaient tout près de l'encenser.
Alfus avait la foi ; mais cette longue vie,
D'amertume abreuvée et de douleur suivie,
Était lourde à son âme encor plus qu'à son front,
Les heures que le temps pousse d'un doigt si prompt,
Ces heures lui pesaient. Comme un buveur avide
Dont on remplit la coupe aussitôt qu'elle est vide,
Succombe sous le vin qu'on lui verse toujours,
Las de la vie, Alfus était ivre de jours.
Pour tous, son existence était sainte et bénie ;
Mais quand venait la nuit, une ardente insomnie
Tenait ses yeux ouverts, et l'aube en renaissant
Le retrouvait plus sombre et plus réfléchissant.
L'ennui le consumait. Un dégoût invincible
A toute impression le rendait insensible.
Parfois il appelait la mort, lente à venir ;
Parfois, épouvanté de ce vaste avenir,
Il s'écriait : « Mon Dieu ! si l'existence humaine,
Qui dure peu de temps, de tels ennuis est pleine,
De quel terrible poids sera l'éternité !
Notre lot sur la terre est l'instabilité ;
Changer, c'est vivre ; l'homme, avide de prémices,
Rebutera demain l'objet de ses délices.
L'irrésistible instinct l'entraîne à ce qui fuit.
L'onde coule, l'oiseau s'envole, l'éclair luit,
Le parfum s'évapore... Ainsi tout ce qu'il aime !
Mais des splendeurs sans fin, un chant toujours le même,
Une adoration sans borne, où les élus,
Plongés dans un bonheur qui ne finira plus,
Buvant le même vin toujours au même vase,

Rêvent pétrifiés dans l'immobile extase...
Tel sera l'autre monde!... Et partout, et toujours,
L'espace et l'infini! Plus de nuits, plus de jours,
Plus de vœux à former, plus d'humaines souffrances;
Mais aussi plus jamais de folles espérances;
De ces rêves changeants où brillait l'idéal!
Toujours, toujours un cycle immuable, fatal,
Un azur sans nuage, un été sans rosée,
Un bonheur dont jamais l'âme n'est reposée,
Un abîme où l'esprit s'arrête épouvanté,
Où l'oreille n'entend qu'un mot : Éternité!... »

Alfus, l'âme livrée au rêve qui l'emporte,
S'avance et du couvent il a franchi la porte.
Il traverse le pont, et la route, et les prés,
Couverts d'arbres en fleurs et de fleurs diaprés.
Il arrive bientôt dans un lieu solitaire,
S'assoit au pied d'un chêne et se laisse distraire
Par les enchantements de la verte forêt.
Dans sa jeune beauté le printemps s'y montrait.

O printemps, fils de Dieu, toi dont la main redonne
Aux arbres de nos bois leur mobile couronne,
Tu souris à l'enfant, à l'homme, et ton regard
Jette un dernier éclat dans le cœur du vieillard!
Tout n'était que fraîcheur et parfum sous l'ombrage;
Le soleil envoyait à travers le feuillage
Ces obliques rayons qui présagent le soir;
La nature riait de bonheur et d'espoir;
Un oiseau préluda. Sa voix était si tendre
Que tous les bruits des champs se turent pour l'entendre;
Son chant était si doux, si pur, qu'un rossignol
Tomba de jalousie et mourut sur le sol.
Cet hymne harmonieux, aux notes nuancées,
Ranima le vieillard et changea ses pensées.
Attentif, il resta, ne se souvenant plus
Qu'on l'attendait au chœur pour chanter l'Angelus.
De l'oiseau merveilleux les cadences perlées

Se suivaient, s'enchaînaient, sans fin renouvelées;
Il ne se lassait point, et chaque trait nouveau
Se dessinait plus frais, plus suave et plus beau.
On croyait voir germer à sa voix la verdure,
Voir le ciel resplendir, et toute la nature,
Comme s'harmonisant aux mystiques accords,
Prodiguer ses couleurs, ses parfums, ses trésors.
Il semblait que lui seul, tel qu'une âme inspirée,
Donnât l'air et la vie à toute la contrée.
Il parlait un langage à l'esprit soucieux,
Et l'emportait bien loin, bien haut, jusques aux cieux!
Il remuait le cœur au fond de la poitrine;
Les mille harpes d'or de la cité divine,
Qui font dans sa splendeur le ciel s'extasier,
Vibraient à l'unisson dans ce frêle gosier.
Enfin il couronna sa gamme merveilleuse
Par une note claire, ardente, lumineuse,
Que le moine crut voir, à travers le ciel pur,
Filer comme une étoile et mourir dans l'azur.

L'extase du vicillard avec l'oiseau s'envole.
Il a dû perdre une heure à ce plaisir frivole;
Il se lève, et, hâtant son pas mal assuré,
Il retourne... Mais quoi! tout s'est transfiguré.
Merveilleux changement! Les collines prochaines,
Au lieu d'humbles taillis s'ombragent de grands chênes;
En place du sentier qui menait au couvent,
S'ouvre une large route; au lieu du pont mouvant,
Dont le bois vermoulu frémissait sous la marche,
Un pont vaste arrondit les pierres de son arche.
Il ne reconnaît plus personne du hameau.
Les pâtres ébahis, ramenant leur troupeau,
Et les femmes filant sur le seuil de la grange,
Le regardent passer avec un air étrange.
Il arrive au couvent; le cloître est agrandi.
Le vieux clocher roman, qui penchait alourdi,
Où les oiseaux du ciel nichaient dans mainte brèche,

Se dresse et lance au ciel une gothique flèche.
L'étonnement, l'effroi, lui font hâter le pas ;
Il arrive. Un portier qu'il ne reconnaît pas
Lui demande son nom ; il le dit... O surprise !
Nul ne connaît Alfus, ce flambeau de l'Église.
Enfin on fit venir le doyen du couvent :
C'était du temps passé le registre vivant.
Il recherche le nom d'Alfus dans sa mémoire :
« Je me souviens, dit-il, d'avoir ouï l'histoire
D'Alfus le centenaire. Il sortit seul un soir,
Que devint-il depuis ? On n'a pu le savoir ;
Mais on croyait qu'après sa mission remplie,
Dieu l'avait dans le ciel emporté comme Élie ;
Car c'était un grand saint. Dans mon plus jeune temps,
Les anciens en parlaient déjà depuis trente ans,
Et j'en ai quatre-vingts... » Mais Alfus, ô mystère !
Voyant que tout un siècle écoulé sur la terre,
Plus que l'âge d'un homme, avait passé pour lui
Comme l'ombre d'un songe en moins d'une heure enfui,
Alfus comprit soudain que ce chanteur sublime
Était venu du ciel l'arracher à l'abîme.
Le moindre des oiseaux qui sont au paradis
Tenait depuis cent ans tous ses sens engourdis :
Les mondes et les temps valaient donc moins qu'une heure
Des voluptés que Dieu nous garde en sa demeure.
Tombant à deux genoux, il adora. — Les jours
Suspendus par miracle, ayant repris leur cours,
Sur son front prosterné tout d'un coup s'écroulèrent.
La mort le foudroya, ses regards s'aveuglèrent ;
Mais confiant en Dieu, certain de sa bonté,
Il entra dans la tombe et dans l'éternité!...

VIOLETTE BLANCHE.

Frère violette aux fleurs blanches,
Qui sembles pleurer et te penches

Dans la verdure d'un tombeau,
 Quand tu resplendis arrosée
 Des diamants de la rosée,
 Que ton éclat est pur et beau!

Mais pourquoi ta corolle aimée
 S'ouvre-t-elle plus parfumée
 Dans le froid vallon des douleurs ?
 Pourquoi le champ de sépulture
 D'une si brillante verdure
 Te couronne-t-il sous nos pleurs ?

Sans doute c'est pour dire aux hommes
 Que cet univers où nous sommes
 Est un lieu d'espoir seulement,
 Qu'au séjour de la vie éteinte
 Le Seigneur sème sans contrainte
 Tant de fraîcheur et d'ornement.

Germe, germe, pauvre fleur blanche,
 Sous chaque larme qui s'épanche,
 Et sous chaque rayon du ciel !
 Je viendrai pleurer sur ta tige,
 Où le papillon bleu voltige,
 Où l'abeille amasse son miel.

Je viendrai gémissant me mettre
 A genoux sous la croix de hêtre,
 Sous le Christ aux bras étendus ;
 Et mes larmes, dans le silence,
 Couleront à la souvenance
 Des cœurs chéris que j'ai perdus.

A M^{me} Caroline Gonse.

HARMONIE.

Au fond des bois, l'été, quand les brises tiédies
 Passent en frémissant à travers les rameaux,

Vous avez entendu se fondre en mélodies
Les bruits vagues de l'air, des feuilles, des oiseaux?

Depuis l'arbre géant où monte à flots la sève
Jusqu'à l'herbe où les fleurs ouvrent leurs encensoirs,
Du vermisseau qui rampe à l'oiseau qui s'élève,
Des vapeurs des matins à la tiédeur des soirs,

Ce mélange de chants, de parfums, de lumière,
S'unit dans un accord puissant et solennel;
Concert mystérieux que la nature entière,
Dans sa reconnaissance adresse à l'Éternel.

De l'être le plus nul dans l'échelle infinie
Le refrain monotone est lui-même agréé;
Tout s'épure et concourt à la grande harmonie;
Dieu semble se complaire en ce qu'il a créé.

Parfois même on croirait entendre dans l'espace
Un prélude plus tendre et plus délicieux,
Comme si, répondant à cet hymne qui passe,
Un autre hymne sans fin nous arrivait des cieux.

C'est que, dans cet instant, à nous Dieu se révèle,
Et que sa voix ressort parmi toutes ces voix;
C'est que notre univers est la lyre immortelle
Qui chante sa grandeur en vibrant sous ses doigts.

NOTRE-DAME DU SAULE.

Sauvez l'enfant qui meurt et qu'emportent les ondes!

Elle était sur le bord, nattant ses tresses blondes,
Et son tout petit frère, encor presque au berceau,
Sur l'herbe allait cueillant des fleurs le long de l'eau.
Il s'approche, imprudent! Sur le fleuve il se penche
Vers un beau nénufar à la fleur rose et blanche;
Il glisse, il se débat, pousse un cri déchirant.
Sa sœur l'entend, le voit; elle est dans le courant.

Sans prévoir le danger, elle nage, elle arrive,
 Et d'un prompt mouvement le rejette à la rive.
 Mais, l'enfant préservé, son courage a faibli :
 Le fleuve impétueux l'entraîne en son repli.

« Ah! je meurs, cria-t-elle, au secours, sainte Vierge! »
 Personne, en ce moment, ne passait sur la berge ;
 Mais sa main rencontra, dans un suprême effort,
 Un saule qui pencha ses longs rameaux du bord.
 Le tout petit enfant a conté qu'une Dame,
 Dont les beaux vêtements brillaient comme la flamme,
 Avait planté soudain le saule dans ce lieu.
 Je crois que c'était vous, sainte mère de Dieu ;
 Car les bons villageois, dans leur ferveur naïve,
 Vous ont, depuis ce jour, consacré cette rive.
 En signe de salut, leurs mains ont attaché
 Votre image au vieux tronc sur le fleuve penché ;
 Et le soir, en passant, la bêche sur l'épaule,
 Ils invoquent tout bas Notre-Dame du Saule.

A M^{rs} P.-H. Coullié,
Évêque d'Orléans.

LE CHANT DES ORGUES.

Silence dans la nef! Le soleil d'occident
 Vers l'horizon pourpré s'incline,
 Et son disque d'or illumine
 La rosace qui luit ainsi qu'un œil ardent.
 Peuple! prêtres! vous tous enfants de la prière,
 Laissez quelques instants les cantiques sacrés,
 Par les derniers échos vaguement murmurés,
 S'endormir dans le sanctuaire!

Silence! entendez-vous comme, en nos cœurs troublés,
 Un vague prélude circule,
 Pareil au vent du crépuscule

Qui court mélancolique et pleure dans les blés ?
 C'est l'orgue qui répond à des mains palpitantes ;
 Sa voix s'enfle, grandit, et soudain jusqu'aux cieus,
 Sous l'effort cadencé des doigts mélodieux,
 Jaillit en notes éclatantes.

Écoutez ! écoutez ! c'est le souffle de Dieu
 Qui descend à travers l'espace,
 Dans les splendeurs de la rosace :
 Rayon divin formé de musique et de feu.
 Les grands tubes d'argent ont une âme, un génie ;
 Ils vibrent tour à tour, éclatent à la fois ;
 Chacun naît pour chanter, chacun prend une voix
 Et respire son harmonie.

C'est le gémissement des lointains aquilons
 Agitant la forêt profonde,
 Le tonnerre qui roule et gronde,
 Par les monts répété de vallons en vallons.
 Ce sont des cris, des pleurs, des cantiques d'ivresse,
 Des hymnes palpitants d'amour et de terreur,
 Des soupirs à la fois pleins d'une sainte horreur
 Et d'une indicible tendresse.

Chantez ! échos du ciel, voix d'espoir et d'amour !
 Et toi qui réveillas l'aurore,
 O musique, soupire encore
 Pour bercer la nature et fermer l'œil du jour !
 Tes sublimes concerts donnent l'essor à l'âme :
 Elle frémit, s'élance, et, du pied de l'autel,
 Dans des flots d'harmonie et d'encens, jusqu'au ciel
 Monte avec ses ailes de flamme.

C'est alors qu'une sainte et pure vision
 Inonde le cœur du poète ;
 Sous ses doigts la harpe inquiète
 Frémit, comme autrefois le kinnor de Sion,
 Quand des fils de Jacob il annonçait les fêtes,
 Quand le temple s'ouvrait à l'arche du vrai Dieu,

Quand Éloïm parlait et que sa voix de feu
 Brûlait la bouche des Prophètes.

Or, j'entendais un bruit comme les grandes eaux
 Se brisant aux rocs de la plage ;
 La sueur baignait mon visage,
 Et je sentais courir le frisson dans mes os.
 Tantôt l'orgue roulait la note monotone,
 Tantôt rauque il enflait les trompettes d'airain ;
 Et mon cœur palpitait comme un voile de lin
 Agité par le vent d'automne.

Soudain tout expirait.... Alors de doux accents,
 Hymnes d'amour et de mystère,
 Et tels que jamais sur la terre
 Souffle embaumé de fleurs ne parfuma nos sens,
 Échos lointains du ciel et de ses divins charmes,
 Semblaient percer l'espace et rayonner sur nous ;
 Je me sentais faiblir, je tombais à genoux,
 Et mes yeux se mouillaient de larmes.

Salut, trône de Dieu, demeure des élus,
 Gloires de la vie éternelle !
 Salut, Sion, cité nouvelle,
 Divin parvis ouvert au juste qui n'est plus !
 Je vois les séraphins aux ailes flamboyantes
 Toucher les cordes d'or des harpes de saphir ;
 La vapeur des parfums d'Ecbatane et d'Ophir
 Monte en colonnes ondoyantes.

Tout à coup l'hosanna résonne dans les airs ;
 Le monde a tremblé dans l'espace....
 Il vient ! c'est Lui ! c'est Dieu qui passe,
 En étendant la main d'en haut sur l'univers.
 Les chérubins courbés comme au vent les pervenches,
 Enivrés d'un bonheur qui ne finira pas,
 Contemplant en tremblant la trace de ses pas,
 A l'ombre de leurs ailes blanches.

Hosanna! gloire à vous, Dieu tout-puissant!... Et toi,
Musique, voix des espérances,
Consolatrice des souffrances,
Écho d'une autre vie en qui nous avons foi,
Répands sur nous l'éclat de ta sainte auréole;
Viens! viens, âme nouvelle, en nos âmes vibrer,
Prodiguant tes soupirs qui nous font tant pleurer,
Et ton doux chant qui nous console.

Gloire à Dieu!... Mais déjà tous les chants ont cessé.
Dans la nef aux sombres ogives,
De l'orgue les notes plaintives
Roulent en s'éloignant comme un cri du passé.
Sous le portail ouvert le peuple à flots s'écoule;
La vision s'efface, et je ne vois aux cieux
Que le dernier rayon, glissant silencieux
Sur les fronts mouvants de la foule.





LIVRE DEUXIÈME.

L'ESPÉRANCE.

A MA MÈRE.

POURQUOI suis-je triste, ô ma mère,
Triste lorsque tu m'aimes tant ?
C'est que la vie est bien amère ;
C'est que je veux vivre pourtant.

Pourquoi Dieu, qui pèse en silence
Nos jours, mystérieux fardeaux,
A-t-il jeté dans la balance
Si peu de biens et tant de maux ?

Dans ce corps, fils de la poussière,
Que le temps dispute à la mort,
Pourquoi retient-il prisonnière
L'âme courbée avec effort ?

Quand, à la captive immortelle,
La joie ici-bas fait défaut,
Je sens qu'elle entr'ouvre son aile
Et voudrait s'envoler là-haut.

Et si quelque douce chimère
L'arrête en sa captivité,

Toujours l'apparence éphémère
Meurt devant la réalité !

Toujours l'avenir qu'on envie
N'est que le regret du passé !
S'il est un but à notre vie,
Où l'Éternel l'a-t-il placé ?

Comme les rameurs dans leur barque,
Forcés d'aller à reculons,
Ne sachant pas quel but nous marque
Celui qui nous a dit : « Allons ! »

Avides de la destinée,
Nous ramons encore et toujours,
Usant, dans la lutte acharnée,
Travaux sur travaux, jours sur jours.

Parfois l'oiseau de la tempête,
De l'aile nous rase en courant ;
Sans pouvoir détourner la tête,
Nous hâtons notre esquif errant.

Là-bas, là-bas, fuit, dans la brume,
Le port depuis longtemps quitté.
Là quelque rocher blanc d'écume,
Qu'en passant nous avons heurté.

Là, quelque île brillante et belle
Où nous voudrions revenir,
Et qui ne nous a laissé d'elle
Qu'un regret et qu'un souvenir.

Là, quelque vague qui tournoie,
Roulant des restes sans couleurs,
Pâles débris de notre joie,
Dépouilles qui furent des fleurs.

Autour de nous, vaste et profonde,
La mer monte à flots ruisselants,

Et dans cet Océan qui gronde,
Qui de la nef ronge les flancs,

Le flot dit au flot qui l'entraîne :
« Que nous courons vite mourir ! »
La vague à la vague prochaine
Répond : « Vivre peu, moins souffrir ! »

Heureux lorsque, sœur de notre âme,
Une âme avec nous vient s'asseoir,
Et tirant à la même rame,
Murmure un même chant d'espoir.

Vers la rive où tend notre flotte,
En aveugles nous voguons tous,
Demandant sans cesse au pilote :
« Maître, où donc nous conduisez-vous ? »

Malgré nos pleurs, malgré l'orage,
Gardant son secret éternel,
Impassible il suit son voyage,
Dans un silence solennel.

Mais, sur la poupe, l'Espérance
Debout, souriant au travail,
Nous dit : « La crainte est une offense,
C'est Dieu qui tient le gouvernail ! »

MON BEAU SONGE.

Bel ange à l'aile dorée,
A la prunelle azurée,
Bel ange, que me veux-tu ?
Pourquoi sur mon chevet sombre,
Comme un feu follet dans l'ombre,
Ton vol s'est-il abattu ?
Vers ma couche, où ton œil plonge,
Pourquoi venir quand tout dort ?

Que me veux-tu, mon beau songe,
Mon beau songe aux ailes d'or ?

Viendrais-tu de ma patrie,
De cette rive fleurie
Où s'égare, en longs détours,
La Seine à l'onde tranquille ?
As-tu vu ma vieille ville,
Rouen, la ville aux cent tours ?
Le souvenir, doux mensonge,
Souvent m'y reporte encor.
En viendrais-tu, mon beau songe,
Mon beau songe aux ailes d'or ?

Dans la nuit et le silence,
Viens-tu, douce souvenance
Des absents que je chéris ?
Es-tu l'aimante parole
Qui de leurs lèvres s'envole,
Quand j'occupe leurs soucis ?
Lorsque la peine me ronge,
Leur tendresse est mon trésor.
Les as-tu vus, mon beau songe,
Mon beau songe aux ailes d'or ?

Ou, des vouîtes éternelles,
M'apportes-tu les nouvelles
Des amis qui ne sont plus ?
Oh ! que de fois dans mes veilles,
Vers ces célestes merveilles
Vers ces mondes inconnus,
Où mon regard en vain plonge,
J'ai voulu prendre l'essor !
Viens-tu du ciel, mon beau songe,
Mon beau songe aux ailes d'or ?

Prête-moi ton aile ardente.
Dans quelque nue éclatante
Je veux ouvrir mon chemin ;

Je veux revoir ceux que j'aime,
 Et monter jusqu'à Dieu même,
 En te tenant par la main.
 Viens! vers l'avenir prolonge
 Notre impétueux essor.
 Oh! prête-moi, mon beau songe,
 Prête-moi tes ailes d'or!

LE CHANT DU BERCEAU.

BALLADE.

Cher petit être,
 Doux cœur fermé,
 Qui viens de naître
 Pour être aimé,
 Frêle merveille,
 Tout mon bonheur,
 Sur toi je veille,
 J'ai soin! j'ai peur!
 Pour toi ton bon ange
 Prier le Seigneur.
 Dors dans ton linge,
 Dors sur mon cœur.

Clos ta paupière,
 Enfant chéri;
 Mon cœur de mère
 Tremble à ton cri.
 Le sommeil passe
 Sur tes beaux yeux;
 Oh! qu'il te fasse
 Revoir les cieus!

Pour toi ton bon ange
 Y parle au Seigneur.
 Dors dans ton linge,
 Dors sur mon cœur.

Dieu prend lui-même
Dans son trésor,
Et sur toi sème
Les rêves d'or ;
Ton berceau frère,
Voilé d'azur,
Te semble l'aile
D'un esprit pur.
C'est l'aile d'un ange
Priant le Seigneur.

Dors dans ton linge,
Dors sur mon cœur.

Le songe emporte
Ton cœur épris
Jusqu'à la porte
Du Paradis ;
La Vierge embrasse
En ton sommeil,
Pleine de grâce,
Ton front vermeil ;
Porté par ton ange,
Tu vois le Seigneur.

Dors dans ton linge,
Dors sur mon cœur.

Le ciel te crie :
« Cœur ingénu,
Dans ta patrie
Sois bienvenu !... »
Songe funeste !
Enfant, si Dieu
Te disait : « Reste
Dans mon ciel bleu ! »
Reviens ! ô mon ange !
Reviens, car j'ai peur !
Dors dans ton linge,
Dors sur mon cœur.

Mais tu t'éveilles,
 Sans pleurs, sans cris ;
 Tu m'émerveilles
 Par un souris.
 Joyeux du rêve,
 Ton grand œil noir
 S'ouvre et s'élève
 Pour mieux me voir.
 Enfant, ton bon ange
 A prié pour toi.
 Sors de ton linge
 Et souris-moi.

CHEMIN DANS LES BLÉS.

Au milieu des blés, dans la plaine,
 Je retrouve encor le chemin
 Où nous pouvions passer à peine,
 Tous deux nous tenant par la main.

Les seigles jaunissants balancent
 L'épi qui penche bientôt mûr ;
 Entre chaque sillon s'élancent
 Des fleurs d'or, de pourpre et d'azur.

Le bourdonnement des abeilles,
 Dans l'air cadencé mollement,
 Réjouit de loin les oreilles
 Par son léger bruissement.

A travers la moisson mouvante,
 Passe un peuple de moucheron ;
 La sauterelle, herbe vivante,
 Y franchit les verts liserons.

Les papillons, dans leurs batailles,
 Vont s'y poursuivant tour à tour ;

Et le chant saccadé des cailles
Y parle de joie et d'amour.

Dans la plaine que l'été dore,
Moi seul je vais triste et rêvant,
Ici même, où, naguère encore,
Heureux, je riais si souvent.

Hélas! et la campagne est belle ;
Et la brise apporte des bois
Un parfum que juin renouvelle,
Pur comme il était autrefois.

Sous la moisson que Dieu nous donne,
Chantent les oiseaux des guérets ;
Sans penser aux vents froids d'automne,
Verdissent les grandes forêts.

Sois brillante, ô belle nature !
La main puissante du Seigneur,
Qui t'ôte et te rend ta parure,
Ne m'a pas rendu mon bonheur.

Adieu les jours où, plein de joie,
Avec un frère que j'aimais,
Dans les blés j'ai suivi la voie
Que je parcours seul désormais !

J'entends la cloche villageoise
Lentement sonner l'angélus ;
Voici le vieux clocher d'ardoise,
Qu'ensemble nous ne verrons plus !

Là, sous les arbres de la haie,
Se blottissait le toit obscur,
Où, dans notre gaîté si vraie,
Nous nous aimions d'un cœur si pur.

D'autres possèdent à cette heure
Les grands arbres, le frais enclos ;
Qu'ont-ils donc fait de la demeure

Où chantaient nos beaux jours éclos ?

Ils ont détruit la maison blanche :
Murs chéris, ils vous ont brisés !
Le nid est tombé de la branche,
Et les oiseaux sont dispersés.

Pourtant au fiel que l'heure apporte,
Quelque miel est encore mêlé ;
Nul ne franchira plus la porte
Par où l'enfant s'en est allé.

Jamais personne, sur la terre,
N'emplira d'un rire joyeux
La pauvre chambre solitaire,
Où l'enfant a fermé les yeux.

Adieu, demeure hier sacrée,
Qu'un souvenir en vain défend
Je ne veux rien, dans la contrée
Que pleurer sur toi, cher enfant !..

Me voici dans le cimetière,
Seul, à genoux ! — N'entends-tu pas
Ton doux nom qu'avec ma prière,
Je prononce en pleurant tout bas.

Par ces baisers, que je dépose
Sur le sol de larmes mouillé,
De ta bouche autrefois si rose,
Le sourire est-il réveillé ?

Non ! la tombe, froide et muette,
Garde son silence cruel ;
Et seule, en chantant, l'alouette
Semble porter ma plainte au ciel.

Là, bien longtemps je me recueille.
Songeant au bonheur épuisé,
Et je n'emporte qu'une feuille,
Qu'une feuille et mon cœur brisé.

Au jardin de ta sépulture,
Laissons la rose aussi mourir ;
N'enlevons aucune parure ;
J'ai bien assez du souvenir !

Mon cœur est pareil au lieu sombre
Et couvert de fleurs où tu dors :
Au dedans la tristesse et l'ombre,
Quand le sourire est au dehors.

La Vaupalière, 17 juin 1841.

A UN CHASSEUR.

Un plomb traverse la feuillée...
Il tombe; le léger chevreuil ;
Il roule dans l'herbe mouillée ;
Des pleurs s'échappent de son œil.

Il meurt, victime solitaire
De cet être fier et fatal,
Qui se dit le roi de la terre
Parce qu'il fait le plus de mal.

Chasseur, qui dans ton arrogance,
Par quelque meurtre immérité
Crois témoigner de ta puissance,
Tu prouves ta férocité.

Atome enchaîné sur l'écorce
D'un globe où tu nais pour souffrir.
Tu n'as que la stupide force
Qui torture et qui fait mourir.

Puisque Dieu t'a fait périssable,
Puisque tu ne peux même pas
Créer un seul des grains de sable
Que tu disperses sous tes pas,

Retiens tes coups, sois moins funeste
 A tout ce qui vit sous le ciel ;
 Ne frappe aucune œuvre céleste
 Pour le plaisir d'être cruel.

Imite le saint de Bretagne,
 Le doux et bienheureux Malo,
 Dont l'église est sur la montagne
 Debout entre le ciel et l'eau.

Un jour qu'il émondait l'ivraie
 D'un champ au revers d'un coteau,
 L'homme de Dieu sous une haie
 Avait déposé son manteau ;

Il s'aperçut qu'une fauvette,
 Dans la cape aux replis moelleux
 S'arrondissant une retraite,
 Nichait prête à pondre ses œufs.

Sachant que la bonté du maître
 Jusques aux plus petits s'étend,
 Et qu'en ce monde le moindre être
 A pour père le Tout-Puissant,

Il laissa, vicillard humble et tendre,
 Sa cape dans le coin du clos,
 Et ne la voulut pas reprendre
 Qu'il n'eût vu les petits éclos.

SOUS LES LILAS.

Sous ces lilas à l'odeur fraîche et douce,
 Que le vent aime à caresser,
 O mes rêves chéris, à l'ombre, sur la mousse,
 Venez lentement me bercer !

Vers moi l'arbuste incline son panache,

Qui fuit et revient tour à tour ;
A chaque fleur éclore un insecte s'attache,
Mille autres voltigent autour.

Les papillons aux ailes diaprées,
Les abeilles, filles du ciel,
Et les moucherons bruns, et les guêpes dorées,
Y butinent les sucS du miel.

Lorsqu'ils s'en vont ainsi par le feuillage,
Oublieux du dernier hiver,
Que bourdonnent-ils donc en leur joyeux langage,
Ces frères habitants de l'air ?

Ils disent tous : « Allons ! la vie est belle,
Le plaisir est l'unique soin ;
Voltigeons dans l'air pur, aimons la fleur nouvelle :
Le ciel est beau, l'hiver est loin.

« Les marronniers ouvrent leurs grappes blanches
Et leurs feuilles en éventail ;
Les frais pommiers pour nous ont sur leurs vertes branches
Mêlé la nacre et le corail.

« Les cerisiers sèment au vent leur neige,
Qui vole embaumant les sillons ;
Avec ses flocons blancs, vif et brillant cortège,
Jouons-nous, légers papillons.

« Dans les vallons où gazouillent les merles,
Où le ciel a moins de chaleurs,
Pour nous la brume flotte et se condense en perles,
Dans les calices d'or des fleurs.

« Vivons heureux du jour que Dieu nous donne ;
Poursuivons notre gai chemin ;
Et qu'importe aujourd'hui, quand le soleil rayonne,
L'orage qui viendra demain ! »

A M^{me} Antoinette Pardé.

LE JEUNE MÈRE

A LA FONTAINE.

Il est de ces fraîches figures,
Belles d'une candeur qu'on ne peut définir,
De ces apparitions pures
Dont l'image sourit à notre souvenir.

J'ai vu tantôt, à la fontaine,
Une mère tenant son enfant dans ses bras ;
De sa cruche déjà trop pleine
L'eau débordait, brisée en scintillants éclats.

Mais qu'importait l'eau renversée !
Elle était tout entière à son petit enfant.
A lui son unique pensée,
A lui son tendre amour, son regard triomphant ;

A lui son plus charmant sourire ;
A lui ces mots du cœur, si frais, si gracieux,
Et que les mères, pour les dire,
Ont emprunté sans doute au langage des cieux !

Je la voyais, d'amour éprise,
Couvrir de cent baisers tantôt ses blonds cheveux,
Tantôt sa bouche de cerise,
Et sa joue arrondie et ses deux grands yeux bleus ;

Puis soudain, avec raillerie,
Pour le mieux agacer faire mille détours,
Retirer sa lèvre chérie,
Et détourner la tête et sourire toujours,

Tandis que, vers la fugitive,
Le gracieux enfant, l'enfant aux cheveux d'or,
Rapprochait sa face naïve
Et ses petites mains pour l'embrasser encor.

O vous qui, près de la fontaine,
De la cruche pesante oubliant le fardeau,
Ne pensiez pas que l'heure entraîne
Le temps qui toujours passe et fuit comme votre cau,

Je vous enviais, jeune mère!
Je disais : « Tous ces biens qu'ici-bas l'on chérit
Ne sont-ils pas une chimère,
Quand on a comme vous un enfant qui sourit? »

« Un bel enfant au teint de rose,
Candide séraphin béni de l'Éternel,
Et dont l'âme, nouvelle éclore,
S'ouvre, comme une fleur, à l'amour maternel? »

« Lorsque sur votre sein qu'il presse
Vous voudriez pouvoir le fixer sans retour,
Et, pour l'enivrer de tendresse,
Mettre tout votre cœur dans un regard d'amour,

« Alors votre beauté rayonne,
Alors vous ressemblez aux tableaux du saint lieu,
A ces tableaux où la Madone,
Dans sa sérénité, sourit à l'Enfant-Dieu.

« Mais son front fatigué se penche,
Son œil à demi clos lutte avec le sommeil;
Laissez, sur votre épaule blanche,
Reposer mollement son visage vermeil. »

Qu'il dorme, calme et sans envie,
Lorsque le ciel encore est doré devant lui;
Plus tard l'horizon de la vie
Ne sera plus brillant et pur comme aujourd'hui.

Jamais le sommeil qui l'opresse
Ne lui sera si doux au séjour des humains,
Qu'ainsi bercé d'une caresse,
Le front sur votre épaule et les pieds dans vos mains.

Les anges, dans un météore,

Planent en souriant et lui jettent des fleurs ;
 Plus tard, s'ils reviennent encore,
 Ils reviendront, hélas ! pour essayer ses pleurs.

A ma chère Tante Ricard.

LES OISEAUX DE PASSAGE.

Avant l'heure où le jour décline,
 Viens avec moi sur la colline ;
 Viens avec moi, nous serons seuls.
 Le soleil est brillant encore.
 On dirait que c'est lui qui dore
 Les cimes jaunes des tilleuls.

Mais déjà le vallon, dans l'ombre,
 S'enveloppe d'un brouillard sombre,
 Humide linceul des hivers ;
 Déjà les feuilles desséchées,
 L'une après l'autre détachées,
 Tapissent les gazons moins verts.

Vois-tu les oiseaux de passage,
 Dans nos bois dépouillés d'ombrage
 Rassembler leur essaim mouvant ?
 Ils vont partir avec l'automne ;
 Leur chant plaintif et monotone
 Se mêle au murmure du vent.

Ils sont tristes comme la terre,
 Ou comme ton cœur solitaire
 Par tant de douleurs abattu.
 « O Dieu ! disent-ils dans leur plainte,
 Où nous entraîne ta voix sainte ?
 Sur quels bords nous appelles-tu ?

« O Dieu ! nous quittons avec peine
 Le grand bois et la vaste plaine :

Là, nous avons connu le jour ;
Là, sur l'aubépine nouvelle,
Nous avons essayé notre aile
Et chanté notre jeune amour.

« Là nous avons, sous l'ombre douce,
Entrelacé le nid de mousse
Que tu nous appris à bâtir.
L'arbre dans sa branche élevée
Berça notre frêle couvée...
Et voilà qu'il nous faut partir !

« Qu'elle était belle, la patrie,
Avec sa couronne fleurie,
Son manteau vert et son ciel pur ;
Quand au matin l'aube superbe
Versait en diamants sur l'herbe
La rosée et les fleurs d'azur !

« Ou quand la reine des étoiles,
La Nuit semait sur ses longs voiles
Des myriades de clartés,
Jusqu'à l'heure où la jeune Aurore
Venait nous convier encore
A de nouvelles voluptés !

« Aujourd'hui la rose est flétrie ;
Au frais zéphyr, dans la prairie,
Ont succédé les froids autans ;
L'hiver et son pâle cortège
Vont couvrir d'un voile de neige
Les atours fleuris du printemps.

« Que ferons-nous, troupe isolée,
Sur cette rive désolée ?
Son horizon devient étroit ;
Chaque jour, dans son ciel de glace,
Son soleil pâlit et s'efface...
Comment chanter lorsqu'il fait froid ?

« L'automne fuit, la feuille tombe,
 Cette terre est comme une tombe;
 Mais Dieu, pour traverser les airs,
 A donné la force à nos ailes.
 Salut à vous, routes nouvelles!
 Salut, flots orageux des mers! »

Ainsi la troupe fugitive
 Gazouille son hymne plaintive;
 Ainsi le signal est jeté.
 En ordre elle gagne l'espace,
 S'élève, se dirige, passe
 Et se perd dans l'immensité.

Demain ils auront pour asile
 Le myrte et l'oranger fertile,
 Sous un ciel béni du Seigneur;
 Demain l'herbe en fleurs et l'eau pure,
 Demain la forêt qui murmure
 Un chant d'espoir et de bonheur.

ENVOI.

Triste cœur, quand ta frêle joie,
 Comme un roseau qui toujours ploie,
 Cède aux désastres d'ici-bas,
 Quand la douloureuse tempête
 En gémissant sur toi s'arrête,
 Espère encor, ne pleure pas.

L'oiseau qui traverse les ondes
 Voit, au delà des mers profondes,
 Sourire un pays paternel.
 Au delà du dernier voyage,
 Triste cœur, il est un rivage
 Que dore un printemps éternel!

A mon père.

LA MAISON PATERNELLE.

En vain nous espérons jouir de notre vie
Et récolter un jour le champ ensemencé ;
Rarement de ses fruits la semence est suivie.
L'avenir vous dément, promesses du passé !

Un destin, envieux de ce que l'homme espère,
Nous pousse incessamment de séjours en séjours.
Il faut t'abandonner, demeure de mon père ;
C'est demain que je pars, demain ! et pour toujours !

C'est demain que je pars, doux berceau de ma joie !
Pour la première fois je te contemple en deuil.
Mon cœur a tressailli ; mon genou cède et ploie ;
Je baise avec respect la pierre de ton seuil.

Je ne connaîtrai plus ni cette paix tranquille,
Ni ces jours d'autrefois, de mes jours les meilleurs ;
Tu fus de mon bonheur le témoin et l'asile ;
Pourrai-je maintenant être joyeux ailleurs ?

Tes gais festins, pour moi, n'abrègeront plus l'heure ;
Tu vas être désert, tu vas être vendu ;
D'un hôte indifférent devenu la demeure,
Tu n'auras plus d'écho pour mon cœur éperdu.

Si je reviens un jour dans la rue isolée,
Près du portail connu si je m'arrête un jour,
Si je sens de mes pleurs ma paupière voilée,
Si j'attends par instinct le baiser du retour,

Rien ne s'éveillera dans la maison muette ;
Du colombier désert les pigeons auront fui ;
Le possesseur nouveau de ma douce retraite
N'aura pas respecté ce qui n'est rien pour lui.

Tout sera différent; car tout change sur terre.
 Le vieux chien qui gardait le logis autrefois,
 Lui-même ayant quitté le toit héréditaire,
 Ne m'accueillera plus avec de gais abois.

Et si je veux franchir encor la porte antique,
 Sous le toit paternel étranger désormais,
 Je ne m'asseoirai pas au foyer domestique
 Maintenant délaissé de tous ceux que j'aimais.

Adieu donc pour toujours, demeure bien-aimée!
 Adieu! que l'Éternel protège tes lambris!
 Pour répondre à ma voix tu parais animée,
 Et ton écho plaintif semble m'avoir compris.

Adieu! sous tes pavés que je foule en silence,
 Mon cœur ensevelit plus d'un cher souvenir;
 Là gisent confondus tous mes beaux jours d'enfance,
 Fleurs mortes au printemps, fruits tombés sans mûrir.

Et quand mon dernier pas aura pressé tes dalles,
 Quand je m'éloignerai plein de trouble et d'émoi,
 Je ne secourrai point mes poudreuses sandales;
 Ta mémoire à jamais sera sainte pour moi.

Car sous ton humble toit, qu'oubliait la tempête,
 Enfant insoucieux, j'ai joui d'un passé
 Que je revois de loin et sur la route faite,
 Comme un vallon fleuri par le ciel caressé.

Rouen, août 1839.

LA NONNE ET LA FLEUR.

Dans le préau du monastère
 Rougit une petite fleur.
 I a nonne pâle et solitaire
 Admire en passant sa couleur.

« Hélas ! petite fleur, dit-elle,
 Comment sais-tu plaire au bon Dieu,
 Qui nous a mises, toi si belle
 Et moi si triste, au même lieu ? »

La fleur lui dit : « Tout est mystère.
 Ne te plains pas ; ton sort vaut mieux :
 Je suis une fleur de la terre,
 Tu seras une fleur des cieux ! »

A mon cher beau-père J.-M.-H. Boissel.

L'ARBRE MORT.

ÉLÉGIE COURONNÉE AUX JEUX FLORAUX.

Ne le détruisez pas, l'arbre mort du verger,
 Par la mousse envahi, dévoré par l'insecte.
 Le feuillage au printemps ne vient plus l'ombrager ;
 Il est mort ; que pourtant la hache le respecte.

C'est un vieux serviteur. La pomme aux suc de miel
 A bien longtemps rougi sur ses branches pliantes ;
 Dépouillé maintenant, il dresse vers le ciel
 Ses rameaux nus pareils à des mains suppliantes.

Il est mort, mais debout. Laissez-le tomber seul.
 Qu'importe un jour de plus ! J'aime les mousses blanches,
 Le lierre serpentant qui lui forme un linceul,
 Et la vigne qui monte à l'assaut de ses branches.

Lentement il se tisse un verdoyant manteau
 Des arbustes grimpants qu'il emprunte à nos haies,
 Le sauvage églantier, la ronce, le sureau,
 Tantôt couverts de fleurs, tantôt chargés de baies.

Il a de l'herbe au pied, de la verdure au front ;
 L'abeille y vient pomper ses odorants mélanges ;

L'hirondelle, en passant, se suspend au vieux tronc,
Et sous l'écorce creuse est un nid de mésanges.

Il faudrait donc flétrir toute cette gaîté,
Chasser ce qui verdit et voltige et fourmille;
Faire mourir deux fois l'arbre, ressuscité
Par la fleur qui parfume et l'oiseau qui babille?

Si ce n'est par respect pour ce triste débris,
S'il ne fait plus pitié, lui qui faisait envie,
Que ce soit par égard pour ses hôtes chéris :
Pardonnons à la mort en faveur de la vie.

Ne ressemblons-nous pas, vivants insoucieux,
A ce linceul fleuri jeté sur un cadavre?
Nous aussi nous portons, sous des masques joyeux,
Au plus profond du cœur quelque trait qui nous navre.

Nous enivrons nos maux d'espérance et d'amour;
Oubliant Dieu qui veille au fond du sanctuaire,
Nous dormons, le temps fuit, et la mort chaque jour
Fait du lit un cercueil et du voile un suaire!

La vie est le manteau qui couvre le trépas ;
Sur l'éternelle nuit c'est un rayon qui passe ;
La tombe est sous les fleurs ; ah ! ne déchirons pas
Ce vêtement léger qui pare sa surface.

Épargnons l'arbre mort, emblème amer et doux ;
Laissons, chaque printemps, la clémente nature
Sur ses rameaux étendre, avec un soin jaloux,
Son velours plus épais de fleurs et de verdure.

L'Étang, 23 septembre 1852.

AUX AMIS ÉLOIGNÉS.

Ainsi que l'Océan le cœur a son reflux!
On se quitte, on se perd et l'on ne se voit plus;

Pourtant on garde en soi d'intimes sympathies
 Que l'espace et le temps n'ont jamais amorties.
 L'ange du souvenir, l'ange à la douce voix
 Vous re parle bien bas des heures d'autrefois.
 Lentement, par degrés, l'hymne pieux s'élève ;
 On sent couler des pleurs, on espère... et l'on rêve!...
 O mystère indicible! ô vœux irrésolus!
 Ainsi que l'Océan le cœur a son reflux.

A ma mère.

L'OASIS.

Dans la solitude brûlante,
 Quand l'Arabe emporte sa tente,
 Il connaît, sous des cieus d'airain,
 L'asile d'ombre et de verdure
 Où Dieu garde une eau toujours pure
 Sur la route du pèlerin.

Là s'arrête la caravane,
 Sous le palmier, sous le platane,
 Près de la source aux fraîches eaux ;
 De l'oasis l'hôte sauvage
 Bénit l'arbre épais qui l'ombrage,
 L'onde où s'abreuvent ses chameaux.

Le monde n'est-il pas semblable
 A ces déserts où, sur le sable
 Qui roule ses flots courroucés,
 L'homme, créature légère,
 Dresse une tente passagère
 Sur la poudre des temps passés.

Parmi la caravane humaine,
 Qui suit la route où Dieu la mène
 Sous les feux d'un ciel dévorant,
 Chaque fois que je prends ma course,

Je songe au palmier, à la source,
L'espoir du voyageur errant.

Ton cœur, ô ma mère chérie!
Voilà mon oasis fleurie,
Source de sagesse et d'amour
A se répandre toujours prête,
Palmier qui protège ma tête
Contre la vive ardeur du jour.

Je veux garder mon doux ombrage.
Toi, qui commandes à l'orage,
O Dieu ! défends l'arbre aux fruits d'or !
Soleil, qui dévores la plaine,
Ne dessèche pas la fontaine
Où je veux m'abreuver encor !

A Mlle Adèle Hoguer.

LES ORPHELINS.

Les couples du hameau s'en allaient à la danse ;
C'était par un beau soir, un dimanche de mai.
De l'archet villageois la joyeuse cadence
Réveillait les échos dans le bois embaumé.

Vesper brillait aux cieus. Sous une verte allée
Cheminaient trois enfants, un frère et ses deux sœurs.
L'aînée avait douze ans ; elle allait, désolée,
Guidant les deux petits et leur cachant ses pleurs.

« Sœur, où nous mènes-tu ? disait le jeune frère.
Nous suivons tous les deux ta main qui nous conduit ;
Mais nous marchons déjà depuis une heure entière.
J'ai bien peur dans les bois, et voilà qu'il fait nuit. »

Or la plus grande sœur : « Allons, courage encore !

Le bon Dieu, mes chéris, ne nous oubliera pas.
Nous allons le prier; il bénit qui l'adore. »
Et les pauvres enfants pressaient leurs faibles pas.

Puis la plus jeune : « Enfin, maman reviendra-t-elle ?
Elle avait, disait-on, cessé de tant souffrir.
Est-ce bien loin d'ici que le bon Dieu l'appelle ?
Et sais-tu ce que c'est, ma sœur, que de mourir ? »

En écoutant ces mots, la pauvre sœur aînée
Se cachait le visage avec son tablier,
Puis reprenait sa route un peu plus résignée,
N'espérant plus qu'en Dieu qu'ils s'en allaient prier.

Car leur mère en effet de la veille était morte ;
On l'avait le matin déposée au cercueil,
Et de leur toit précaire on leur fermait la porte
Avant que l'eau bénite eût séché sur le seuil.

Depuis lors ils erraient sans appui sur la terre,
Nu-pieds, vêtus à peine, et les larmes aux yeux.
Le sentier les mena devant le presbytère ;
Mais tout dans cet asile était silencieux.

Le feuillage éclairci de la charmille verte
Montrait le jardin vide et les volets fermés :
Cette porte, au malheur incessamment ouverte,
Était close aujourd'hui pour ses hôtes aimés.

L'église était auprès ; sa simplicité sainte,
Ses murs vieilliss disaient : Le Seigneur est ici !
Mais la foule joyeuse en avait fui l'enceinte ;
La maison du Seigneur était fermée aussi.

Des tristes orphelins la marche était plus lente ;
Leurs membres fatigués en demandaient la fin.
Les deux petits, pressés contre leur sœur tremblante,
S'écriaient en pleurant : « Maman, maman, j'ai faim ! »

« Hélas ! mes bien-aimés, elle est là, notre mère ! »

Dit l'aînée, approchant d'un tertre tout nouveau.
Un seul rameau de buis, une fleur éphémère,
De la veuve du pauvre indiquait le tombeau.

Sur la terre, à genoux, tous les trois ils se mirent,
De leurs pleurs devant Dieu répandant les trésors,
Prièreut bien longtemps et bien longtemps gémirent ;
Mais les pleurs aujourd'hui n'éveillent plus les morts.

Et la lune argentait la nuit pure et sercine ;
Un rossignol chantait sur un haut peuplier ;
On entendait parfois des rires dans la plaine,
Et les accords lointains du vieux ménétrier.

Une vieille passait alors au cimetière ;
Pauvre, elle n'avait rien que des haillons hideux,
Et devait à l'aumône une étroite chaumière :
Elle vit les enfants, et seule eut pitié d'eux.

« Venez, chers orphelins, sous mon chaume qui tremble,
Dit-elle ; vous aurez à souffrir bien souvent.
Mais j'ai du pain encor ; nous glanerons ensemble.
Aux agneaux nouveau-nés Dieu mesure le vent. »

Au vicomte A. de Beauchesne.

LE NOUVEAU-NÉ.

Enfant ! petit enfant, si charmant, mais si frêle,
Vous nous contemplez tous d'un regard étonné.
Tel un petit oiseau, n'ayant rien vu que l'aile
Et le duvet du nid dans lequel il est né,

Vous ignorez encor ce qu'on appelle vivre ;
Vous acceptez l'aurore éclatante au matin,
Sans vous inquiéter du jour qui doit la suivre ;
Car vous ne connaissez ni passé, ni destin.

Déjà pourtant votre œil sourit à votre mère ;
Vous la cherchez la nuit, vous la cherchez le jour :
De loin vous l'appellez par une plainte amère,
De près vous lui tendez les bras avec amour.

Déjà vous tressaillez de joie et de souffrance,
Et vous comptez pourtant moins de jours que de pleurs.
Les pleurs ! Dieu les plaça dans les yeux de l'enfance,
Comme il met la rosée au matin dans les fleurs.

Pleurez, cher nouveau-né, pleurez toutes vos larmes,
Quand vos douleurs ne sont que des chagrins légers ;
Et qu'aux jours où la vie a de dures alarmes,
Le ciel calmé vous soit avare de dangers.

Que le temps soit pour vous la coupe aux doux breuvages,
Que son flot enivrant, tumultueux toujours,
Coule pour vous limpide entre deux beaux rivages ;
Que nul souffle orageux n'en ternisse le cours.

Si je pouvais tracer pour vous la destinée,
J'ouvrirais devant vous de paisibles chemins ;
De bonheur en bonheur doucement promenée,
Chaque heure de ses dons réjouirait vos mains.

Mais pourquoi ? l'avenir vous berce et vous caresse,
Des sourires amis vous font un doux accueil,
Et le cœur maternel, ce foyer de tendresse,
Sous vos pas incertains éclairera l'écueil.

Et moi, que puis-je enfin, cher ange qu'on adore ?
Si ce n'est de sourire à votre front vermeil,
Et de prier pour vous et de redire encore
Ces chants qui berceront votre léger sommeil ;

Ces chants pour qui déjà le long oubli commence ;
Chants plus vite effacés qu'une ride sur l'eau,
Que le premier rayon qui, lors de la naissance,
D'un reflet fugitif dora votre berceau.

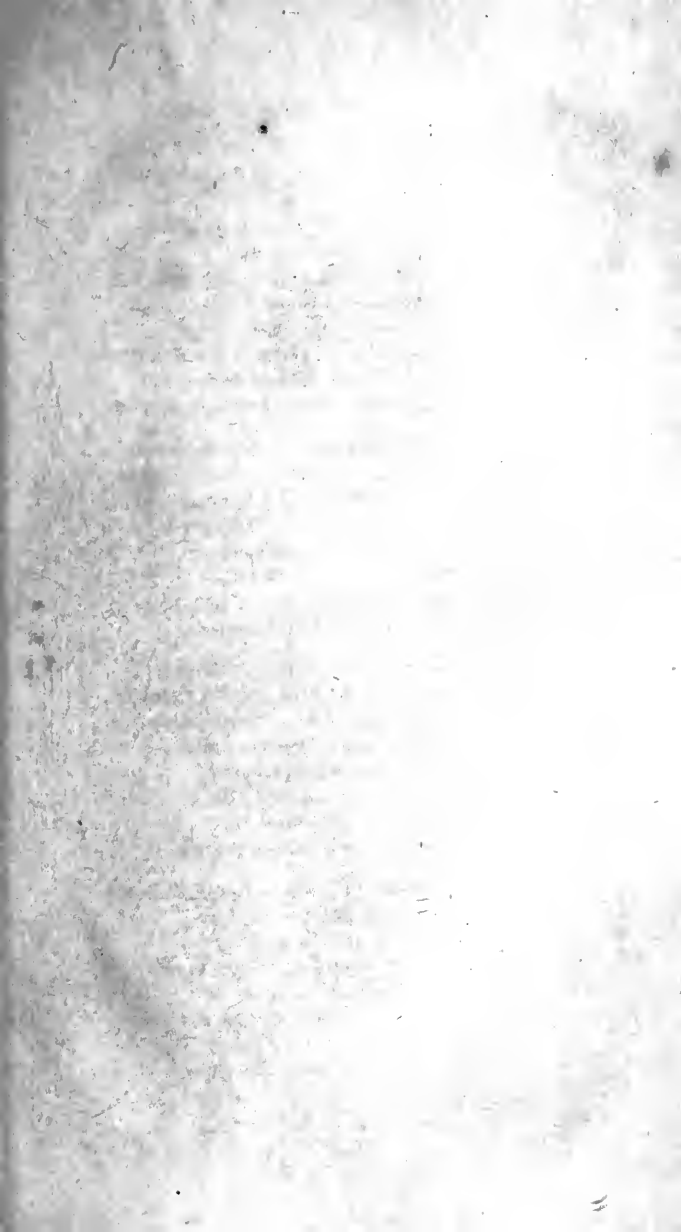
LE VIEUX GRAND-PÈRE.

C'était un groupe plein de grâce,
 D'amour et de naïveté.
 Un bon vieillard que l'âge glace
 Asseyait, d'un air attristé,
 Une enfant vive de tendresse
 Sur ses genoux vieux et tremblants,
 Et mêlait à sa blonde tresse
 L'argent pur de ses cheveux blancs.

Le soir était beau; car l'automne,
 Comme un printemps avant l'hiver,
 Craignait d'effeuiller la couronne
 De l'arbre encor ombreux et vert.
 Dans la retraite solitaire
 Où leur amitié s'unissait,
 L'enfant écoutait son vieux père,
 Et le bon vieillard lui disait :

« Mon enfant, fille de ma fille,
 Viens-t'en sur mes genoux t'asseoir;
 J'aime ton œil bleu qui scintille
 Comme j'aime l'astre du soir;
 J'aime tes poses gracieuses,
 Et ne puis jamais me lasser
 De sentir tes lèvres rieuses
 Sur mon front ridé se presser.

« Souris-moi! dans ma peine amère
 Ton sourire me fait du bien;
 Car le sourire de ta mère
 N'était pas plus doux que le tien.
 Une tendre mélancolie
 Comme les tiens baignait ses yeux;
 Elle était comme toi jolie,
 Ma fille, auge venu des cieux.





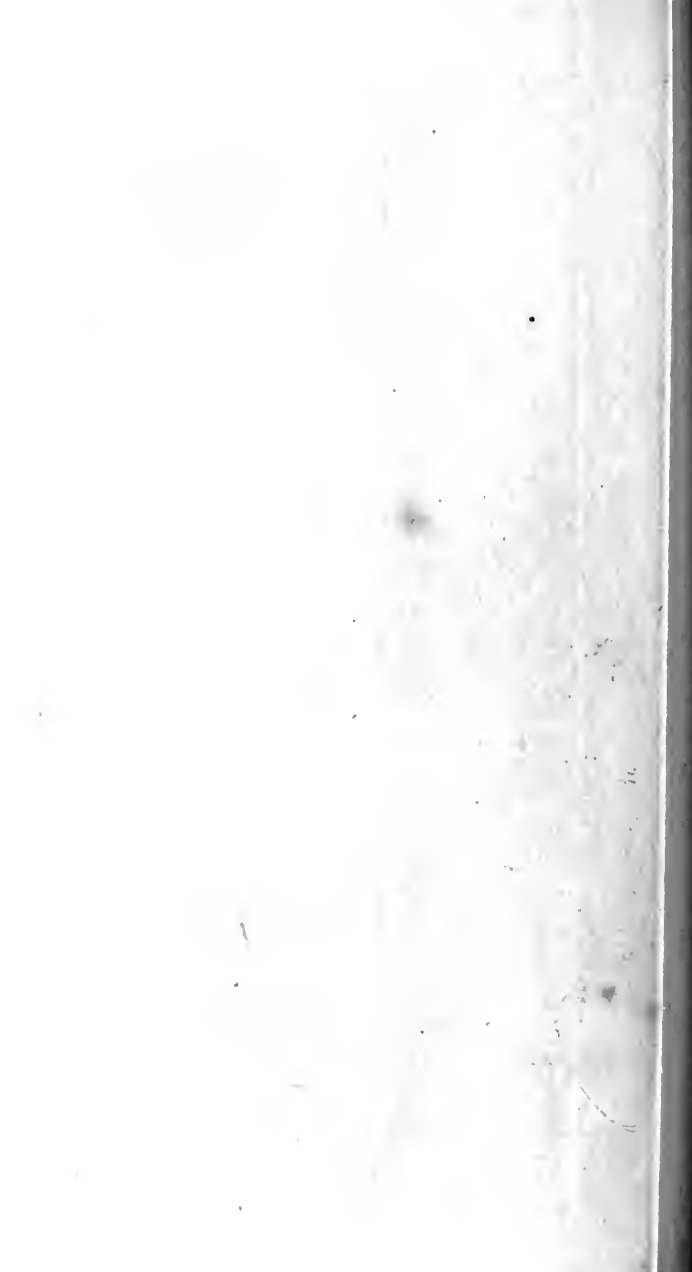


A. Mengin sc.

Imb. A. Quantin

Mongin sc.

LE VIEUX GRAND PÈRE



« N'est-ce pas, tu l'aurais chérie,
Ta mère ? Elle eût bien su t'aimer !
Je te vois toujours attendrie
Lorsque tu m'entends la nommer.
Mais non, tu n'as pu la connaître ;
Dieu, bénissons ses saintes lois !
N'a pas ici-bas voulu mettre
Deux cœurs aussi purs à la fois.

« Je m'en souviens ! pâle en sa couche
Elle pleurait les yeux au ciel ;
Elle déposait sur ta bouche
Le premier baiser maternel...
Soudain elle devint tremblante,
Et, comme un épi moissonné,
Retomba, muette et mourante,
Sur toi, pauvre enfant nouveau-né.

« J'ai vu ses yeux chéris se clore.
Toi, tu ne connais qu'un sommeil ;
Mais il en est un autre encore
Qui n'a ni matin ni réveil.
Ta pauvre mère, elle était morte !...
Morte !... Hélas ! tu n'as pas compris.
Ce mot amer, le vent l'emporte
Sans qu'il ait glacé ton souris. »

Puis, de douleur l'âme assaillie,
Et cachant son front dans sa main,
Le vieillard se tut. Recueillie,
L'enfant écoutait ; mais soudain,
Sentant une larme secrète
Couler à travers ses cheveux,
Elle éleva vers lui sa tête
Mélancolique et ses yeux bleus.

Il reprit : « Vois-tu bien, ma fille,
Là-haut, sur nous, de tous côtés,

Ce grand dôme sombre qui brille
 De mille sublimes clartés ;
 Ces astres d'or et de lumière,
 Et ces mondes multipliés,
 Flots d'une éternelle poussière
 Que Dieu soulève sous ses pieds?

« C'est là que s'en vont ceux qui meurent,
 S'ils ont été justes et bons.
 Tandis que leurs amis les pleurent
 Et se souviennent de leurs noms,
 Bien loin par delà les nuages,
 Ils s'envolent vers ce beau lieu,
 Où le calme, après les orages,
 Les attend dans le sein de Dieu.

« C'est là que ta mère est allée !
 Elle nous aime de là-haut.
 Je sens que mon âme exilée
 Ira l'y rejoindre bientôt ;
 Mais, de cet asile des justes,
 Nous veillerons sur tous tes pas,
 Et, plus tard, dans ces lieux augustes,
 Nous te reverrons, n'est-ce pas?... »

Après un effort inutile,
 Le vieillard se tut, ferma l'œil,
 Puis, avec un soupir, débile,
 Il s'affaissa dans son fauteuil.
 L'enfant le regardait, naïve,
 Avec ses yeux irrésolus ;
 Elle était toujours attentive...
 Mais le vieillard ne parlait plus.

Il dormait sans doute, et muette
 Elle se blottit dans son sein,
 Comme en son nid une fauvette...
 Et l'on trouva le lendemain

La jeune enfant, rose et légère,
 Qui dormait, innocente, hélas!
 Sur les genoux de son vieux père,
 Déjà glacé par le trépas.

A Charles de Beaurepaire.

LE CIMETIÈRE NEUF.

Dans le cimetière aux murs blancs
 Où ne repose encor personne,
 Ont poussé des blés opulents,
 Et pour le pauvre on y moissonne.

Seigneur, quelque jour, dans ces murs
 On moissonnera pour vos granges;
 Nos morts seront les épis mûrs,
 Les moissonneurs seront vos anges.

Pourvoyeurs de vos cieux d'azur,
 Ils feront la récolte humaine,
 Gardant pour vous le froment pur
 Et jetant la stérile graine.

Dans le cimetière aux murs blancs,
 Faites, quand je serai sous l'herbe,
 Qu'un de vos anges consolants
 Me trouve assez mûr pour sa gerbe.

Saint-Gaultier, 9 septembre 1854.

A M. l'abbé Félix Chauvin.

UN ÉVANGILE APOCRYPHE.

J'ai lu dans un vieux livre une aimable légende;
 Nos aïeux y croyaient, eux dont la foi fut grande.

Ce vieux livre est proscrit ; mais mon cœur le défend ;
Je l'aime. Il nous fait voir Jésus petit enfant.

« Avec ses compagnons, dit l'antique évangile
Un jour il pétrissait des bisillons d'argile.
Ceux des autres enfants, grossiers, appesantis,
S'écrasaient sur le sol dont ils étaient sortis.
Mais ceux qu'avait formés cette main plus qu'humaine
Sur l'herbe déposés, n'y demeureraient qu'à peine.
Ils ouvraient tout à coup leurs ailes, s'envolaient,
Et par leurs cris joyeux, par leurs chants, ils allaient,
Anges mélodieux, répandre sur la terre
Je ne sais quel écho d'amour et de mystère. »
Jésus nous a quittés ; mais le sublime Auteur
Au poète a légué son pouvoir créateur.
Ces vers que vous tracez sur une page morte
Sont aussi des oiseaux qu'un vol sublime emporte .
Dans votre cœur éclos, ils traversent les cieux,
Ils viennent jusqu'à moi, chanteurs délicieux ;
Leur troupe aérienne, ouvrant ses ailes blanches,
Mêle votre hymne au bruit du feuillage et des branches.
C'est vous que dans leurs voix j'écoute avec langueur,
Et votre amitié chante aux échos de mon cœur.

Longefont, juin 1864.

CONSOLATION.

Oh ! non, il n'est pas sous la tombe !
Partout il te suit, il te sent ;
Et son âme, blanche colombe,
T'effleure de l'aile en passant.

Ce peu de poussière et d'argile
Qu'emportera le vent demain,
Ce débris, vêtement fragile
Qu'on dépose au bout du chemin,

Tout ce que l'étroite demeure
Pour l'éternité renferma,
Ce n'est pas l'ami que l'on pleure,
Le noble cœur qui nous aima !

Lui ! c'est le souvenir, c'est l'âme,
Chère compagne de nos pas,
Qui nous éclaire, douce flamme,
Douce voix, nous parle tout bas !

Ne t'incline donc pas, muette,
Sous le poids du destin cruel ;
Lève plutôt, lève la tête :
Pleure, mais regarde le ciel !

SANS ESPOIR.

Sans espoir, de pleurs mouillée,
Une mère, agenouillée,
Posait, la première fois,
Sur une tombe nouvelle,
Sa couronne d'immortelle
Au pied d'une simple croix.

Comme un voile de mystère,
Le brouillard couvrait la terre ;
La nuit tombait du coteau,
Et la brise monotone
Roulait la feuille d'automne
Sur la pierre du tombeau.

Ployant sous sa peine amère,
Elle pleurait, pauvre mère,
Car son enfant était là...
Une forme vague et sombre
Lentement passa dans l'ombre,
Une douce voix parla :

« Oh! merci de la couronne
 Que ta tendresse me donne,
 Comme un gage de douleurs ;
 Couronne où ta main enlace
 Ce qui dure et ce qui passe,
 Les immortelles, les fleurs.

« Hélas! ainsi vont les choses ;
 J'ai vécu comme les roses,
 Je suis la fleur de deux jours.
 Mais pourquoi verser des larmes ?
 Ton enfant n'a plus d'alarmes ;
 Son cœur est à toi toujours.

« Quand la nuit étend ses voiles,
 Je mêle aux blanches étoiles
 Mon âme, leur jeune sœur ;
 Et sur toi j'aime à répandre
 Un rayon suave et tendre
 Comme un souvenir du cœur.

« J'entretiens la rêverie
 Qui dans ton âme meurtrie
 Verse encore un peu de miel ;
 D'en haut planant sur la terre,
 Je t'aime toujours, ma mère,
 Et je vais t'attendre au ciel! »

La voix se tut, la jeune âme
 S'éteignit comme une flamme...
 Quand la pauvre mère, au soir,
 Revenait prier encore
 Sur la tombe qu'elle adore,
 Ce n'était plus sans espoir.

Novembre 1834.

LES CLOCHES DU SOIR.

TRADUIT DE TH. MOORE.

Cloches du soir, votre douce harmonie
 Parle à mon cœur du paternel manoir,
 Des jours d'enfance où votre voix bénie
 Me fit rêver, saintes cloches du soir !

De ces beaux jours loin est la dernière heure,
 Et plus d'un cœur qui palpait d'espoir
 Dort maintenant dans la sombre demeure,
 Sourd à vos voix, saintes cloches du soir !

Je les suivrai, ces âmes envolées,
 Un autre barde ici viendra s'asseoir ;
 Une autre voix, du fond de ces vallées,
 Vous chantera, saintes cloches du soir !

FRÈRE ET SŒUR.

Là-haut, dans les cieux limpides,
 Ensemble voyez errer
 Ces deux colombes rapides,
 Que rien ne peut séparer.

Dans l'azur que l'aube enflamme
 Elles montent, blanches sœurs ;
 Elles n'ont qu'une seule âme,
 Une seule âme en deux cœurs.

Vers un unique rivage
 Tend leur essor hasardeux ;
 Quand vient à gronder l'orage,
 Elles tremblent toutes deux.

Pour toutes deux la fortune
 N'a qu'un seul destin écrit ;

Que la foudre frappe l'une,
L'autre avec elle périt.

Toutes deux elles partagent
Le grain des petits oiseaux,
Et toutes deux se dégagent
Des pièges et des réseaux.

L'une au col de l'autre essuie,
Avec mille soins charmants,
Les froides gouttes de pluie
Qui roulent en diamants.

Le même accord harmonise
Leur hymne de chaque instant,
Hymne de l'homme incomprise,
Mais que le Seigneur entend.

Et leur existence entière,
Sortant du monde réel,
Plane, comme une prière,
Entre la terre et le ciel.

Frère et sœur qui l'un sans l'autre
Ne pouvez vivre un seul jour,
Ce doux emblème est le vôtre,
Ce doux emblème d'amour.

Ainsi, dans vos âmes d'ange,
Maux ou biens de l'amitié
Se fondent en un échange
Où chacun a sa moitié.

Allez, colombes fidèles;
Que, dans un ciel calme et pur,
Dieu, pour déployer vos ailes,
Vous donne un limpide azur !

Que toujours il vous contemple
D'un regard clément et doux;
Et moi j'irai dans le temple,
J'irai le prier pour vous.

A M^{me} Ricard.

LES HIROUXDELLES.

SONNET.

Jouez-vous, noires hirondelles,
 Dans les derniers feux du soleil ;
 J'aime entendre, ô troupes fidèles,
 De vos cris le joyeux éveil.

Le rayon qui dore vos ailes
 D'un éclat limpide et vermeil,
 Expire en des flots d'étincelles,
 Au bonheur des humains pareil.

Suivez votre vol qui tournoie ;
 Demain reviendront et la joie
 Et le jour peu de temps caché.

Mais combien d'âmes solitaires
 Vont pleurant, sur ces tristes terres,
 Leur soleil à jamais couché.

LE CAP NORD.

O voyageur ! pourquoi te hâter dans ta route ?
 Pourquoi toujours errer de l'espérance au doute,
 Et du rêve au néant ?
 Pour aboutir au point où, debout sur la plage,
 Tu n'apercevras plus que la mer sans rivage
 Et le gouffre béant !

O voyageur ! tes pas ont franchi la Norwège ;
 Le cap Nord s'est dressé devant toi, sous la neige,
 Battu des flots amers.
 Qu'as-tu vu ? des rocs noirs, masses stratifiées,

Gigantesque chaos, flammes pétrifiées
Qui s'élancent des mers.

Aucun être vivant n'ose habiter ces crêtes ;
Sur le cap désolé rugissent les tempêtes,
Les vents sont déchaînés.

Tantôt un brouillard sombre enveloppe les cimes,
Tantôt se déchirant, il montre des abîmes
Et des rocs décharnés.

Au désert africain ceux que la soif dévore,
Sous le soleil ardent gardent l'espoir encore,
Même au sein des douleurs ;
Car l'hospitalité des tribus musulmanes
Promet le ruisseau pur et l'ombre aux caravanes
Dans l'oasis en fleurs.

Ici, pas un rayon qui dans le cœur s'allume ;
Ici, rien que les rocs, les ouragans, la brume,
L'obscurité du Nord ;
Ce que serait enfin, si Dieu brisait la terre,
Le cadavre d'un monde à jamais solitaire,
Inhabitable et mort.

Ici, le désespoir assombrit la pensée ;
C'est un manteau de plomb qui tient l'âme glacée,
Qui l'accable et l'étreint.
Tout ajoute aux horreurs de cet ennui sans borne,
Jusqu'à ce lac qui dort là-bas, livide et morne,
Dans un cratère éteint.

Mais comme il faut que Dieu ne soit pas implacable,
Qu'il plaigne à leur insu ceux mêmes qu'il accable
De toutes ses rigueurs,
Qu'il mêle un peu d'espoir aux horreurs du martyr,
Et répande en secret l'aumône d'un sourire
Dans les plus tristes cœurs,

Quand le soleil avare à travers les rafales
Laisse parfois glisser quelques rayons moins pâles
Dans cet abîme obscur,

Le bleu myosotis, dernière fleur des pôles,
Fleur des doux souvenirs, ouvre parmi les saules
Ses étoiles d'azur.

Juillet 1848.

LOIN DU MONDE.

Ne rêve plus, mon cœur, de gloires insensées;
Sois calme et pur;

Crains l'éclat, rétrécis ton cercle de pensées
Au chaume obscur;

De ton âme et de Dieu fais ton unique étude;
Loin du grand jour,

Nourris-toi, dans la paix et dans la solitude,
D'ombre et d'amour.

Toute gloire est pareille à la rose brillante
Qui nous sourit,

Mais qui laisse à nos doigts une trace sanglante
Et se flétrit.

O Bonheur ! je te vois assis sous l'humblè vigne
De la maison,

D'où ton sourire aimant m'appelle et me fait signe
A l'horizon.

Me voilà ! me voilà ! pourquoi donc tarderais-je
A revenir ?

Dieu seul, dont aujourd'hui la bonté nous protège,
Voit l'avenir.

Ce que le sort voilé dans ses mains nous apporte,
Lui seul l'a mis ;

Lui seul sait si les jours qui heurtent à la porte
Nous sont amis.

Puisque le temps présent est doux, laissons-nous vivre
En nous aimant ;

Savourons à loisir la coupe où nous enivre
Le Dieu clément.

Puis espérons en Lui, qui nous a fait la vie
Tant à souhait,
Que tel, dont le bonheur semble un objet d'envie,
Nous l'envirait.

Réservez-moi, Seigneur, un sort toujours le même ;
Je ne veux rien.

Un petit coin à l'ombre, une épouse que j'aime,
Voilà mon bien.

Daignez donc protéger ma retraite isolée ;
Faites mes jours
Semblables au ruisseau qui suit, dans la vallée,
Son faible cours.

Jamais hors de son lit il n'emporte son onde
Avec fureur ;

Jamais il n'envahit la prairie et n'inonde
Le laboureur.

Il va, parmi les fleurs, sans que son frais murmure
Soit entendu ;

On ne voit même pas, sous l'épaisse verdure,
Son flot perdu.

On cherche en vain pourquoi les herbes sont plus vertes
Au bout du pré,

Et pourquoi son tapis de plus de fleurs ouvertes
Est diapré ;

Car le ruisseau caché, qui gazouille insensible
Dans ce beau lieu,

Inconnu du vulgaire, est seulement visible
A l'œil de Dieu.

Août 1850.





LIVRE TROISIÈME.

CHARITÉ.

A MA SECONDE MÈRE,

M^{me} VICTOIRE RICHER.

QUE le peuple crédule admire
L'orgueil et le hautain sourire
Du publicain ivre de soi,
Qui donne en criant à la foule :
« Voyez ! l'or de mes mains découle ;
Je suis généreux comme un roi ! »

Qu'il admire ces grands du monde,
Pour qui nul orage ne gronde,
Pour qui nuls malheurs ne sont faits,
Dont l'aumône est un vain caprice
Et qui n'ont d'aucun sacrifice
Payé leurs fastueux bienfaits.

Le monde est leur unique oracle ;
Leur charité n'est que spectacle.
En vérité je vous le dis,
Ils ont reçu leur récompense,
Et leur bienfait, vaine semence,
Tombe sur des rochers maudits.

Ceux qui mériteraient des temples,
 Ceux dont les sublimes exemples
 Devraient fructifier en nous,
 Nobles cœurs que toutes les races
 Devraient suivre en baisant leurs traces,
 Et ne nommer qu'à deux genoux ;

C'est le bienfaiteur qui se cache,
 Le Samaritain qui s'arrache
 Son dernier vêtement de lin,
 La veuve de la parabole
 Qui porte son unique obole
 Dans le trésor de l'orphelin ;

C'est cette âme mystérieuse,
 Chère à la pauvreté pieuse,
 De qui Dieu seul dirait le nom ;
 Qui, dans son dévouement sublime,
 Rougit, comme d'autres d'un crime,
 De sa généreuse action ;

C'est celle qui travaille et veille,
 Qui sur l'épargne de la veille
 Met l'épargne du lendemain,
 Économe pour elle-même,
 Prodigue aux indigents qu'elle aime
 De l'or amassé dans sa main ;

Ce sont enfin ceux à qui coûte
 Le bienfait sué goutte à goutte,
 Né du long travail de leurs bras ;
 Ceux-là, dans le séjour de l'homme,
 Passent sans qu'une voix les nomme ;
 Ils craignent l'écho d'ici-bas.

Cependant leurs mains toujours sûres
 Guérissent toutes les blessures,
 Leur bonté tarit tous les pleurs,
 Et leur nom, à travers son voile,

Comme une consolante étoile,
Brille dans la nuit des douleurs.

A ceux-là Dieu réserve un trône
Les anges pèsent leur aumône
Dans la balance du Seigneur;
Au bienfaiteur humble et modeste
Appartient la gloire céleste,
Car le ciel même est dans son cœur!

A une jeune mère.

LA CRÈCHE,

STANCES.

L'idée d'un refuge où les enfants nouveau-nés, admis pendant le jour moyennant une rétribution quotidienne de 20 centimes, reçoivent la nourriture et les soins que réclame leur délicatesse, appartient à M. Marbeau, maire du premier arrondissement de Paris, et à feu M. Framboisier de Baunay, mort directeur de Sainte-Périne, organisateur de la première crèche, la crèche de Chaillot, qui fut ouverte et bénite le 14 novembre 1844.

Les arbres étendent leurs branches,
D'un givre argenté toutes blanches;
Un soleil glacé brille aux cieux;
La cité, que l'hiver assiège,
Tremble, et sur un linceul de neige
Les chars roulent silencieux.

Il fait froid; mais, dans votre asile,
Le foyer brûlant et tranquille
Contre les frimas vous défend;
Qu'importe la saison amère :
Vous souriez, heureuse mère,
Aux caresses d'un bel enfant!

Son œil sous votre œil étincelle;
C'est vous qu'il cherche, qu'il appelle;
C'est de vous qu'il veut un baiser

Sur cette joue encor plus fraîche
Que le frais velours de la pêche,
Où l'abeille aime à se poser.

Aussi quel tourment! quelle crainte!
La nuit, à sa première plainte,
Vous vous réveillez en sursaut.
Parfois s'il s'agite, inquiète,
Vous avez peur qu'il ne rejette
Son linge bien doux et bien chaud.

Le jour, sous sa blanche pelisse,
Craignant que l'air froid ne se glisse,
Vous prenez un soin diligent.
C'est que la bise est si glacée
Qu'elle traçait, la nuit passée,
A vos carreaux des fleurs d'argent.

Mais songez-vous parfois, Madame,
Quand ce cher souci de votre âme
Est là souriant sous vos yeux,
Qu'il est quelque autre mère encore
N'ayant, pour l'enfant qu'elle adore,
Ni berceau, ni langes soyeux ?

Elle est là, près de vous peut-être,
Sans feu, sans vitre à sa fenêtre,
Doutant de Dieu, son seul appui.
Transi de froid, dans sa demeure,
Toute la nuit son enfant pleure,
Et la neige tombe sur lui.

Pour lui point de pelisse épaisse,
Mais quelque linge usé, qui laisse
Entrevoir son corps amaigri ;
De sa mère le sein aride
Verse à peine, à sa bouche avide,
Un lait par la douleur tari.

Avant que le soleil paraisse,
Pauvre ouvrière, elle s'empresse

De courir au travail lointain ;
Et lui, que personne ne garde,
Jusqu'au soir remplit la mansarde
De cris de douleur et de faim.

Pour vous quelle affreuse tristesse,
Si l'enfant de votre tendresse
Souffrait tant de maux un seul jour !
Songez à cette pauvre femme,
Et puis mesurez, dans votre âme,
Son désespoir à votre amour.

Eh bien ! cette mère qui souffre,
Qui voit la misère, affreux gouffre,
Lui fermer partout le chemin,
Vous pouvez calmer sa souffrance,
Et, plein de vie et d'espérance,
Son enfant sourira demain.

Sous l'inspiration céleste,
Une bienfaisance modeste
Ouvre aux nouveau-nés un abri,
Souvenir de la Crèche austère
Où Dieu, descendu sur la terre,
Enfant, à la Vierge a souri.

La Crèche, asile salutaire,
Où, pour un modique salaire,
La travailleuse au pas pressé,
Courant où sa tâche l'appelle,
Livre à la plus douce tutelle
Son enfant jadis délaissé. ;

La Crèche, où la charité veille,
Où le nouveau-né s'émerveille
Du soleil qui vient l'éclairer :
La Crèche, où tant de pauvres anges
Apprennent, dans de plus doux langes,
Qu'on peut vivre un jour sans pleurer.

Ah ! donnez de votre opulence,

Pour que l'enfant de l'indigence,
 Qui frissonne dans un lambeau,
 Trouve chaque jour, à la Crèche,
 Le long sommeil, la santé fraîche,
 La chaleur d'un moelleux berceau.

Donnez! ce que votre main sème
 A votre enfant, dans le ciel même,
 Sera compté comme un trésor;
 Donnez, pour que Dieu lui sourie!
 Souvent pour lui votre cœur prie;
 Bien faire c'est prier encor.

Donnez! la pauvreté fidèle,
 Sur le berceau fondé pour elle
 Lira le nom de votre enfant.
 Chaque jour une heureuse mère
 Le nommera, dans sa prière,
 Avec un souris triomphant.

Et les prières maternelles,
 Comme les anges, ont des ailes,
 Pour s'élaner de ce doux nid.
 A ces vœux qu'une mère adresse,
 Les cieux tressaillent d'allégresse,
 Le monde espère, et Dieu bénit!

Juin 1846.

A madame Stéphanie G. Saint-Hilaire.

L'ASILE.

Dans ce livre éternel, ce divin Évangile,
 Aussi grand de pensers qu'il est humble de style,
 Livre que Dieu dicta, que les saints ont écrit,
 Un passage entre tous m'enchanté et m'attendrit.
 C'est quand Jésus remarque, à travers cette foule,

Empressée à le suivre, ainsi qu'un flot qui roule,
Des enfants apportés pour qu'il pût les toucher,
Qu'un trop zélé disciple empêchait d'approcher.
Il s'écrie; il s'indigne autant que d'une offense :

— « Laissez, dit-il, laissez venir à moi l'enfance;
Faites place aux petits! leurs anges radieux
Sont éternellement devant mon père aux cieux.
Faites place aux petits; soyez-leur secourables;
Aimez-les d'autant plus qu'ils sont plus misérables;
Car celui qui s'abaisse aura le premier rang,
Et le dernier de tous deviendra le plus grand. »

C'est toi, Maître divin, dont la voix, les préceptes
Ont inspiré les cœurs de ces fervents adeptes,
Qui recueillent l'enfant du pauvre demi-nu,
En disant à chacun : « Entre! et sois bienvenu.
Cet asile est le tien. D'abord, d'une voix haute,
Commence par prier le Seigneur Dieu ton hôte.
C'est lui qui t'a créé; l'aimer est ton devoir;
Bénis-le, pour qu'un jour il t'admette à le voir.
Aime aussi tes parents; pour être un jour bon père,
Il faut être bon fils; tu le seras, j'espère.
Puis nous travaillerons. Le travail, c'est la loi!
Sois donc sage, apprends bien. Quelle gloire pour toi
Quand, devenu plus grand, travailleur économe,
Tu gagneras ton pain toi-même et seras homme!
Ton père qui, pour toi, se fatigue aujourd'hui,
Sera vieux; deviens apte à travailler pour lui. »

Ainsi dans leur bonté, pour se faire comprendre,
Au niveau de l'enfant ils aiment à descendre,
Puis d'un pas insensible avec lui s'élevant,
A la hauteur de Dieu font remonter l'enfant,
Et l'enfant comprend Dieu!... C'est que l'âme enfantine
Depuis si peu de temps sort de la main divine,
Que, dans son enveloppe, elle doit retenir
Du ciel qui la créa le vague souvenir.

Enfants, conservez bien le germe salulaire;
 Qu'il soit un grain semé dans une bonne terre!
 Soyez heureux longtemps; riez, jouez, chantez!
 Le destin nous a pris tant de prospérités,
 Il a sur notre tête amassé tant d'orage,
 Que nous paîrions bien cher le calme de votre âge.

Mais par malheur l'asile, indigent, trop étroit,
 Doit refuser bien plus d'enfants qu'il n'en reçoit.
 La Charité divine, aux mamelles taries,
 En vain gémit, en vain nous tend ses mains flétries,
 Et, si nous n'adoptons tous ces abandonnés,
 Ils sont dès leur naissance à souffrir condamnés.
 Ne les délaissions pas, ceux que notre œil rencontre
 Pareil au voyageur que Jésus-Christ nous montre
 Égorgé par le fer de larrons inhumains,
 Dépouillé, demi-mort, gisant sur les chemins.

Histoire douloureuse! Un rabbin sur la place,
 Arrive, entend gémir le malheureux, et passe.
 Un lévite à son tour, descendant du Thabor,
 Entend le malheureux gémir, et passe encor.
 Par le même sentier, venant de Samarie,
 Un homme à cet aspect se sent l'âme attendrie;
 Il court, et déchirant sa tunique de lin,
 Bande la plaie, y verse et de l'huile et du vin,
 Puis, non content d'avoir refermé la blessure,
 Il met l'infortuné sur sa propre monture,
 Le conduit à son hôte, en disant : — « Veille bien-
 Sur mon frère blessé. Qu'il ne manque de rien!
 Ces trois deniers d'argent te suffiront, je pense;
 S'il faut plus, au retour je paîrai la dépense. »
 Cet hôte qui reçoit le voyageur blessé,
 C'est l'Asile! l'Asile où l'enfant délaissé,
 Assailli par les maux qu'entraîne la paresse,
 Par le vice fatal à sa frêle jeunesse,
 Trouvera le savoir, le soin consolateur,
 Les jeux et la prière aux pieds du Créateur,

Le précepte et l'exemple enfin, ces deux dictames,
Dont le pouvoir guérit les blessures des âmes.

Pour que dans sa candeur il ne soit pas détruit,
Cet enfant, chaste fleur qui doit produire un fruit,
Venons à son secours! — Dans Paris, au passage,
Souvent nous rencontrons l'enfant au doux visage,
Hélas! déjà flétri, pâle et baigné de pleurs.
Soyons compatissants pour ses jeunes douleurs.
Ne nous détournons point... Osons d'une main sûre
Relever le malade et panser la blessure;

Car Jésus dit encor : — « Toi qui m'as demandé
Ce qu'il faut faire, afin qu'il te soit accordé,
En aimant Dieu, d'atteindre à la vie éternelle,
Médite le récit que je t'offre en modèle.
Va! si tu l'as compris tu n'es plus incertain :
Agis comme autrefois le bon Samaritain. »

A Auguste Barbier.

LES ENFANTS DES FAUBOURGS.

La race de Paris, c'est le pâle voyou.
AUG. BARBIER.

Dans les faubourgs de Paris abondent d'immenses misères matérielles
et morales, dont l'insurrection de juin 1848 a manifesté toute la pro-
fondeur.

L'œuvre des faubourgs, établie à cette époque, patronne les enfants
pauvres, les visite dans leurs familles, leur ouvre l'accès des écoles
et pourvoit autant que possible à leurs besoins.

Vous avez rencontré ces enfants de Paris,
Errants par les faubourgs, débiles, amaigris;
Mais portant fièrement leur blouse lacérée,
Dardant un mot railleur à la pointe acérée,
Fixant sur tous un œil curieux et changeant,
Trop hardi quelquefois, toujours intelligent?

Prompts au mal comme au bien, faciles à séduire,
 Le clinquant comme l'or leur plaît et les attire;
 Tout est pour eux spectacle, un supplice odieux,
 Aussi bien qu'une fête, enchantera leurs yeux.
 Il est un bruit surtout qui les exalte encore :
 C'est le chant du clairon, c'est l'orchestre sonore
 Que suit un régiment, déployant au regard
 Son brillant uniforme et son vieil étendard.
 Leur jouet le plus beau, c'est le débris d'une arme;
 Ils sont fils de soldats et la guerre les charme.
 Aussi quand, pour l'émeute ou pour la liberté,
 Un cri provocateur dans le peuple est jeté,
 Et quand le rappel bat parmi la foule accrue,
 Qui lève le premier un pavé dans la rue?
 Qui, devant les canons grondant aux carrefours,
 Succombe le premier? — Un enfant des faubourgs!

Un enfant des faubourgs, un noble cœur sans doute.
 Oui! s'il n'eût pas erré sans appui dans sa route,
 Profanant ses habits et sa jeune candeur
 Aux fanges de la ville où trône l'impudeur,
 N'apprenant dans la rue ou sur d'infimes scènes
 Que des leçons de vice et des refrains obscènes;
 S'il eût été formé, par l'exemple du bien,
 Aux généreux devoirs d'homme et de citoyen;
 S'il avait fécondé, dans une enfance active,
 La délicate fleur de sa vertu native;
 S'il avait fréquenté l'école et le saint lieu,
 Grandi dans le respect d'une mère et d'un Dieu,
 Au lieu d'amers loisirs dont il est la victime,
 Il eût connu l'honneur, aimé la paix intime,
 La gloire du travail, le devoir accompli,
 Et le repos qu'on goûte après un jour rempli.

Il eût donné de même et son sang et sa vie;
 Mais, connaissant sa cause et l'ayant bien servie,
 Mais, sachant limiter ses droits aux droits d'autrui,
 Esclave du devoir, il serait mort pour lui;

Au lieu de s'immoler, séide expiatoire,
 A quelque aventurier que flétrira l'histoire,
 Et qui jette à la foule un mot retentissant
 Pour s'ouvrir au pouvoir un chemin dans le sang.

Race ardente, faible nature,
 Trop souvent livrée en pâture
 A qui veut lui donner des lois,
 Faite aussi pour frapper le monde,
 Quand, au jour où la foudre gronde,
 Dieu lui-même emprunte sa voix!

De quel limon, de quel bitume
 Sont pétris des cœurs où s'allume
 Tantôt ce feu dévastateur,
 Et tantôt cette clarté pure,
 Phare qui luit dans l'ombre obscure,
 Étoile du navigateur!

Est-il une noble carrière
 Où d'une éclatante lumière
 Les fils du peuple n'aient brillé?
 Molière naquit à la halle;
 Le Poussin, cette âme idéale,
 Sous le chaume s'est éveillé.

Fléchier, cette voix noble et triste;
 Daubenton, le naturaliste;
 Jacquart, l'inventeur de métiers;
 Jean-Bart, le dompteur de tempêtes;
 Rousseau, Gilbert et cent poètes:
 Qu'étaient-ils? — Des fils d'ouvriers!

Et sur tous les champs de bataille?...
 C'est Junot, bravant la mitraille;
 C'est Lannes, vainqueur tant de fois;
 C'est Hoche, soldat patriote;
 C'est Murat et c'est Bernadotte,
 De paysans devenus rois!

Des plus nobles vertus Dieu mit en eux le germe.
 Ouvrez donc une issue aux moissons que renferme
 Cette race pleine d'espoir ;
 Versez à flots sur eux la clarté qui ranime.
 Il ne faut, pour charmer ce peuple magnanime,
 Qu'un peu d'amour et de savoir.

Donnez ! l'aumône est sainte alors qu'elle est utile ;
 Mais si vous rencontrez quelque enfant par la ville,
 Chantant en vous tendant la main,
 Le peu qu'il vous arrache est charité perdue :
 On ne voit pas germer la graine répandue
 Entre les pierres du chemin !

Repu, mais avili par le sou qu'on lui jette,
 Il saura que l'aumône amassée en cachette
 Enrichit plus que l'atelier.
 Bientôt vous l'entendrez, forçant sa voix plaintive,
 Attendrir les passants d'une peine fictive,
 Quand il devrait être ouvrier.

Et dès lors il ira tomber, fragile proie,
 Dans le gouffre béant où la vertu se noie,
 Lui qui pouvait monter si haut !
 Déshonoré !... Flétri !... Voilons ce tableau sombre ;
 J'aurais peur d'entrevoir le baigne, et, loin dans l'ombre,
 Les bras sanglants d'un échafaud !...

Cet enfant a du cœur pourtant ; son âme est belle ;
 Je vois dans son regard une vive étincelle,
 De la fierté dans son maintien.
 Si l'on développait l'instinct qu'il fait paraître,
 Il pourrait devenir honnête homme... et peut-être
 Serait-il un grand citoyen !

Pour que ce pauvre enfant apprenne un jour à lire,
 Pour que cet ignorant avide de s'instruire
 Satisfasse à son noble vœu,
 Pour que, s'illuminant aux feux de la science,

Il sache partager toute son existence
Entre sa patrie et son Dieu.

Que faut-il? Peu de chose. Apportons tous l'obole
Qui doit communiquer aux pauvres l'aurole
Dont nos enfants sont radieux,
Ce rayon du savoir qui rend l'âme meilleure,
Plus apte à la vertu, plus insensible au leurre
Des méchants et des envieux.

Ces enfants deviendront concitoyens des nôtres;
Le bien fait pour les uns jaillira sur les autres :
C'est la loi de l'humanité!

Donnons ! pour que nos fils, plus heureux que nous-mêmes,
N'entendent pas ces pleurs, ces cris, ces anathèmes,
Dont notre siècle est attristé.

Donnons ! et ces enfants, mieux instruits que leurs pères,
Sauront que ce qui rend les destins plus prospères,
C'est le travail de chaque jour ;
Plus aimants, ils seront plus dignes qu'on les aime ;
Et de l'égalité l'insoluble problème
Sera résolu par l'amour !

Mai 1849.

A MM. de Metz et de Bretignières.

LA COLONIE DE METTRAY.

Loyauté passe tout.

Devise de l'anneau de Mettray.

La colonie de Mettray recueille les enfants coupables d'une première faute et dont un tribunal a ordonné la détention dans une maison de correction. — Ces enfants y reçoivent une éducation religieuse et agricole qui les met à même de gagner honnêtement leur vie.

Sous un ciel pur, au sein d'un fécond territoire,
Tours se baigne et se mire aux ondes de la Loire.

Sur les eaux elle jette un pont, solide frein
Que ronge incessamment le fleuve souverain.

Lorsque le voyageur a gravi la colline
Qui commande la Loire et la cité voisine,
Il aperçoit de loin des bâtiments nombreux
Isolés dans des champs vastes et plantureux.
Il s'approche séduit, et de la métairie
Il admire avant tout l'heureuse symétrie.
Bientôt il s'intéresse à ces humbles logis
Couverts d'ardoise bleue, et dont les murs blanchis
Voilent leur nudité de pampre et de feuillage.
Est-ce une vaste ferme? Est-ce un petit village?
Cet élégant clocher, qui s'élançant aux cieux,
Y conduit à la fois la pensée et les yeux,
Au regard du passant, jalon sacré, signale
Un but religieux, une œuvre de morale.
Tout à coup il entend le clairon retentir,
Voit s'ouvrir les maisons et des enfants sortir.
Leur foule en rangs égaux, avec ordre, en silence,
Bataillon travailleur, se divise, s'avance,
Obéit à la voix; car les groupes nombreux
Ont des chefs, et ces chefs sont des enfants comme eux.
Sur l'épaule portant ou la pioche ou la tranche,
La pelle, le râteau, le pic à double branche,
Ils s'éloignent d'un pas égal et régulier,
Chaque escouade suivant un différent sentier.
S'ils croisent en chemin un passant solitaire,
Tous les enfants lui font le salut militaire.
Des sabots de noyer protègent leurs pieds nus;
Leurs vêtements pareils sont de grossiers tissus.
Soit que l'été rayonne ou que souffle la bise,
Un béret bleu de laine, une tunique grise,
Telle est de leurs habits la rude austérité;
Mais rien ne paraît pauvre avec la propreté,
Et c'est avec plaisir qu'on voit, qu'on examine
Leur air gai, franc, ouvert, leur stricte discipline.

On croit comprendre alors que l'on a sous les yeux
Un charitable asile où, par des soins pieux,
Des fils de laboureurs apprennent dès l'enfance
Ce qui de leur métier doit faire une science.
Il faut le dire, hélas! tous ces infortunés
Sortent de quelque geôle, et tous sont profanés.
Fils de mauvais parents, ou nourris par l'hospice,
Ils ont tous comparu dans les Cours de justice.
Précoces criminels, leur âge seulement
Les a fait exempter d'un juste châtement.
Or ce lieu si charmant et si frais, dont les hôtes
Sont de pauvres enfants déjà souillés de fautes,
Que l'on forme à l'amour du beau, du bien, du vrai,
Pour les rendre au pays purs et bons, c'est METTRAY.

Un matin, deux passants qu'un même attrait, sans doute,
Conduisait à Mettray, cheminaient sur la route.
L'un d'eux, un étranger, pour la première fois
Parcourait ce pays; mais l'autre, un villageois,
S'avavançait d'un pas vif, joyeux, plein d'assurance,
Et saluait des lieux connus de son enfance.

« Monsieur, dit l'étranger, vous connaissez Mettray?

— Oui, monsieur, je m'y rends et vous y conduirai.

Je vais avec plaisir revoir la Colonie.

Par elle délivré de mon ignominie,

Je puis lever la tête, affronter les défis,

Et dire avec orgueil : « Je suis un de ses fils ! »

Après avoir marché quelque temps en silence,

Le jeune villageois ajouta : « Quand je pense

Combien triste et honteux pour moi fut ce passé

Que mon bonheur présent n'a qu'à peine effacé,

Je me sens parfois pris d'une sourde souffrance.

Je n'ai pas de parents, monsieur ! L'indifférence

Glaça mon premier rire et rebuta mes pleurs.

Dieu seul eût compati peut-être à mes douleurs ;

Mais toujours le saint nom de celui qui nous aime

Vibrait à mon oreille escorté d'un blasphème.

Dès ma première enfance, aux vices entraîné
 Par l'exemple fatal; sans guide, abandonné
 A des gens qui faisaient un trafic méprisable,
 D'un vol, à quatorze ans, je me rendis coupable.
 Acquitté pour mon âge et mis à Fontevault,
 J'étais fait pour monter peut-être à l'échafaud.
 De ces enfants souillés j'étais le plus obscène.
 Un soir, à la lueur d'une lampe incertaine,
 Je chantais dans la geôle une infâme chanson,
 Lorsqu'un noble inconnu parut dans la prison
 Et choisit dix de nous. Cet homme vénérable
 Me prit, moi le plus vil et le plus méprisable;
 Il me fit, dans son char, asseoir auprès de lui,
 Et dès le lendemain, lorsque le jour a lui,
 Nous étions à Mettray. L'heureuse Colonie
 A nos yeux se montra souriante et bénie.
 Nous, incertains du sort qui nous était promis,
 Nous tremblions devant ces visages amis.
 Nous admirions pourtant les chalets, la chapelle,
 Et nous disions : « La vie ici doit être belle ! »
 Or la maison de Dieu s'ouvrit, et le pasteur
 Bénit tout le troupeau; puis notre bienfaiteur
 Nous dit : « Mes chers enfants, vous sortez d'esclavage;
 « De votre liberté faites un bon usage.
 « Vous le voyez, ici plus de géoliers méchants,
 « Plus de verrous, plus rien que l'espace et les champs.
 « Quiconque voudrait fuir en serait bien le maître;
 « Mais il serait repris, il se ferait remettre
 « Dans la prison. Ainsi, mes enfants, devant Dieu
 « Prononcez le serment de ne pas fuir ce lieu.
 « Songez-y; si quelqu'un ose y manquer, sa peine
 « Sera moins le cachot, le pain sec et la chaîne,
 « Que le crime honteux d'être lâche et menteur,
 « Car il aura trahi sa parole d'honneur. »

« Dans le fond de mon cœur je crois toujours entendre
 Le langage à la fois persuasif et tendre

De cet homme adoré qui, plaignant mon malheur,
 Me prenant par la main, moi sans nom, moi voleur,
 M'a retiré flétri de mon fangeux repaire,
 Pour m'enfanter au monde, ainsi qu'un autre père.
 Il m'a lui-même instruit, par d'austères leçons,
 Au noble et dur labeur qui produit les moissons,
 En faisant à la fois, dans mon âme plus ferme,
 Des vertus de l'honneur fructifier le germe.
 Des centaines d'enfants, avec la même ardeur,
 Apprenaient comme moi l'état d'agriculteur ;
 D'autres étaient formés pour l'active industrie.
 Tous devaient faire un jour honneur à la patrie ;
 Car ils étaient sortis de ce sentier fatal
 Qui d'erreur en erreur les eût conduits au mal,
 Et faisaient leur devoir sans géoliers, sans contrainte,
 Sous l'abri protecteur de la Charité sainte.

« Six jours on travaillait ; mais le jour du Seigneur,
 Béni par la prière, était tout au bonheur.
 Quarante enfants sortaient de chaque maisonnette,
 Propres, presque élégants dans leur simple toilette.
 Le chef qui nous guidait, nous nous l'étions donné,
 Cher élu, qui portait le nom de *Frère aîné*.
 Il nous menait au temple, où nos voix argentines
 S'unissaient pour chanter les louanges divines
 De celui qui, pour nous, se fit homme et mortel,
 Et pour nous, chaque jour, meurt encor sur l'autel.

« L'office terminé, nous restions en silence :
 C'était l'heure où le chef punit et récompense.
 Il parlait. Quelle joie alors, quel pur bonheur
 D'être inscrit par sa main sur le *tableau d'honneur*,
 D'être cité par lui, d'être offert en modèle !
 Mais lorsqu'à son devoir l'un de nous infidèle
 Avait démerité, quel déluge de pleurs
 Du colon repentant attestait les douleurs !
 Comme il se promettait fermement, à voix haute,
 De ne plus retomber jamais dans cette faute,

Moins de peur d'un exil qui nous aurait flétris
 Que de peur de déplaire à des maîtres chéris !
 Ainsi j'ai cultivé quatre ans la Colonie
 Et n'ai vu qu'un de nous subir l'ignominie
 D'être accusé de vol, convaincu, puis placé
 Dans un cachot obscur, enfin d'être chassé.
 C'est qu'il avait, hélas ! un de ces caractères
 Qu'on dirait imprégnés de miasmes délétères.
 Insoumis à la force, irrité par le bien,
 Hors la haine et l'envie il ne ressentait rien.
 Je l'ai vu dégrader. La justice publique
 Arracha ses boutons, déchira sa tunique,
 Proclama son opprobre et son indignité ;
 Puis l'habit des prisons, châtiment mérité,
 Le couvrit. Il passa parmi ses camarades
 En voulant essayer quelques folles bravades ;
 Mais les sanglots amers sortis de tous les cœurs
 Imposèrent silence à ses rires moqueurs ;
 Et lui-même, vaincu, pâle, marchant à peine,
 Aux gendarmes livré, disparut dans la plaine.

« Ce fut environné de pleurs bien plus touchants
 Qu'à mon tour je quittai ce lieu, ces heureux champs
 Qui m'avaient recueilli frappé par la justice,
 Enfant déjà marqué des stigmates du vice,
 Et me rendaient au monde utile citoyen,
 Des devoirs sociaux respectant le lien.
 Épuré par l'amour d'un travail salutaire,
 Et laboureur actif à sillonner la terre.

« Six ans se sont passés, six ans de dur labeur.
 D'un honnête fermier j'ai vécu serviteur.
 L'autre jour il m'a dit : « Au sein de ma famille
 « Tu vis depuis longtemps et tu chéris ma fille,
 « Sois tout à fait mon fils. J'ai besoin de repos,
 « Cultive donc ces champs, engraisse ces troupeaux ;
 « Je me contenterai, sur le seuil de la grange,
 « A voir rentrer les blés ou fouler la vendange,

« A bercer au soleil, sur mes genoux tremblants,
« Tes marmots qui jouïront avec mes cheveux blancs. »

« Tandis que j'écoutais ce vieillard respectable
Qui me nommait son fils, d'un bonheur véritable
Pour la première fois mon cœur a palpité ;
Je me suis senti pur et réhabilité.
Mais je n'ai pas voulu conclure l'alliance,
Qui devra couronner ma nouvelle existence,
Sans avoir consulté ceux à qui je la dois ;
Sans être revenu visiter une fois
Les logis fraternels à l'heureuse structure
Où j'ai vécu quatre ans, le préau de verdure,
Les champs que j'ai connus, les nombreux ateliers
Qui forment les colons à d'utiles métiers,
Et la grange, et l'étable, et tout ce que renferme
De divers instruments le jardin ou la ferme.
Quand mes chefs connaîtront mon projet d'union
Et quand j'aurai reçu leur bénédiction,
Mon cœur sera content ; car eux seuls sur la terre
M'ont aimé tendrement et d'un amour de père. »

« Et vous serez heureux, mon fils », dit un vieillard,
Sur le même chemin survenu par hasard,
Qui depuis quelque temps écoutait sans rien dire.
« Vous avez pris sur vous un immuable empire ;
Constant dans le bonheur comme dans les revers,
Vous avez triomphé de vos instincts pervers.
Tout le temps que Mettray vous a servi d'asile,
Vous vous êtes montré doux, actif et docile.
Guidé par nos conseils que vous avez suivis,
D'un brave laboureur vous devenez le fils.
C'est de votre vertu l'heureuse conséquence.
Quant à nous, notre joie et notre récompense
Est dans votre bonheur. » Puis ôtant de son doigt
Un simple anneau d'argent : « Mon fils, vous avez droit
A l'estime de tous ; votre conduite est sage.
De notre affection cette bague est le gage :

Du sentier des vertus ne déviez jamais.
C'est notre croix d'honneur, et je vous la remets. »

A ces mots imprévus, sentant son cœur se fondre,
Le jeune laboureur ne savait que répondre.
Enfin, des pleurs baignant son visage loyal :
« Oh! tu seras, dit-il, mon anneau nuptial.
Que Dieu, dans ses décrets, ou m'élève ou me brise,
Ma femme à mes enfants transmettra ta devise.
Quant à moi, j'y serai fidèle jusqu'au bout! »
Et sur la bague il lut : *Loyauté passe tout.*

LA FRATERNITÉ.

1849.

Une association charitable a été instituée en 1849, par M. l'abbé Faudet, sous le titre d'ŒUVRE DES FAMILLES. — Dix familles, se réunissant pour en adopter une, forment ce qu'on appelle une *Fraternité*. Un Président ou une Présidente se charge de la recette et de la distribution des secours. Chaque associé apporte une cotisation de *dix centimes* par semaine et peut donner, en outre, selon ses facultés, soit un supplément de cotisation, soit des subventions en aliments, hardes, ustensiles, etc., et surtout du travail. — Dès que la famille secourue peut se suffire, elle cesse d'obtenir des secours; elle peut même faire partie de l'Association fraternelle et répandre sur de plus pauvres le bien qu'elle a reçu.

La bise de décembre au soir s'était accrue;
Une femme en haillons grelottait dans la rue,
Le désespoir au cœur, le visage incliné,
Et sur son sein tari pleurait un nouveau-né.
Deux anges blonds, deux sœurs, à ses genoux placées,
Tendaient longtemps leurs mains petites et glacées,
Mais les passants étaient pauvres et peu nombreux;
Car l'aumône tombait bien rare aux malheureux.
Revenant du travail, une jeune ouvrière
S'approchait, elle entend la touchante prière,
Elle s'arrête et prend, non sans s'apitoyer,
Dans sa modeste bourse un modeste denier.
C'était bien peu de chose, et pourtant l'or d'un trône

N'aurait pas égalé, devant Dieu, cette aumône.
La généreuse enfant donnait, non pas l'espoir
D'un hochet superflu, mais de son pain du soir,
Ce pain quotidien que l'indigent espère
Et demande au Seigneur en disant : « Notre Père ! »
Elle ajoutait un mot bien timide et bien doux,
Quand soudain les deux sœurs, embrassant ses genoux,
Lui prodiguent des noms d'enfantine tendresse,
Elle était reconnue, et, dans cette détresse,
Retrouvait une amie : — « Hélas ! toi, dans ce deuil ?
Toi, réduite à chercher ton pain de seuil en seuil ?
Ton mari cependant gagnait un bon salaire ;
Le ciel vous protégeait. » — « Le sort nous est contraire.
Mon mari, depuis Juin, languit à l'hôpital,
Et nous sommes sans pain depuis ce mois fatal.
Il a roulé mourant sur une barricade,
Pour avoir écouté ces gens au cœur malade
Qui, fardant l'avenir aux yeux du travailleur,
Lui disaient : « Sois plus fier ! » et non pas : « Sois meilleur ! »
Il lui fallut quitter l'atelier pour les suivre,
Pérorer dans ces clubs où chaque esprit s'enivre
De clameurs, de chansons au refrain menaçant,
Et de pamphlets hideux écrits avec du sang.
Cependant son patron, ma seule providence,
Avait à mes enfants donné quelque assistance.
Le combat terminé, je cours vers cet espoir ;
J'arrive !... le portail est couvert d'un drap noir
Et le tambour voilé qui sourdement résonne
Précède un noir cercueil que la foule environne :
Tué ! par une balle insurgée ! ô pourquoi
Ne sommes-nous pas morts, mes trois enfants et moi ! »
— « Pauvre amie ! ah ! c'étaient de cruelles souffrances ! »
— « Plains-moi ! je souffre plus encor que tu ne penses.
Celui dont je voyais passer le corps, celui
Avec qui je perdais tout espoir, tout appui,
Avait trouvé la mort devant la barricade
Où mon mari tomba lui-même en embuscade.

Ainsi, dans sa fureur, peut-être mon époux
 D'un seul coup de fusil nous avait frappés tous.
 Depuis lors, poursuivi par ce rêve implacable,
 Il ne peut triompher du tourment qui l'accable.
 Il déteste son arme et ces aventuriers
 Dont l'orgueil nous traîna, crédules ouvriers,
 De l'atelier paisible au combat fratricide.
 Il agonise enfin... Moi, sans travail, sans guide,
 Pour nourrir ces enfants qui t'ont tendu la main,
 J'ai tout vendu. Plus rien ne nous reste. Demain
 Notre pauvre logeur, dont la pitié se lasse,
 Nous reprend notre asile; on nous fuit, on nous chasse.
 Tu vois bien qu'il n'est plus de Dieu pour l'indigent,
 Et que la mort... » — « Tais-toi! j'ai quelque peu d'argent
 Ne blasphème pas, prie, et tu verras encore
 Que le Seigneur est bon pour celui qui l'implore. »
 Dès le soir, les enfants eurent assez de pain
 Pour s'endormir joyeux; car ils n'avaient plus faim.
 Le lendemain la mère obtenait de l'ouvrage:
 Son amie était là qui lui disait : — « Courage! »
 — « Merci! » répondait-elle, et, ses pleurs l'étouffant,
 Elle embrassait les mains de cette noble enfant,
 Qui de pourvoir à tout se faisait une étude;
 Enfin elle ajoutait avec sollicitude :
 — « Tu n'es pas riche, toi qui nous secours ainsi;
 Tu te privés pour nous. » — « Ne prends aucun souci.
 J'ai de riches amis qui m'ont faite opulente.
 Comme toi j'ai connu cette douleur brûlante
 De voir de chers enfants, au teint jadis vermeil,
 Livides, affamés, pleurer jusqu'au sommeil
 Et puis se réveiller, dès la première aurore,
 Sans obtenir le pain qu'ils réclamaient encore.
 J'ai vu ma vieille mère et mes frères chéris,
 Sous la tuile des toits frissonner amaigris;
 J'ai su, n'ayant plus rien, sans espoir, sans ressource,
 Combien de pleurs il faut pour en tarir la source.
 Tout ce qu'on peut souffrir, je l'ai souffert... Un soir,
 Sur notre paille humide un ange vint s'asseoir,

Une femme, et chez nous l'espoir allait renaître.
Par l'inspiration du noble cœur d'un prêtre,
Dix ménages, les uns aisés, les autres moins,
Mais tous riches d'amour, réunissaient leurs soins
Sur des déshérités de la famille humaine.
Chacun ne fournissait que deux sous par semaine ;
Humble aumône, et pourtant l'active charité
Sut en faire un trésor pour notre pauvreté.
Ce sont des gouttes d'eau qui font la mer si grande !
Chacun des bienfaiteurs ajoutait à l'offrande
Quelque travail, un pain, un linge à l'enfant nu :
Le conseil du plus pauvre était le bienvenu.
Fraternelle union, dont l'active puissance
Dans notre obscur asile a ramené l'aisance !
Que te dirai-je, enfin ? Quand je t'ai vue hier,
A l'abri du besoin, je marchais le cœur fier ;
Nous pouvions nous suffire, et, dans notre mansarde,
Ce n'est plus désormais que Dieu seul qui nous garde.
Nos sauveurs, nos amis cherchaient, comme un trésor,
Une honnête famille à relever encor :
C'est à toi, c'est aux tiens que les mains vont se tendre ;
Le bien que j'ai reçu, je vais aussi le rendre,
J'ai ma place au conseil ; je m'asseois à côté
De ceux qui m'ont sauvée, et la FRATERNITÉ
Peut verser, par mes mains, une aumône abondante ;
Car la pauvre ouvrière en est la présidente. »

Aujourd'hui vous pouvez entendre un chant joyeux
Qui, d'en haut descendu, semble venir des cieux.
C'est la voix des enfants de cette pauvre femme,
Qui répandent à flots la gaîté de leur âme.
Leur mère a du travail, leur père est rétabli ;
Son marteau matinal ébranle l'établi.
Le soir, s'il prend un livre auquel il est docile,
Ce n'est plus un pamphlet, c'est le saint Évangile,
Et soumis à celui qui nous dit : « Aimez-vous ! »
Il vient chaque semaine apporter ses deux sous.

Salut, obole salulaire,
Denier du pauvre, saint trésor,
Toi que Dieu compte avec mystère,
Cuivre plus précieux que l'or!

Anneau de l'éternelle chaîne
Qui rend solidaires entre eux,
Dans la grande famille humaine,
L'opulent et le malheureux!

Salut, manne consolatrice,
Qui par un bienfait mutuel,
Peux seule adoucir le supplice
Des fils déshérités du ciel!

Salut, encens, baume, dictame,
Qu'aux humains un Dieu de bonté
Laissa pour unir l'âme à l'âme,
Salut à toi, Fraternité!

Sur terre enfin tu viens renaître,
Non comme un mot fallacieux,
O vertu, dont le divin Maître
A fait un ange dans les cieus!

Par toi, ces trésors de l'aumône,
Que l'homme cache et que Dieu voit,
Rendront meilleur celui qui donne,
Plus heureux celui qui reçoit,

Et les martyrs de la souffrance,
Secourus par un saint amour,
Accepteront, dans l'espérance
De pouvoir donner à leur tour.

*A M. de Beauvais,
Curé de Saint-Thomas-d'Aquin.*

LES PETITES SŒURS DES PAUVRES.

D'humbles religieuses ont fondé, en 1849, une maison à Paris, rue Saint-Jacques, 277. Cette institution recueille de pauvres vieillards et leur donne tous les soins que la charité peut inspirer. Les sœurs n'ont pour subvenir à leurs propres besoins et à ceux de leurs pauvres d'autres ressources que la charité publique. Plusieurs refuges du même genre ont été ouverts, depuis cette époque, tant à Paris que dans les départements.

La postérité bénira le nom de Jeanne Jugan, fondatrice de cette œuvre, des deux jeunes filles qui l'ont aidée, M^lles Marie Jamet et Virginie Tredaniel, et du vicaire de Saint-Servan, M. l'abbé Le Pailleur.

Avez-vous vu passer par la ville opulente
Une femme, timide, à la marche tremblante,
A l'accent humble et doux ?

Les plis d'un voile noir enveloppent sa tête,
Et, comme une étrangère au milieu d'une fête,
Elle s'avance parmi nous.

Si Dieu vous a donné de savoir, de comprendre
Ce qu'est la charité qui rend le cœur plus tendre,
L'esprit plus indulgent ;

Si le bienfait caché vibre au fond de votre âme,
Entourez de respects cette pieuse femme :
C'est l'abeille de l'indigent.

Chaque jour elle sort, et, quêteuse modeste,
Va pour les malheureux butiner quelque reste,
Quelque débris perdu,

Ou ce pain méprisé que, d'une main avare,
Les esclaves jetaient à la faim de Lazare
Lorsque le maître était repu.

Mais plus active encor que la mouche ouvrière,
Elle n'attendra pas la tiédeur printanière
Pour se mettre en chemin !

Elle ira par la pluie, elle ira par la neige,
Afin que ces vieillards qu'elle abrite et protège
Aient de quoi vivre encor demain.

Que la sainte pitié dans votre cœur s'éveille :
La fleur ne ferme point sa corolle à l'abeille ;
Ne repoussez donc pas
Celle qui vient le soir, faible et pauvre elle-même,
Tout bas solliciter, pour l'indigent qu'elle aime,
Les miettes de votre repas.

Oh ! si vous connaissiez comme il faut peu de chose
Pour produire beaucoup de bien !
De grossiers éléments un doux miel se compose :
Bien peu suffit à qui n'a rien.

Écoutez ce qu'ont fait trois simples ouvrières,
Sans avoir, dans leur pauvreté,
D'autre appui que le Dieu qu'imploreraient leurs prières,
D'autre espoir que la charité.

C'était à Saint-Servan, aux côtes de Bretagne,
Sur un sol battu par les flots,
Ces flots où l'existence avec labeur se gagne,
Où périssent les matelots.

Là, bien des vieux marins, mutilés par l'orage,
N'existent plus que pour souffrir ;
Bien des femmes surtout, veuves par un naufrage,
N'ont plus de pain et vont mourir.

Tant de misère émut Marie et Virginie,
Deux jeunes filles de seize ans,
Fortes de cette foi, de ce divin génie
Que Dieu donne aux cœurs innocents.

Leur conseil ici-bas fut un pieux vicaire,
Un cloarec de Saint-Servan ;
Leur aide, une voisine, âme simple et sincère,
Que l'on nommait Jeanne Jugan.

Jeanne gagnait par jour, à filer de la laine,
Un peu de pain et rien de plus.

Elle accueillit pourtant, sans mesurer sa peine,
Une femme aux membres perclus.

Un vieillard étant mort, sa veuve octogénaire
Restait aveugle et sans secours :

Ce fut de Jeanne encor la chambre hospitalière
Qui s'ouvrit à ses derniers jours.

Virginie et Marie, en prolongeant leurs veilles,
En souffrant la faim et le froid,
Parvenaient à fournir le pain de ces deux vieilles
Que Jeanne abritait sous son toit.

Mais d'autres malheureux réclamaient leurs services ;
Les pauvres étaient leur trésor.

Un vaste asile, ouvert par de longs sacrifices,
Reçut douze infirmes encor.

Le mal, croissant toujours, accroissait leur courage ;
Le travail remplissait la nuit.

Inutiles efforts ! D'un jour entier d'ouvrage
Une heure absorbait le produit.

C'est alors qu'on les vit aller en suppliantes
Chercher l'obole de la faim,

Affronter les rebuts, et, saintes mendiante,
Pour leurs pauvres quêter du pain.

Chacun les accueillit, et chacun à l'obole,
Au don souvent humble en effet,

Joignit le doux sourire et la douce parole
Qui changent l'aumône en bienfait.

Le linge encor manquait. C'est toi, vierge Marie,
Mère du pauvre dans le ciel,

C'est toi qu'on implora ! Pour ta fête chérie
Les sœurs dressèrent ton autel.

On tendit, pour orner ta modeste chapelle,
Des lambeaux vieux et sans couleurs ;

Et ces habits, qu'usa la misère cruelle,
On les sema de blanches fleurs.

Vierge sainte ! c'était une leçon austère,
D'une triste simplicité,
Que de voir resplendir ce luxe de la terre
Sur cette humaine pauvreté.

Aussi devant l'autel bien des passants prièrent ;
Tu rendis les cœurs généreux ;
Devant tant de malheurs bien des yeux se mouillèrent,
Et les présents furent nombreux.

Grâce à toi, Vierge sainte, à Brest, à Tours, à Nantes,
Cette institution aux œuvres surprenantes
Partout se propage aujourd'hui.
A ces faibles vieillards que le tombeau réclame,
Outre le pain du corps offrant le pain de l'âme,
Tu donnes ton sein pour appui.

Qu'est-il besoin d'argent pour fonder les asiles ?
Ne viens-tu pas toujours, dans les temps difficiles,
Lorsqu'on t'implore avec ferveur ?
Ne les conduis-tu pas par d'admirables voies,
Ces humbles sœurs du pauvre, envers qui tu déploies
Tous les trésors de ta faveur ?

Quelqu'un leur donne-t-il un terrain pour l'hospice ?
Elles creusent le sol où sera l'édifice ;
Il s'élève, il est habité.
Alors chaque ouvrier refuse son salaire,
Et ne veut que l'honneur d'avoir porté sa pierre
Au temple de la Charité.

Un matin, sans secours, sans asile, inconnues,
Cinq de ces sœurs du pauvre à Paris sont venues,
N'ayant que Dieu seul pour soutien.
Et de tout ce qui souffre amantes indulgentes,
Ont recueilli d'abord vingt vieilles indigentes,
Elles qui ne possèdent rien.

Aujourd'hui, par leurs soins, par leur vive tendresse,
Un peuple de vieillards qui mouraient de détresse
 Goûtent un paisible destin.
Sous l'aile du Seigneur, en qui le pauvre espère,
Tous vivent chaque jour du pain qu'à NOTRE PÈRE
 Nous demandons chaque matin.

1849.





FLEURS DE FRANCE

A S. A. R.

MADAME LA DUCHESSE DE CHARTRES.

IL me souvient d'un jour d'été;
Maumont rayonnait sous l'ombrage;
Mainte amazone au fin corsage
Trottait au bois avec gaîté.

Pour vous fêter, pour vous sourire,
Le soleil brillait sur les monts,
Fleurs de France! Je sais vos noms;
Mais je n'ai garde de les dire.

L'une de vous près du Donjon
S'est assise à l'ombre. Elle esquisse
Busset, le hautain édifice,
Qui se profile à l'horizon.

Déjà, sous cette main habile,
Les créneaux menacent les cieux;
Au pied des murs audacieux
S'abaisse le vallon tranquille.

Quel charme de tenir fixé
 Tout ce qui plaît, tout ce qui frappe;
 D'enchaîner le jour qui s'échappe,
 De ressusciter le passé !

Pour animer le paysage,
 Y peindrez-vous un templier,
 Un Chabannes, preux chevalier,
 Un vieux Bourbon du moyen âge ?

S'il vous faut choisir un guerrier
 Au cœur mâle, aux traits héroïques,
 A quoi bon fouiller les chroniques
 Au delà de François Premier ?

Cherchez, en des temps de désastres,
 Un Amiral, cachant son nom.
 Il marche au-devant du canon,
 Sous une nuit froide et sans astres

C'est quand les plus braves ont fui
 Qu'il laisse le champ de bataille,
 En arrachant à la mitraille
 Un blessé, qui fût mort sans lui.

En Normandie et sur la Loire,
 Cherchez aussi Robert Lefort,
 Qui seul, dans un suprême effort,
 Osait défier la victoire.

Il ne se montrait qu'au combat,
 Et ce n'était qu'à sa vaillance
 Qu'on devinait un fils de France
 Sous l'habit d'un simple soldat.

C'était le prince légendaire ;
 C'était le héros ignoré ;
 Et le chef qui l'a décoré
 N'a rien su que son nom de guerre.

Donnée au soldat inconnu,
 Cette Croix resplendit plus belle ;

Avec plus d'effroi, devant elle,
Fuit le Kabyle à demi nu!

Tels sont les héros qu'il faut peindre,
Vaillants fils de hardis aïeux!
Bientôt votre cœur soucieux
N'aura plus de périls à craindre.

Songez qu'il revient du danger
Plus illustre après son absence,
Fier d'avoir vaincu pour la France,
Et tout brûlant de la venger.

Vous pourrez, d'un front qui rayonne,
Belle au milieu de vos enfants,
Presser dans vos bras triomphants
Celui dont l'amour vous couronne.

Puissent vos pinceaux plus jamais
Ne peindre les scènes guerrières,
Mais les beaux livres de prières,
Les tableaux d'espoir et de paix!

Puisse votre main, dans sa joie,
N'avoir qu'à nuancer des fleurs,
Et qu'à parer de leurs couleurs
L'éventail d'ivoire et de soie!

Tel j'en sais un au vélin pur,
Orné de guirlandes nouvelles,
Que portent, en battant des ailes,
Deux oiseaux de pourpre et d'azur.

Les clématites enlacées
Y mêlent, dans leurs frais rinceaux,
L'anémone, le lis des eaux,
La passiflore et les pensées.

Vous avez eu soin d'y lier
Le myosotis, fleur sacrée :

Quand les yeux vous ont rencontrée,
Le cœur ne peut vous oublier !

1871.

A Marie Désirée.

LA NUIT AU BORD DE L'ALLIER.

Qu'il fait bon sur la rive,
Quand l'onde fugitive
Se déroule sans bruit,
Serpent d'azur qui glisse,
Étincelle et se plisse,
Bleuâtre dans la nuit !

La lune triste et blonde
Se reflète dans l'onde,
Et semble caresser
Son image idéale,
Comme une bouche pâle
Qui demande un baiser.

Au loin pas un murmure ;
Tout dort dans la nature,
L'arbre et l'oiseau perché.
Pas une herbe qui bouge,
Pas une lueur rouge
Dans le hameau caché.

Sur l'eau mirant ses ombres,
Un rideau d'arbres sombres,
Fantastique et réel,
Dessine seul la grève,
Où le fleuve s'achève,
Où commence le ciel.

O nuit ! je me rappelle
Les heures où, près d'Elle,
Soutenant en chemin

Sa marche cadencée,
 Écoutant sa pensée,
 Et sa main dans ma main,
 Nous allions sous tes voiles;
 Où je n'avais d'étoiles
 Que l'éclat de ses yeux,
 Où nous partions ensemble,
 Seuls dans l'esquif qui tremble,
 Entre l'onde et les cieux.

Là-bas, dans le silence,
 Le canot se balance
 Où nous allions nageant.
 Quand fuirai-je avec Elle,
 Traçant sous ma nacelle
 Un sillage d'argent ?

Quand lui dirai-je, à l'heure
 Où l'astre du soir pleure
 Sur le soleil enfui :

« Vois cet astre qui penche;
 Ton âme pure et blanche
 Est plus pure que lui ! »

O ma joie, es-tu morte ?
 Toi, dont mon cœur emporte
 L'ineffable tableau;
 Morte comme un doux rêve,
 Comme un flot sur la grève,
 Comme un souffle sur l'eau ?

Non ! il n'est rien qui meure !
 Tout ce qui naît demeure,
 Tendait toujours au bien ;
 L'univers, gouffre énorme,
 Sous l'œil de Dieu, transforme,
 Mais n'anéantit rien.

Au soir, ma barque errante
 Sur l'onde transparente

Suivra la rive en fleurs;
 Et ta tête adorée
 Resplendira nacrée
 Des nocturnes pâleurs.

O fuir ! sans but, sans cesse,
 Dans l'ombre enchanteresse,
 Sous les arbres tremblants;
 Fuir seuls, loin de la foule,
 Au gré de l'eau qui coule,
 Tels que deux cygnes blancs !

Fuir ! l'âme à l'âme unie,
 Vers la rive infinie
 Où, sans compter les jours,
 L'un pour l'autre on doit vivre,
 Où l'amour nous enivre,
 Où Dieu nous dit : — « Toujours ! »

Vichy, août 1871.

LE BERCEAU.

Le jour naît; l'orient s'enflamme;
 Et de loin, la voix d'une femme
 S'élève d'un vallon perdu.

C'est une négresse marronne
 Qui, sur un rythme monotone,
 Agite un berceau suspendu :

« Hamac tissu d'écorces fines,
 Qui te soulèves et t'inclines,
 Quand ma main vient te balancer,
 Endors mon enfant sur la mousse;
 Dans les rameaux du pamplemousse
 Le vent frémit pour le bercer.

« Auprès de lui, sur un jamrose
 Le papillon d'azur se pose

Pour charmer, au réveil, ses yeux ;
 Cette émeraude qui voltige,
 Le Colibri, sur une tige,
 Sautille sans bruit et joyeux.

« La fleur, qui s'ouvre rouge et blanche
 Attendant son réveil, se penche
 Vers son berceau pour l'embaumer ;
 Mais sa mère, attentive et tendre,
 L'aime, et n'a pas besoin d'attendre
 Qu'il se réveille pour l'aimer. »

Elle chante ainsi, la Négresse,
 Sous l'ombre de la nuit épaisse,
 Sous les feux du jour étouffant :
 Elle chante, et sa main rapide
 Balance un berceau toujours vide :
 Elle est folle... et n'a plus d'enfant !

Passant, respecte ses chimères.
 Ici-bas, que de pauvres mères,
 Seules près d'un berceau glacé,
 Ployant sous leur douleur cruelle,
 Voudraient être folles comme elle
 Et ne vivre que du passé !

*Au R. P. Dosithée,
 Abbé de la Trappe de Fontgombault.*

LES ABEILLES DU CRUCIFIX.

Un grand Christ aux bras étendus,
 Tendre ami, protecteur sévère,
 Domine les rochers ardens
 Dont vous avez fait un Calvaire.

Dans le corps du saint Crucifix
 Un essaim d'abeilles pullule.

Ainsi, père, votre cellule
Est dans le cœur du divin fils.

Sur toutes les fleurs de la terre
Les mouches blondes font leur miel.
Le miel de votre vie austère
N'est point ici-bas, mais au ciel.

Travaillez, ô pieuse abeille !
D'un dur labeur le prix est doux :
Et quelquefois, dans votre veille,
Vous qui priez, priez pour nous !

Septembre 1869.

EXCELSIUS.

Mon âme se rappelle ou pressent, comme en rêve,
Un bonheur inconnu qui la peut seul charmer.
La terre est trop petite, et la vie est trop brève,
Pour le désir de vivre et pour la soif d'aimer.

L'avais-je déjà vue ailleurs qu'en cette vie ?
Le jour où je l'aimai, je crus me souvenir ;
Et, pour l'aimer assez, au gré de mon envie,
Il ne me suffit pas du terrestre avenir.

N'entends-je pas en moi je ne sais quelle plainte,
Rumeur d'un autre monde avec douleur quitté,
Ressouvenir confus d'une existence éteinte,
Qui se mêle au désir de l'immortalité ?

Ailleurs est la patrie ; ailleurs est le rivage,
D'où nous sommes partis, où nous retournerons.
La terre n'est qu'un lieu d'épreuve et de passage :
Nous rentrons dans la vie à l'heure où nous mourons.

LE CIMETIÈRE DE SCUTARI.

A Scutari, sur les coteaux,
Dans le cimetière aux grands arbres,
Le croyant, fidèle aux tombeaux,
Prie et rêve, assis sur les marbres.

Sous l'ombrage un gazon plus frais
Verdit autour des blanches tombes,
Et, dans les antiques cyprès,
Nichent des essaims de colombes.

L'oiseau de l'Orient, Boulboul,
Doux rossignol, y fait entendre
Aux pieux rêveurs de Stamboul
Sa voix mélodieuse et tendre.

Nulle part le ciel n'est plus pur.
La cité reine des deux mondes
Y rayonne, entre un double azur :
En haut les cieux, en bas les ondes.

Au loin glissent mille vaisseaux,
Caïks, tartanes, balancelles,
Pareils à de puissants oiseaux,
Ayant des voiles au lieu d'ailes.

Du Fanar à la Corne d'or,
S'élève la rumeur lointaine
De tout ce qui prend un essor
Dans cette immense ruche humaine.

Le soleil darde ses reflets
Sur les toits blancs, sur les coupoles ;
Et l'albâtre des minarets
Semble couronné d'auréoles.

Là-bas, tout est lumière et bruit ;
Tout se meut, rayonne et s'élançe ;

Ici, le jour à peine luit ;
Tout est solitude et silence.

Dans l'ombre des cyprès tremblants
Et des cèdres au vaste dôme,
Une femme, en longs voiles blancs,
Passe sans bruit, comme un fantôme.

Elle marche et tremble en marchant ;
Elle s'en va, tête penchée,
A travers les tombeaux, cherchant
La place où sa fille est couchée.

Elle arrive au lieu des douleurs,
Incline son front et le pose
Sur un tertre embaumé des fleurs
Du jasmin et du laurier-rose.

De lis jaunes, frêle trésor,
Elle orne la tombe nouvelle,
En disant tout bas : — « Urnes d'or,
Répandez vos parfums sur Elle ! »

C'est ainsi qu'elle vient s'asseoir
Sous le même arbre, au cimetière,
De l'aube à la nuit, sans pouvoir
Trouver des pleurs sous sa paupière.

Les yeux rougis de désespoir,
Sans pleurs, elle arrive à l'aurore ;
Le rossignol chante le soir,
Et ses yeux restent secs encore.

Un Santon, près d'elle attentif,
Lui dit en passant : « Femme blanche,
Entends-tu cet oiseau plaintif,
Qui gémit là-haut sur la branche ?

« C'est pour toi qu'en ces bois caché
Boulboul chante au sein du feuillage ;

Boulboul, c'est l'âme sans péché
D'une vierge morte avant l'âge! »

Le chant de l'oiseau fut un miel
Pour ce cœur ulcéré d'alarmes;
Elle leva les bras au ciel,
Et longtemps coulèrent ses larmes...

Chante, Poète aérien,
Dans l'ombre où sont les mausolées;
Chante! les pleurs font tant de bien
Au cœur des mères affolées!

TOAST

PORTÉ DANS UN BANQUET OFFERT
PAR M. ET M^{me} GUSTAVE DE VILLENEUVE,
EN L'HONNEUR DE
M^{sr} LE DUC D'AUMAËLE ET DE M. L'ABBÉ BOSSUET,
élus membres de la Société des bibliophiles français.

Messieurs, portons ensemble un toast au plus beau livre,
Un livre à faire envie, à rendre à jamais ivre
L'amateur bienheureux qui le possédera!
Je ne sais quel artiste autrefois le para,
Plus grand que Padeloup, Derôme ou Clovis Ève.
En dentelle, en rinceaux, sur le vélin s'enlève,
Et sur le maroquin, un or historié.
De chiffres, d'écussons, il est armorié.
La tranche, ciselée avec art, se marie
Aux fermoirs refouillés d'or et de pierrerie.
Voici pour le dehors. Ouvrez des yeux ardents,
Et je vais vous montrer ce qu'on trouve au dedans.
Quel phénix cherchez-vous? Un manuscrit antique?
Un vieux vélin pourpré, byzantin ou gothique?
L'un de vous peut rêver son désir le plus cher.
L'incunable de Fust ou celui de Schoeffer,
Un Alde, un Jean de Tourne, un Elzévier? Cet autre,

Des heures de Tory, de Pigouchet, de Vostre ?
Est-ce un conteur exquis ? Est-ce un historien ?
Est-ce encore un roman chevaleresque, ou bien
Le trésor inconnu d'une noble Chronique ?
Oui, tout cela, plus même est dans ce livre unique,
Qui, toujours s'accroissant, n'est jamais complété ;
Car ce beau livre, c'est... notre Société.
Dans ce livre où s'écrit chaque jour notre histoire,
Chacun a son feuillet, qui garde sa mémoire.
Par la gloire ou le rang les uns, déjà fameux,
Nous apportent l'éclat de leurs noms grands comme eux.
Ceux-là sont notre honneur. D'autres (je suis du nombre)
Au reflet de ces noms illuminent leur ombre,
Non point jaloux, mais fiers de pouvoir se parer
D'un voisinage heureux qui les fait honorer,
Fiers d'occuper aussi leur place à cette table,
Où la grâce charmante et le savoir aimable
Tiennent leur cour plénière ; où règne la beauté
Qui provoque l'esprit et contient la gaîté.
O livre ! notre orgueil ! nous avons sur tes pages
Inscrit ce soir deux noms qui veulent nos hommages,
L'un de l'Aigle de Meaux est l'héritier pieux,
Et porte dignement ce fardeau glorieux.
L'autre élu, celui-là Roi des Bibliophiles,
Depuis longtemps déjà manquait à nos conciles :
Ce n'est pas comme prince et fils d'un souverain,
Ni comme général au cœur bardé d'airain,
Ni comme historien dont la main occupée
S'escrimait de la plume à défaut de l'épée ;
S'il veut notre suffrage et s'assoit parmi nous,
C'est comme ami du livre et premier entre tous.
Fallait-il qu'il nous vînt en ces temps de souffrance
Où l'ennemi vainqueur pèse encor sur la France,
Où Paris, que trois mois la discorde broya,
Est aux yeux de l'Europe une autre Alésia !
O Vercingétorix, homme aux larges épaules,
Qui soutins à toi seul le poids croulant des Gaules,

N'as-tu donc pas laissé quelque fils de ton sang,
 Pour relever la France et lui rendre son rang?
 Si tous les tiens sont morts, n'est-il pas une race
 Qui de Charles Martel retrouvera la trace?
 Celui qui combattit, comme les Scipions,
 Les enfants d'Annibal au pays des Lions;
 Celui qui, rejeté d'une ingrate patrie,
 Vouait encor sa plume à la France chérie,
 Et, sous les flots du temps que son œil a sondé,
 Ressuscita pour nous la gloire des Condé,
 Écrivain et soldat, que celui-là se lève!
 L'héritage immortel des Condé, c'est leur glaive...
 Et nous retrouverons, comme aux jours du Grand Roi,
 Les chemins de Fribourg, Nordlingen et Rocroi!

Paris, 1^{er} février 1872.

LA MÈRE ABANDONNÉE.

Seule dans la déserte lande,
 Les flancs meurtris et déchirés,
 Une femme, en sa douleur grande,
 Poussait des cris désespérés.

Elle mettait un fils au monde
 Et se mourait dans l'abandon,
 Sans une voix qui lui réponde,
 Criant à Dieu grâce et pardon!

« Par les souffrances de Marie,
 Par les douleurs du Crucifix,
 Dieu bon, Dieu sauveur, je vous prie,
 Recevez la mère et le fils! »

Puis de sa paupière expirante
 Une larme soudain jaillit,
 Et baigna, perle transparente,
 Le nouveau-né, qui tressaillit.

Jésus au pauvre être éphémère
 Entr'ouvrit le ciel triomphant ;
 Car le dernier pleur de la mère
 Servit de baptême à l'enfant.

Janvier 1874.

DESPERANZA.

On conserve des fleurs qui, par le temps séchées,
 Enivrent d'un parfum qu'on ne peut définir ;
 On cherche en son passé des angoisses cachées,
 Lambeaux sanglants et morts, mais chers au souvenir.

C'est un plaisir amer, aux heures où l'on souffre,
 De jeter en arrière un regard éperdu,
 Et marin naufragé, de contempler le gouffre
 Où, sous les flots calmés, dort le vaisseau perdu.

CLÉMENCE ISAURE.

POÈME

Lu en séance publique le 3 mai 1855,

A L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX DE TOULOUSE.

Dedans un pré, je vis une Naïade
 Qui, comme fleur, marchoit dessus les fleurs,
 Et mignotoit un bouquet de couleurs...

PIERRE DE RONSARD.

Était-ce un rêve, était-ce une réalité ?
 Je suivais les détours d'un vallon enchanté,
 Et j'allais m'enivrant, pensif et solitaire,
 A la brise éthérée, aux parfums de la terre.
 Le ciel semblait creusé dans un vaste saphir,
 Et les fleurs ondulaient au souffle du zéphyr.
 O Mai ! doux enchanteur, mois où tout se réveille,
 Que ta riche parure était vive et vermeille !

Jamais la grande main qui peint l'émail des fleurs
 Ne t'avait embelli de plus fraîches couleurs ;
 Jamais les papillons, les mouches, les abeilles
 N'avaient goûté de miel si doux dans tes corbeilles !
 Tout vivait. Dans les champs, dans les prés, dans les bois,
 Chaque fleur fraîche éclore avait pris une voix !
 L'Églantine disait : « C'est moi que l'on admire,
 Moi la fleur du savoir, moi la fleur du bien-dire ;
 C'est moi qui persuade et qui retiens captifs,
 Aux pieds de l'orateur, les hommes attentifs.
 Celui qui me reçoit, mystérieux symbole,
 Voit la foule soumise écouter sa parole.
 On dirait que sa langue, en son magique essor,
 Attache l'auditoire avec des chaînes d'or. »
 — « Je suis une humble fleur, disait la Violette ;
 J'aime à m'épanouir sous une ombre discrète ;
 Mon parfum délicat, dans les bois égaré,
 S'exhale bien souvent sans être respiré.
 Mais, en ses jeux sacrés, si Clémence me cueille,
 Un prestige secret vient enrichir ma feuille.
 Reines du gai savoir, les Muses souriront
 Au poète inspiré dont j'ornerai le front. »

— « Oses-tu bien sortir de l'herbe,
 Plante agreste, aux sombres couleurs ?
 Depuis quand deviens-tu superbe,
 Toi, la plus modeste des fleurs !
 C'est moi, l'Amarante hautaine,
 Qui ne fleuris qu'au grand soleil,
 Moi qui, vers la céleste plaine,
 Élève un panache vermeil ;
 C'est moi qui couronne la lyre
 Du poète, dont le délire
 Chante les rois et les guerriers.
 La fleur de Pindare et d'Horace,
 L'Amarante ne s'entrelace
 Qu'avec les rameaux des lauriers ! »

« Mes sœurs, dit une Primevère ;
 L'une et l'autre vous savez plaire.
 Votre destin est beau ; pourquoi le gêtez-vous
 Par des transports envieux et jaloux ?
 Vous avez la splendeur, glorieuse Amarante ;
 Vous, Violette, le parfum.
 Ma fortune est bien différente ;
 Vous avez des trésors ; je n'en possède aucun.
 Je suis sans odeur et rampante,
 Et pourtant, de mon sort contente,
 J'abandonne aux humains la rancune et le fiel.
 Imitez-moi ; sans orgueil, sans envie,
 Gardez le rang où vous plaça le ciel,
 C'est l'art d'être heureux dans la vie. »

Plus d'une fleur encore, aux champs, dans la forêt,
 Sous la brise de mai doucement murmurait.
 L'Œillet, pour composer son ardente ambroisie,
 Semblait prendre un parfum de chaque poésie ;
 A l'écart, un Souci répandait dans les airs,
 Soupirs d'un cœur blessé, de suaves concerts.
 Il disait une amour ineffable et discrète,
 Née, aux jours du printemps, aux chansons d'un poète.
 A ces chants animés d'une molle langueur,
 La bien-aimée enfin laissait fléchir son cœur ;
 Puis c'étaient les échos de tendres rêveries,
 Ces mots entrecoupés qu'au soir, dans les prairies ;
 Sous l'yeuse et le saule, avec de longs serments,
 En se donnant des fleurs, échangent les amants.
 Soudain tout se taisait... la harpe était brisée,
 Des larmes se mêlaient aux pleurs de la rosée...
 Qu'était-il devenu, le jeune Ménestrel ?
 Pourquoi ces chants suivis de ce deuil éternel ?
 Et pourquoi l'Élégie, en sa triste cadence,
 Soupирait-elle encor le doux nom de Clémence ?
 Mais le Souci penchait son front silencieux,
 Quand une odeur suave, un chant délicieux

Sur l'aile du Zéphyr coururent par la plaine :
Le Lis à son parfum mêlait sa cantilène :

« Je suis le Lis des champs, la splendeur des déserts.
Dieu m'a fait ma couronne; il a tissu lui-même
Mon vêtement, qui passe, en sa beauté suprême,
Les pompeux ornements dont les rois sont couverts.

« Sur ma tige élégante, élancé dans les airs,
J'aspire au ciel; je suis votre candide emblème,
Sainte Vierge Marie, et Clémence, qui m'aime,
A fait de moi le prix des plus chastes concerts.

« Elle m'offre à celui qui chante vos louanges,
Et l'on dit que son âme, aux mystiques douleurs,
Revient, au mois de Mai, s'incarner dans mes fleurs.

« Ainsi l'hymne qui monte à vous, Reine des Anges,
Porte encore à vos pieds, harmonieux mélanges,
Son âme et mon parfum; ma rosée et ses pleurs! »

Et moi : — « Me direz-vous, ô Fleurs harmonieuses !
Quel esprit fait parler vos corolles soyeuses ?
Vos parfums, dispersés par la brise de Mai,
Ne m'apportaient jadis qu'un murmure embaumé,
Et non pas ces soupirs ni ces voix sans pareilles,
Dont l'aimable harmonie a charmé mes oreilles.
Pourquoi donc aujourd'hui comprends-je vos accents,
Dont nul homme, avant moi, n'a pénétré le sens ?
Chantez, chantez encor; car j'aime à vous entendre.
Dites-moi, s'il se peut, de votre voix si tendre,
Quelle est cette Clémence, objet de tant d'amour,
Que vos ardents soupirs invoquaient tour à tour ?
Et toi, Clémence, et toi, qui sers aux fleurs de Muse,
Es-tu quelque Circé puissante, qui s'amuse,
Par ses enchantements, à troubler l'univers ?
Dans les magiques fleurs de ces prés toujours verts,
Retiens-tu prisonniers ceux qui t'ont adorée ?

Muse, magicienne, ou déesse ignorée,
J'ai besoin de te voir, je t'aime; en toi je crois!
Je t'invoque! parais! parle! qui que tu sois! »
— « Moi? je suis une enfant, une vierge naïve,
Et je viens pour montrer, à vous que j'aimerai,
Et ma grâce et l'attrait du séjour d'où j'arrive.
Ma demeure est au ciel, et j'y retournerai;
Mais j'aime à m'enivrer de poétiques flammes,
Et celui qui me voit sans être enamouré
Ne comprendra jamais la Muse au luth sacré,
L'esprit harmonieux, qui chante dans les âmes.
Chaque étoile du ciel, qui se mire en mes yeux,
De son charme divin et de ses feux m'inonde.
Si ma chaste beauté paraît étrange au monde,
C'est que je viens d'en haut; c'est que j'habite aux cieux.
Et je serai toujours un secret pour la terre,
Et mon cœur n'ouvrira son voile de mystère
Qu'à celui qui saura mériter mon amour!... »

Ces mots, je les lisais sur les lèvres d'un ange,
Qui m'apparut venant du céleste séjour.
Et je m'abandonnais à cette vue étrange,
M'enivrant d'un bonheur qui charme et fait mourir,
Quand je reçus dans l'âme une cruelle atteinte,
De ces yeux où les miens s'étaient mirés sans crainte,
Et je me lamentais, sans pouvoir me guérir.

Cependant, elle allait, foulant l'herbe nouvelle,
Et l'herbe sous ses pas reverdissait plus belle;
Puis elle s'inclinait et, de sa douce main,
Elle cueillait les fleurs le long de son chemin.
D'un voile transparent moins couverte qu'ornée,
Sa tête aux cheveux noirs, de lauriers couronnée,
Son front candide et pur, son visage riant,
Sa bouche où rayonnaient des perles d'Orient,
Tout ce je ne sais quoi qui séduit et fascine,
Surtout ces yeux, brillants d'une flamme divine,
Me brûlaient, et pourtant m'attiraient de nouveau,

Comme le papillon qui revient au flambeau.
 Un manteau vert tombait flottant sur ses épaules,
 Pareil à ces rameaux que balancent les saules ;
 Sa robe avait l'éclat du fer dans le foyer.
 Moi, sentant mon cœur battre et mes genoux ployer,
 Sans oser lui parler, je pensais : — « Ange ou femme,
 Votre charmant visage annonce une belle âme.
 Daignez vous approcher ; daignez m'entretenir.
 Dans ce vallon sacré j'aime à vous voir venir,
 Telle que Béatrice apparaissait à Dante
 Sorti du Purgatoire et de la flamme ardente.
 L'air était pur aussi : la prairie alentour
 Embaumait et, sur l'herbe, aux feux naissants du jour,
 Comme vous, elle errait dans la verte clairière,
 Cueillant par le chemin sa moisson printanière. »

La Dame, qui lisait en mon cœur mon émoi,
 Devina ma pensée et s'avança vers moi,
 Sur les petites fleurs jaunes, blanches, vermeilles.
 Or mon front s'empourprait devant tant de merveilles ;
 Car elle avait levé les yeux, et ses regards
 S'enfonçaient dans mon cœur qu'ils perçaient de leurs dards.
 Enfin, ayant pitié de ma douleur trop grande,
 Elle prit quatre fleurs dans sa fraîche guirlande :
 C'était une Amarante, un Lis et deux Soucis.
 — « Tiens ! et que par ces fleurs tes maux soient adoucis,
 Me dit-elle. Je fus jadis Clémence Isaure...
 Je suis un pur esprit, mais je palpète encore ;
 J'ai connu le plus saint, le plus pur sentiment,
 Que l'on puisse inspirer ou sentir en aimant.
 J'ai, dans l'ombre, entendu, de la voix la plus tendre,
 Chanter les plus beaux vers qu'il soit donné d'entendre.
 Comment ce chaste amour fut-il brisé ? Dieu seul
 A connu le secret qui dort sous mon linceul.
 Toulouse, ma patrie, à tout jamais l'ignore.
 D'un pied indifférent, sur la cendre d'Isaure,
 Mes fils les mieux aimés passent, ne sachant pas

Où gisent mes débris qu'ils foulent sous leurs pas... »

Tandis qu'elle parlait, sa beauté tout entière
Se métamorphosait et devenait lumière.
J'apercevais toujours son corps; mais au travers
Je distinguais les champs, les monts et les prés verts.
Tel l'arc-en-ciel, posant son pied dans la campagne,
Couvre, sans les cacher, le bois et la montagne;
Tel s'évanouissait le fantôme adoré.
Sa voix, en même temps, dans l'espace éthéré,
Se perdait et semblait de plus en plus lointaine.

Mais non! ce n'était pas une illusion vaine!
Isaure! Isaure est là! je l'entends; je la vois!
Cinq siècles ont passé sans affaiblir sa voix :
— « Voici le mois des fleurs! venez tous, ô poètes!
En souvenir de moi, Toulouse offre des fêtes.
Venez! et que ces fleurs soient le prix de vos chants.
Peut-être qu'évoquée à vos hymnes touchants,
Mon âme errante, aux murs du savant Capitole,
Un instant oubliera le deuil qui la désole;
Peut-être, en vos accents tour à tour entendus,
Trouverai-je un écho de mes amours perdus!
Et vous, dont le savoir, au bout de tant de lustres,
Pare d'un noble éclat la Salle des Illustres,
Vous mes fils bien-aimés, vous doctes Mainteneurs,
Vous qui me consolez par de pieux honneurs,
Éternisez mon nom. Grâce à vous, Toulouse,
Reine des Arts, rendra chaque cité jalouse;
Grâce à vous, elle est l'Athènes d'Occident.
Sur son trône agrandi, les Muses, préludant,
Célébrent sa splendeur auguste et pacifique;
Le laurier qu'elle tient n'est pas moins magnifique,
Pour n'être point trempé dans le sang et les pleurs.
Vous enchaînez la gloire en des liens de fleurs! »

A M. le comte et M^{me} la comtesse de Bondy.

LE DONJON DE ROMEFORT.

Vieux donjons, vieux manoirs, féodales demeures,
De quoi parlez-vous donc au voyageur lassé ?
Pourquoi sur vos créneaux, pendant de longues heures,
Va-t-il rêvant au temps passé ?

Des géants d'autrefois gigantesques repaires,
Vous n'avez rien gardé, pas même leurs tombeaux ;
Vous n'êtes qu'un débris où sifflent les vipères,
Où croassent les noirs corbeaux.

Vos orgueilleux barons ne sont plus que des ombres ;
La race a disparu, le nom s'est aboli ;
Les siècles ont jeté sur vos mornes décombres
Deux manteaux : le lierre et l'oubli !

On vous aime pourtant, ruines centenaires,
Et quand l'ombre des nuits s'étend sur le coteau,
On repeuple un instant d'êtres imaginaires
Le fantôme du vieux château.

Qu'il est superbe, dans mon rêve,
Le grand donjon de Romefort !
Un soleil de printemps se lève
Sur les toits bleus du château fort ;

Un beau page sur la tourelle
Fait retentir le son du cor ;
Le veneur matinal appelle
Les varlets endormis encor.

Piqueurs et fauconniers, en place !
Monseigneur descend de la tour.
Madame aussi veut à la chasse
Lancer son tiercelet d'autour.

Voici le palefroi qu'on mène,
 Couvert d'un harnais blasonné,
 Et sur son gant la châtelaine
 Porte l'oiseau chaperonné.

Les limiers jappent sous l'arcade.
 En selle, heureux chasseurs, allons !
 Partez, volez, en cavalcade,
 Par les coteaux, par les vallons !

Courez ! le thym et la lavande
 Parfumant l'air de ce pays,
 Et les bœufs jaunes dans la brande
 Vous regardent tout ébahis.

A l'ombre du manoir, une ferme est assise,
 Formant un carré vaste, enclos de toutes parts,
 Où s'enferment le soir, de peur d'une surprise,
 Les pasteurs, les troupeaux, les bouviers et les chars.

Les manants, accroupis près d'un feu de bruyère,
 Attendent le souper en se chauffant les doigts,
 Et tandis qu'au repas préside la fermière,
 Un vieux pâtre leur dit les légendes des bois.

C'est la chasse des morts galopant à la brune,
 C'est le fatal Bissestre assis au bord des eaux ;
 Les laveuses de nuit, tordant, au clair de lune,
 Des langes d'enfants morts, tués dans leurs berceaux.

Chaque front se hérissé et chaque joue est blême.
 L'auditoire est frappé d'une morne stupeur.
 Le narrateur se signe ; il croit aussi lui-même
 A ces récits naïfs qui ne nous font plus peur.

Puis un batteur de blé, qui fut archer en guerre,
 Raconte les combats et les assauts de nuit :
 — Ayez soin de fermer la porte et la barrière,
 Car les routiers sont fins et font leurs coups sans bruit !

Mais quand un voyageur, venant de terre sainte,
 Vous demande un abri pour l'amour du Seigneur,

Logez le pèlerin sous votre toit sans crainte :
Ainsi que l'hirondelle, il lui porte bonheur.

Si vous entendez encore
Dans la plaine un chant sonore,
C'est lui; c'est le ménestrel!
Ami du plaisir, il chante
La ballade ou le sirvente
Devant le pont du castel.

Faites ouvrir, noble dame,
C'est lui qui réjouit l'âme.
Il vous dira tour à tour
La fière chanson de geste,
Le fabliau vif et leste,
Ou le tendre lai d'amour.

Jeune et douce est sa figure;
Il est gai; sa voix est pure,
Et ce qu'il dit charme tant!
La châtelaine soupire,
Ou bien se prend à sourire,
Gracieuse, en l'écoutant.

Mais le châtelain, dans l'ombre,
Jette un œil jaloux et sombre
Sur le chanteur inconnu.
Un matin, du beau poète
La harpe resta muette.....
Lui, qu'était-il devenu ?

— « Ah! disait-on, tête folle!
Vif comme un oiseau qui vole,
Il s'en va sans dire adieu!... ».
Et nul ne s'en mit en peine.
Seule à part, la châtelaine
Soupirait et priait Dieu.

Noirs donjons! que de pleurs, de lugubres histoires,
De drames étouffés dans vos enceintes noires,

Au fond de vos cachots dormants!
Vos corridors obscurs ont des trappes muettes;
On retrouve, en fouillant vos mornes oubliettes,
D'épouvantables ossements.

Certes, pour le seigneur qui n'y faisait pas faute,
Il était beau d'avoir justice basse et haute
Sur les villages d'alentour;
De punir le coupable, ayant Dieu seul pour juge;
De protéger les siens, de leur donner refuge,
A l'abri de sa forte tour.

Mais parfois, enivré de sa toute-puissance,
Le suzerain félon opprimait l'innocence,
Au lieu d'en être le vengeur;
Débauché, tyrannique, avide de pillage,
Avec les malandrins il allait au passage
Assassiner le voyageur.

Aussi le grand donjon et les tours séculaires,
Qui, des Anglais jadis défiant les colères,
Des assauts s'étaient fait un jeu,
Entendirent un jour le chant des funérailles;
Les pâles huguenots assaillaient ses murailles
Avec le fer, avec le feu.

C'est la nuit! écoutez ces clameurs d'épouvante.
« Au feu! » la ferme brûle, et la flamme mouvante
Rougit les murs du château fort;
Aux assaillants répond la trompette guerrière,
Et de chaque créneau, de chaque meurtrière,
Jaillissent le plomb et la mort.

Les laboureurs ont fui dans la forêt prochaine;
Ils regardent tremblants cette clarté lointaine
Qui les pénètre de terreur.

Les bœufs et les moutons, étouffés dans l'étable,
Mèlent, en expirant, leur plainte lamentable
Aux cris du soldat en fureur.

Le château tient longtemps; longtemps le canon gronde.
 La brèche s'élargit! une foule l'inonde,
 Montant toujours comme la mer.
 Entendez-vous crier les enfants et les femmes?
 La mort ne connaît rien, tout succombe, et les flammes
 Brûlent ce qu'épargna le fer.

Quand le jour éclaira la plaine inanimée,
 Le donjon vomissait une sombre fumée;
 Vaincu, mais encor menaçant,
 Et comme un cœur altier qui succombe avec rage,
 Le géant foudroyé, dégouttant de carnage,
 Semblait verser des pleurs de sang.

Le verra-t-on jamais sortir de ses ruines?
 Inutile fardeau pesant sur les collines
 Où régnèrent ses possesseurs,
 Ira-t-il s'écroulant chaque jour pierre à pierre?
 Non! le sort lui réserve une insulte dernière,
 Le marteau des démolisseurs.

Nid d'aigle dévasté, ton sort fatal me navre.
 Cessez, vils insulteurs, d'outrager un cadavre.
 Respectez un grand souvenir!
 Un noble fils des preux arrête les vandales,
 Il rend à Romefort ses splendeurs féodales,
 Et le consacre à l'avenir.

Ses murs sont dépouillés de la ronce et du lierre,
 Ses créneaux raffermiss ont revu la lumière;
 Il domine au loin l'horizon;
 L'ardoise monte en pointe et couronne la pierre;
 Au sommet du donjon flotte au vent la bannière;
 Partout brille le vieux blason.

Baissez le pont-levis et relevez la herse!
 Varlets, sonnez du cor! votre maître traverse
 La cour et le porche sculpté,
 Et sa maison l'accueille, et la cloche l'appelle,

Pour rendre grâce à Dieu dans la vieille chapelle...
Romefort est ressuscité!

A Marie Désirée.

SOIS HEUREUSE.

Sois heureuse, ô toi que j'aime!
Que la bonté du Seigneur
Dans ton chemin toujours sème
L'espérance et le bonheur!
S'il est une source pure,
Un ruisseau dont le murmure
Donne la paix sans l'oubli,
Que Dieu lui fraye un passage,
Jusqu'à tes pieds, sous l'ombrage,
Sur un gazon amolli.

S'il est un bosquet de roses,
De lilas et de jasmins,
Aux fleurs tour à tour écloses
Et parfumant les chemins;
Que dans ces vertes retraites
Dont les parures secrètes
Pour toi seule renaîtront,
Ces fleurs, odorant nuage,
Dont le vent fait un orage,
Ne pleuvent que sur ton front!

S'il est, dans le ciel, un ange,
Espoir du cœur attristé,
Dont le divin regard change
Le deuil en félicité;
Que vers ton front il se penche,
Comme un vase d'où s'épanche
Un flot d'ivresse et de foi!
Que ses ailes d'or te couvrent,

Et que ses lèvres s'entr'ouvrent,
Pleines de baisers pour toi!

S'il est une amour divine,
Dont les sentiments pieux
Font palpiter la poitrine
De plaisirs délicieux,
Amour qui, venant d'éclore,
Fut sainte comme l'aurore
D'un jour que Dieu bénira ;
Cette tendresse parfaite,
Que pour toi les cieux ont faite,
Mon cœur te la gardera.

S P E R A S E M P E R .

O nuit! nuit radieuse et pure,
N'as-tu donc plus d'espoir pour moi ?
Mon cœur est triste, et la nature
Semble répondre à mon émoi.

L'onde qui roule fugitive
Semble un soupir mystérieux ;
La fleur se fane sur la rive ;
L'étoile pleure dans les cieux.

« Hélas! dit chaque humide goutte
Que le fleuve entraîne en passant,
Qui m'arrêtera sur la route
De l'abîme où je vais glissant ? »

« Hélas! dit la fleur inclinée
Sur le miroir des flots dormeurs,
Ai-je donc fini ma journée ?
Ai-je donc vécu, moi qui meurs ? »

« Hélas! dit l'étoile qui passe,
A sa sœur la reine des nuits,

Je voudrais luire et je m'efface,
Je voudrais aimer et je fuis! »

Et cependant, que Dieu l'ordonne!
La goutte d'eau, perle demain,
Sur les fleurons d'une couronne
Éblouira le genre humain.

Qu'autour de la fleur qui se fane,
L'ambre coule et soit incrusté,
Au sein de cet or diaphane,
La fleur vivra l'éternité.

Que Dieu, de sa main qui féconde,
Donne à l'astre son point d'appui;
Il sera le centre d'un monde,
Il aura ses astres à lui.

Oh! vous serez la perle fine,
Onde que l'eau brise en son cours!
Pâle fleur que la brise incline,
Vous aussi vous vivrez toujours!

Pour votre bonheur qui se voile
Laira le moment du réveil;
Espérez encor, blanche étoile,
Demain vous serez un soleil!

Au marquis A. de Rochambeau.

A RONSARD

POUR L'INAUGURATION DE SA STATUE, A VENDÔME,

Le 23 juin 1872.

(Les vers en italique sont de Ronsard.)

Je t'offre mon hommage, ô poète! ô prophète!
Qui, depuis trois cents ans, attendais cette fête;

Pourtant je te salue avec un triste orgueil ;
 Car ce fut en des jours assombris par le deuil
 Que tu naquis, Ronsard. — *Dieu te prêta la vie*
L'an que François Premier fut pris devant Pavie.
 Mais la Muse, en venant poser, du haut du ciel,
 La flamme sur ton front, sur tes lèvres le miel,
 Muse de Poésie et Muse d'Espérance,
 Te donna tant d'amour, tant d'âme, que la France
 T'acclama son poète et son consolateur !
 Tes Odes de Tyrtée atteignaient la hauteur ;
 Tes Sonnets amoureux faisaient pâlir Pétrarque ;
 La cour applaudissait tes Hymnes ; le monarque
 Les récitait, le peuple apprenait tes Chansons ;
 Le soldat retrouvait l'honneur à tes leçons ;
 Il marchait en avant, et, *navré pour son prince,*
Tomboit, poitrine ouverte, au seuil de sa province.
 Ta gloire était un roc au bord des Océans,
 Quand ce nain monstrueux qui s'acharne aux géants,
 L'Envie, osa saper le granit de ta base,
 T'envahit, te souilla, t'engloutit dans sa vase,
 Et crut dans le néant t'avoir enseveli.
 Après l'insulte, après l'affront venait l'oubli ;
 Et pendant trois cents ans, pas même une pensée
 Ne consola ton ombre auguste et délaissée.....

Miracle ! il est debout, le chantre souverain :
 Il revit dans son œuvre, il renaît dans l'airain !
 Irvoy nous l'a rendu : sur son front qui s'allume,
 Le laurier d'or ! au flanc, la dague ! en main, la plume !
 Tel il apparaissait à la cour des Valois,
 Leur récitant ses vers comme on dicte des lois.
 L'Europe s'étonnait, et la France en ruine
 Se levait renaissante à cette voix divine :
 « *Vous guerriers, disait-il, soldats vaillants et preux ;*
Vous, seigneurs, qui portez un cœur chevalereux,
Que chacun à la mort fortement s'abandonne.
Sauvez notre pays, redressez la couronne !

*Redonnez-nous la gloire, et d'un bras indompté,
Combattez pour la France et pour sa liberté!
Et ce pendant qu'aurez le sang et l'âme vive,
Ne souffrez qu'elle tombe en misère captive!... »*

Ronsard, nous étouffons sous le pied du vainqueur.
Qui nous rendra ta voix? Qui nous rendra ton cœur?
Ton cœur pour déplorer la guerre et la discorde,
Ta voix pour demander à Dieu miséricorde,
Pour redire au pays coupable, mais martyr,
Après l'hymne des pleurs, le chant du repentir.
Que ton bronze nous parle et nous soit un exemple!
Si tu rentres vengé comme un dieu dans son temple,
Trois siècles tout entiers n'as-tu pas attendu,
Proscrit et dépouillé du rang qui t'était dû,
Que la Patrie enfin t'apportant son obole,
Sur ton front insulté rallumât l'auréole,
Et que tes magistrats et tes concitoyens
Se fissent des lauriers en relevant les tiens?
Car ce sera l'honneur éternel de Vendôme
De t'avoir fait justice et rendu ton royaume!
Nous, Français, qui portions naguère un front si haut,
Comme toi patients, attendons ; il le faut.
Attendons dans le deuil, le travail, la prière,
Que la grande blessée, autrefois la guerrière,
La France, ait reconquis sa force et sa vertu.
Elle a revu Pavie et son clairon s'est tu !...
Mais si de sa hauteur Dieu l'a fait redescendre,
Quelque part un vengeur est éclos de sa cendre.
Il palpite déjà, le poète immortel
Qui de sa majesté relèvera l'autel.
Dans cet autre Ronsard c'est toi qui te réveilles,
Toi qui, de l'avenir saluant les merveilles,
Chanteras sa grandeur et la feras fleurir ;
Car la France ni toi vous ne pouvez mourir !

A la fiancée de mon fils.

MÉTÉMPSYCOSE.

L'Inde, ce vieux pays des penseurs et des sages,
Croit qu'en des corps divers notre âme a palpité ;
Qu'elle monte et grandit par la suite des âges,
Et, devant toujours vivre, a toujours existé.

Il serait doux de croire à la Métempscose,
Et ce rêve enchanté quelquefois m'a souri.
Dans les temps primitifs vous étiez une rose ;
J'étais le vieux rocher qui vous servait d'abri.

Plus tard vous deveniez une colombe blanche.
J'étais l'arbre agrafé sur les coteaux penchants.
Vous posiez votre nid sur ma plus haute branche,
Et mon feuillage épais s'égayait à vos chants.

Au siècle des pasteurs, vous fûtes la gazelle,
La gazelle élégante aux pieds vifs, aux yeux doux ;
Alors, j'étais le chien vigilant et fidèle
Qui vous garantissait des chacals et des loups.

Aujourd'hui même encor vous gardez quelque chose
Des êtres où votre âme a jadis habité :
L'œil pur de la gazelle et le teint de la rose,
Le cœur de la colombe et sa fidélité.

Et dans notre chemin quand vous êtes venue,
Souriant à mon fils comme un ange gardien,
Mes yeux se sont ouverts ; je vous ai reconnue ;
J'ai du cycle rompu rattaché le lien.

Vous que j'avais perdue et que j'ai retrouvée,
Vous avez agrandi mon amour paternel ;
Vous êtes mon enfant et ma fille rêvée ;
Votre âme l'a promis aux pieds de l'Éternel.

En vous voyant unie au cœur qui vous adore,
Je vous bénis tous deux dans un amour pareil.
Vous ferez resplendir un reflet de l'aurore
Sur les rayons pâlis de mon dernier soleil.

Décembre 1872.

LE CHATEAU DES TEMPLIERS.

Au murmure de la cascade,
Montons à travers les halliers,
Parmi les rocs, à l'escalade,
Jusqu'au château des Templiers.
Déjà là-haut, sur la montagne,
J'aperçois le donjon bruni ;
Sa croix domine la campagne
Et s'élance vers l'infini.

Marchons encor, parmi les seigles ;
Marchons sous le ciel gris ou bleu.
Il était là, le nid des Aigles
Qui gardaient le tombeau de Dieu.
Je veux toucher du pied leur aire ;
Je veux m'incliner à l'autel,
Où priaient ces hommes de guerre,
Que brûla Philippe le Bel.

Salut, menaçantes ruines,
Murs croulants, terribles prisons !
Vos blocs commandent les collines,
Jusqu'aux bleuâtres horizons.
Jadis, quand vous portiez les armes,
Hardis vainqueurs des mécréants,
On ne passait pas sans alarmes,
Au pied de ces créneaux géants.

Aujourd'hui, terribles victimes,
Dans le trépas vous dormez tous,

Et les grands aigles, sur vos cimes,
Sont remplacés par les hiboux.
Votre glaive et votre cuirasse
Ne défendront plus le saint lieu ;
C'est un manant qui vous remplace
Et dîne auprès de votre feu.

Dans la hautaine citadelle,
Où veillaient des hommes de fer,
Le bœuf mugit, le mouton bêle,
L'odeur du foin parfume l'air,
Et la compagne vigoureuse
Du laboureur au cou hâlé
Suspend à sa mamelle heureuse
Un enfant rose et potelé.

L'Ardoisière, près Vichy, août 1871.

INVOCATION DANS L'ORAGE.

Ils s'avancent, les noirs orages !
Leurs tumultueux tourbillons
Courbent, dans leurs puissantes rages,
L'arbre comme un blé des sillons.

Avec les branches fracassées,
Avec les feuilles dans les airs,
Je fuis, sur l'aile des pensées,
Jusqu'aux nuages gros d'éclairs.

Seigneur ! quelle terrible guerre
A troublé le calme des cieux ?
Pourquoi ce fracas du tonnerre
Et ces éclairs silencieux ?

Pourquoi, livrés au vent qui gronde,
Ces nuages voilés d'horreur

Semblent-ils passer sur le monde,
Comme des anges de fureur ?

Quelle est donc la fière victime
Que vous châtiez aujourd'hui ?
Quel est le front assez sublime
Pour que vous tonnerez contre lui ?

Peut-il être une créature
Si grande devant vous, mon Dieu,
Que vous creusiez sa sépulture
Par ces rouges sillons de feu ?

Dieu fort ! sans peur je vous admire,
Tandis que l'univers entier
Subit en tremblant votre empire,
Esclave qu'on va châtier !

Tandis que la sombre tempête
Gronde et rugit autour de moi,
Rempli d'une vigueur secrète,
Je marche appuyé sur la foi.

Pourquoi, Seigneur, lorsque tout plie
De l'herbe au chêne foudroyé,
A vos pieds quand tout s'humilie,
L'homme seul n'a-t-il pas ployé ?

Devant ces triangles de flamme
C'est qu'il vous voit, c'est qu'il vous sent.
Il écoute, au fond de son âme,
L'écho du concert tout-puissant ;

Et quand l'arbre, en sa frêle écorce,
S'est courbé sous votre courroux,
Si l'homme s'exalte en sa force,
C'est que son âme vient de vous.

LA DOULEUR DE MILTON.

O loss of sight of thee I most complain!
Blind among enemies.

MILTON. *Samson.*

Guide du vieil aveugle, arrêtons-nous ici.
L'air plus vaste et plus pur paraît s'être éclairci ;
Il me semble, aux rayons qui baignent mon visage,
Que l'astre des jours plonge en un ciel sans nuage.
L'haleine du printemps éveille sous mes pas
Le frais parfum des fleurs que je n'aperçois pas ;
Ce chemin est couvert d'une herbe épaisse et douce ;
Je veux me reposer encor sur cette mousse,
Qui peut-être demain couvrira mon sommeil,
Et ranimer ma vie aux baisers du soleil.
Je respire!... je sens, tout pénétré de flamme,
Le doux repos du corps : que n'en est-il pour l'âme?
Où sont-ils? où sont-ils, les jours de tendre émoi
Où le soleil de Naple étincelait pour moi,
Où je chantais, au bord des eaux de Blandusie :
« Allons, éveille-toi, ma jeune poésie,
Reine de mes espoirs, étoile de mon ciel,
Mon dernier bien trouvé, mon délice éternel !
Allons, éveille-toi ! le matin se colore,
La campagne sourit et nous appelle encore ;
Le temps fuit ; nous perdons les prémices du jour ! »
Et le jour rayonnait dans mes yeux pleins d'amour,
Et l'aurore montait sur ses ailes dorées,
Semant les sentiers verts de perles érythrées.

Et maintenant que suis-je? ô regrets du passé !
Quand ferez-vous la paix avec ce cœur lassé?
Et toi, le premier-né, toi, le plus grand peut-être
Des biens que l'Éternel en six jours a fait naître,
Lumière, pour jamais éteinte dans mes yeux !
Avec toi, les beautés de la terre et des cieux,

L'aspect consolateur de la sainte nature
Ont disparu pour moi, fragile créature.
Plus vil qu'un ver qui rampe abject entre les vers,
Je suis au dernier rang dans ce vaste univers.
Si le ver rampe, il voit ; et j'étouffe dans l'ombre !
Toujours, que le ciel brille, ou que la nuit soit sombre,
Toujours l'obscurité, partout l'obscurité,
L'obscurité profonde au sein de la clarté ;
La vue à tout jamais est sans espoir éteinte !

O toi, première aurore, et toi, parole sainte :
« Que la lumière soit, et la lumière fut ! »
Pourquoi me laissez-vous hors la loi de salut ?
Pourquoi, si voir c'est vivre, et si l'âme incréée
Est la lumière aussi, la lumière sacrée,
Pourquoi, lorsque notre âme est partout dans nos corps,
Le regard, par lequel l'âme vit au dehors,
Le regard, ce rayon du ciel en notre argile,
Fut-il donc renfermé dans ce globe fragile,
Dans cet œil qu'un seul coup peut rompre ou détacher,
Et non épars en nous, ainsi que le toucher,
Pour que l'homme pût voir à travers chaque pore ?
Je ne serais pas seul exilé de l'aurore,
Aveugle, enseveli, dans ma nuit et mon deuil,
Comme un homme vivant qu'on mettrait au cercueil !
Et que dis-je ? ô douleur ! ô sort plein d'épouvante !
C'est moi qui suis ma tombe... une tombe vivante !

Enterré, mais non pas délivré par la mort
Des outrages de l'homme et des tourments du sort,
Quand je marche, j'entends partout sur mon passage
S'élever, sans respect pour mes maux, pour mon âge,
Les sarcasmes moqueurs et les amers souris :
Le vieux républicain n'a droit qu'à des mépris.
Ils arment contre moi les âmes enfantines.
Ces enfants m'aimeraient, et leurs voix argentines
M'appellent de bien loin avec un ris cruel :
« Milton le régicide et l'ami de Cromwell ! »

O retour de fortune ! ô déplorable histoire !
 Ils tournent en affront tout ce qui fut ma gloire....
 Mais que m'importe, enfin, ce que disent ou font
 Ces hommes entraînés vers un néant profond,
 Et ce siècle pour qui la mort déjà commence,
 Goutte d'eau suspendue au bord du vase immense
 D'où, sous la main de Dieu, coule l'éternité !

O poésie, enfant de la divinité,
 C'est à toi seule, à toi que mon âme se livre !
 Par toi j'aime, je vois, je recommence à vivre :
 Viens ! ouvre-moi le ciel ; puis, dans ton vol de fer,
 Fouille l'ombre visible où s'allonge l'enfer.
 Dis quel serpent impur, en leur état prospère,
 Excita la blonde Ève et notre premier père
 A transgresser la loi du divin Créateur.
 Montre-moi de Satan la hideuse hauteur ;
 Satan, ruine sombre, à demi dévorée,
 Qui, pendant neuf longs jours, de la voûte éthérée,
 Tomba, de gouffre en gouffre, en l'abîme éternel,
 Déchiré, confondu, brisé, mais immortel !

Que diront-ils un jour, les enfants de la terre,
 Quand je leur rouvrirai cet Éden de mystère,
 Par le soleil doré de rayons plus joyeux
 Qu'un beau nuage au soir ou que l'arc pluvieux ;
 Quand ils verront mon Ève amoureusement belle,
 Et le monde si beau s'effaçant devant elle ;
 Quand je leur montrerai, de la terre et des cieux,
 Les charmes réunis en elle, dans ses yeux,
 Remplissant tout Adam d'une joie inouïe,
 Et sa grâce inondant la nature éblouie
 De parfums pleins d'amour et de félicité,
 De ces parfums divins qu'exhale la beauté !

Mais non ! à quelle gloire osé-je donc prétendre,
 Et qui s'arrêtera seulement pour m'entendre ?
 Je dirai sans écho ma joie et mes regrets,

Comme l'oiseau de Dieu perdu dans les forêts,
 Qui jette au vent sa voix que nul mortel n'écoute.
 Mes chants inentendus se perdront sur ma route,
 Car personne ne suit mon funèbre chemin....
 Personne! .. Ah! quelle main a rencontré ma main?
 J'avais calomnié la puissance suprême!...
 Ann! Mary! Deborah! chères enfants que j'aime,
 Par vous j'existe encor. Quand j'entends votre voix,
 Dans le fond de mon cœur je vous cherche et vous vois
 Belles, pleines d'amour, ô mes anges sur terre!
 Tant que vous aimerez l'aveugle solitaire,
 Un sourire luira dans son œil épuisé,
 Jusqu'à ce que son cœur soit tout à fait brisé!

LE PREMIER PAPILLON.

A peine le gazon qui reverdit la terre
 S'est étoilé de fleurs au doux soleil de mai ;
 Papillon, où vas-tu, sur ton aile légère ?
 Où vas-tu, frère enfant du printemps embaumé ?
 Les branches d'amandier sont nouvelles fleuries,
 L'hiver peut trahir notre espoir ;
 La pervenche, au matin ouverte en nos prairies,
 Se fane au vent glacé du soir. .

Aussi beau que les fleurs, aussi fragile qu'elles,
 De pourpre et d'or, tout fier de tes jeunes atours,
 Tu te livres sans crainte aux zéphyrus infidèles,
 Et crois que le soleil doit briller tous les jours.

Lorsque je suis de l'œil tes ailes nuancées,
 Tes ailes, fleurs parmi les fleurs,
 Je sens éclore en moi de suaves pensées,
 Des songes aux fraîches couleurs ;

Songes ainsi que toi voltigeant dans l'espace,
 Libres ainsi que toi de soucis importuns,

Plongeant avec amour dans l'air tiède qui passe,
S'enivrant d'avenir, comme toi de parfums.

Fils ailé du printemps et de l'odeur des roses,
Tu n'es pas l'inconstant plaisir,
Qui, sans foi ni pudeur, effleurant toutes choses,
Vole de désir en désir.

Ta vie est un symbole, un gracieux mystère,
Rêve réalisé qu'on retrouve au réveil;
Ton aile est un rayon du ciel tombé sur terre,
Un souffle coloré d'un regard du soleil.

C'est l'emblème divin, c'est l'emblème de l'âme
Qui me fait vivre et palpiter,
Qui, s'élançant vers ceux que ma tendresse enflamme,
Même absents, ne peut les quitter.

Ame de feu, Psyché sainte et mystérieuse,
Parle de ma tendresse à ceux qui sont absents ;
Va leur porter mes vœux, ma caresse pieuse,
Fais vibrer dans leur cœur l'écho de mes accents.

Vole, beau papillon, vole avec l'espérance,
Vole au-devant de l'avenir ;
Et dis-moi si tu vois, dans cet espace immense,
Si tu vois le bonheur venir ?

A Marie Désirée.

LETTRES DÉCHIRÉES.

Tu le veux ! il le faut. Tes lettres adorées,
Je les embrasse avant de les anéantir.
En milliers de fragments les voilà déchirées ;
Je suis au bord du fleuve ; il va les engloutir.

Ces pages, que ta main, que ton cœur a tracées,
Pourquoi me défends-tu de les garder toujours ?
Elles me racontaient ta vie et tes pensées ;
Elles me témoignaient nos constantes amours.

Je t'obéis ! le vent qui passe les emporte,
Ces débris échappés, loin de mes doigts tremblants,
Et, selon que la brise est plus faible ou plus forte,
Ils volent au hasard, légers papillons blancs.

Gardant quelque syllabe empreinte sur leur aile,
Ils vont, et si l'un d'eux pouvait me revenir,
Peut-être, en épelant cette trace fidèle,
Dans un mot du passé je lirais l'avenir.

Mais non ! ils sont partis et, dans l'onde, en silence,
Retombent un par un les frères fugitifs.
On dirait, à les voir, sur l'eau qui les balance,
Emportés au courant, mille petits esquifs.

Ah ! si du moins le cours de la rivière lente
Les entraînait vers toi, je dirais : — « Hâtez-vous !
Fuyez ; portez là-bas, jusqu'aux pieds de l'absente,
Et mon cœur et ma vie et mes vœux les plus doux ! »

Mais un léger fragment dans l'herbe du rivage,
Hésitant à partir, s'arrête encore un peu,
Et fait luire à mes yeux un souriant présage :
Il contient nos deux noms unis dans un adieu.

Puisse le temps de même, en nos brèves années,
Vers le port inconnu nous entraîner tous deux,
Au même frère esquif livrant nos destinées,
Sous les cieus incertains, sur les flots hasardeux !

Puissions-nous vivre ensemble, ensemble disparaître,
Et dans le même instant, loin du monde agité,
Ensemble nous confondre aux pieds du divin Maître,
Réunis dans la vie et dans l'éternité !

LA CHANSON QUE J'AIME.

Lucretia Davidson écrivit ces vers à quinze ans; elle en avait dix-sept quand elle mourut. Sa chanson préférée était *l'Adieu à la harpe*, de Thomas Moore.

Quand le voile du soir, tombant autour de nous,
 Couvre les cieux et les prairies;
 Quand nul bruit n'interrompt ce repos triste et doux
 Et ne trouble nos rêveries;

Quand le flambeau des nuits est pur et glisse au loin
 Les réseaux blancs de sa lumière;
 Quand ce calme sommeil dont le monde a besoin
 Plane sur la nature entière;

Quand mon âme est plus libre et monte avec douceur
 Loin du monde et loin de moi-même;
 Prends ta harpe éloquente et chante-moi, ma sœur,
 Chante-moi la chanson que j'aime!

Chanson qui fait vibrer les fibres de mon cœur
 Ainsi que la harpe sonore,
 O pleurs harmonieux! ô céleste langueur!
 Chante, ma sœur, oh! chante encore!

Sacrilège celui qui chanterait le jour
 Cette hymne suave et sereine,
 Qu'un ange sur son aile apporte avec amour
 Et parfume de son haleine.

Ma sœur, si tu survis pour me voir sommeiller
 Dans le champ du repos suprême,
 N'y reviendras-tu pas, le soir, t'agenouiller,
 Et chanter la chanson que j'aime?

A Charles Chautard.

LE SOIR APRÈS L'ORAGE.

Jusqu'au soleil couchant le jour fut orageux ;
Dans les airs, tantôt purs et tantôt nuageux,
Le vent se déchaînait ; l'eau tombait par rafales ;
Puis l'éclat du soleil, dans de bleus intervalles,
Soudain glissait brûlant et réchauffait les cieux ;
Puis revenaient l'orage et les vents pluvieux.

Voici le soir. Le ciel, lassé de la tempête,
S'éclaircit ; un rayon dore là-bas le faîte
Des bois, des toits de chaume, et leurs vitraux étroits
Se parent tout à coup de la splendeur des rois.

Le vallon rafraîchi joyeusement végété ;
L'écho s'égayé et rit au son de la clochette
Du troupeau qui revient ; la chanson du berger
S'élève des vallons, jouet du vent léger ;
Puis le rire éclatant de quelque villageoise,
Puis l'Angélus qui tinte au vieux clocher d'ardoise.
Un mélange lointain de bêlements, d'aboïs,
De ruisseaux murmurants, de brises dans les bois,
Tous ces bruits confondus forment des harmonies,
Qui vont affaiblissant leurs gammes infinies,
Pour assortir les tons de l'hymne universel
Aux vapeurs dont le soir enveloppe le ciel.

Au jour éteint la nuit succède monotone ;
Dans l'air, pour un instant, la phalène bourdonne.
J'entends le cri plaintif de l'orfraie, un oiseau
Qui s'éveille et qui tremble au fond d'un arbrisseau,
Les aboïments d'un chien qui montent dans l'espace,
Enfin le pas tardif d'un laboureur qui passe...
Et la dernière brise emporte un dernier bruit.
Chaque étoile, à son tour éclore, aux cieux reluit ;

Tandis que, dans le fond du vallon solitaire,
 Une lampe s'allume, étoile de la terre.
 Mon regard s'y repose, et, par la nuit déçu,
 Croit toucher le rayon tout là-bas aperçu.

Tel, en nos jours éteints qu'envahit l'oubli sombre,
 Quelque point lumineux survit et perce l'ombre.
 On le voit, on le touche et, du fond du passé,
 Il brille, souvenir tendrement caressé.
 Souvent bien des vallons, dans la nuit incertaine,
 S'espacent entre nous et la lueur lointaine ;
 Mais l'œil de la pensée, avec tranquillité,
 S'arrête et se complait à sa douce clarté.

Au poète agreste

ACHILLE MILLIEN.

Vous aimez la verte nature
 Et le calme animé des bois.
 Sous leur ondoyante ramure,
 Pour vous, la brise qui murmure
 A de mystérieuses voix.

Quand le premier zéphyr se glisse
 Sur les fleurs roses des buissons,
 Vous entendez avec délice
 Un léger Sylphe, en leur calice,
 Chanter de suaves chansons.

Au bord de la source argentine
 Où l'herbe se mire dans l'eau,
 Vous voyez la bleuâtre ondine,
 Qui roule, d'une main lutine,
 Les cailloux polis du ruisseau.

Vous saisissez jusque sous terre
 Des chants de nul autre entendus ;

Soupirs du gnome solitaire
Qui, dans les bois avec mystère,
Garde les vieux trésors perdus,

Partout, aux forêts, sur la grève,
Dans l'onde, la terre et les cieus,
Évoquant ces enfants du rêve,
Troupe aimable qui vous enlève
Dans un monde mystérieux.

Pour vous chaque herbe cache un drame :
Tout se transforme à chaque pas ;
A travers un prisme de flamme,
Vous voyez, dans chaque être, une âme
Que le vulgaire n'y voit pas.

Et moi, dans votre poésie,
Dans vos chants toujours purs et frais,
Je respire, à ma fantaisie,
Des fleurs l'odorante ambrosie ;
J'écoute le bruit des forêts.

Chaque vers, qui s'enlace et penche
Dans cet harmonieux faisceau,
Me semble une ondoyante branche
Où luit mainte fleur rose et blanche,
Où gazouille maint nid d'oiseau.

Balancé par leur mélodie,
Je songe aux riantes couleurs
Des pommiers de ma Normandie,
Berçant à la brise attiédie
Leurs rameaux parfumés de fleurs.

Oh ! faites-moi rêver encore !
Faites-moi me ressouvenir,
Aux chants de votre voix sonore,
Que bientôt les fleurs vont éclore,
Que le printemps va revenir.

MYSTÉRIEUSE.

Au bord de la prairie,
La pervenche fleurie
Qui s'entr'ouvre au matin,
Étoile de la terre,
Vit et meurt solitaire,
Sans plaindre son destin.

En son naïf langage,
Le rossignol sauvage
Gazouille au fond des bois;
Sans chercher qui l'écoute,
Il fuit loin de la route;
Dieu seul entend sa voix.

Vous êtes la fleur pure,
Dans la forêt obscure
Le rossignol enfui;
Sous l'ombre qui vous cèle,
Vous fleurissez comme elle,
Vous chantez comme lui.

Dans votre solitude,
Vous n'aimez de l'étude
Que ce bonheur si doux
De voir, formes chéries,
Vos vagues rêveries
Voltiger devant vous;

Ou, quand le deuil vous ronge,
D'azurer, dans un songe,
Le ciel de l'avenir;
D'évoquer, pour une heure,
Soit qu'il rie ou qu'il pleure,
Le pâle souvenir,

Ce fantôme incolore
Pareil au météore,
Qui, sous les nuits d'été,
De son léger phosphore,
En voltigeant, redore
Le marais attristé.

Timide et retirée,
De vous même ignorée,
En secret vous chantez,
Sans chercher à connaître
Si vos vers doivent être
Seulement écoutés.

Pourtant votre voix tendre
Au cœur sait faire entendre
L'écho de vos douleurs,
Et la flamme qui crée
Brille en vous, épurée
Au baptême des pleurs.

Chantez ! chantez, poète,
Tant qu'une voix secrète,
Dans votre âme de feu,
Tout bas vous dira : « Chante ! »
Car cette voix touchante,
Qui parle en vous, c'est Dieu !

LA ROSE MOUILLÉE.

TRADUIT DE W. COWPER.

L'orage, ce matin, avait tout noyé d'eau
La rose dont Anna fit présent à Marie,
Et la fleur, succombant sous l'humide fardeau,
Penchait sa belle tête inondée et meurtrie.

Voyant son urne pleine et ses feuilles en pleurs,
 Je songeais, moi rêveur, qu'elle pleurait peut-être
 Les boutons qu'elle avait laissés, non sans douleurs,
 Sur le buisson joyeux où le ciel la fit naître.

Alors je la saisis; car elle n'offrait pas
 Un gracieux aspect, ainsi morne et tachée;
 L'agitant rudement, trop rudement, hélas!
 Je l'effeuille, et soudain la terre en est jonchée.

Tel est pourtant le rôle insensible et moqueur
 Que souvent nous jouons près d'une âme souffrante,
 Sans crainte de heurter et de briser un cœur
 Que domine déjà la douleur dévorante.

Cette élégante rose, agitée un peu moins,
 Sous les yeux de Marie aurait encor pu luire;
 Et les pleurs, essuyés avec de tendres soins,
 Peuvent être suivis quelquefois d'un sourire.

AUTOMNE.

Adieu, riantes matinées
 De tant de splendeurs couronnées,
 Chants d'oiseaux si doux au réveil;
 Adieu! — L'aurore taciturne
 Se voile du brouillard nocturne;
 Le matin n'a plus de soleil.

Tout est sombre et mort dans l'espace,
 Il pleut! Un corbeau crie et passe,
 A travers les bois dépouillés;
 Puis le vent froid, dans les ramures,
 Avec de gémissants murmures,
 Sème les feuillages rouillés.

Mais voici que, perçant la brume,
 Un rayon fugitif rallume

De plus éclatantes couleurs ;
Sur les branches où l'eau scintille,
Jette des diamants, et brille,
Comme un sourire dans les pleurs.

Soudain l'herbe au soleil rayonne,
Les arbres, jaunis par l'automne,
Semblent vêtus de pourpre et d'or ;
Mille oiseaux gazouillants s'élancent,
Et, dans l'air épuré, balancent
Leurs ailes humides encor.

Partout des toiles d'araignées,
De pluie et de brouillard baignées,
Tremblent sur les buissons mouvants ;
Leurs dentelles, d'argent filées,
Resplendissent tout emperlées,
A la moindre haleine des vents.

Sur le ruisseau, qui le reflète,
Le rayon glisse et se projette,
A travers les grands peupliers ;
Dans sa lumière qui poudroie,
Un flot de moucherons tournoie,
Volant et dansant par milliers.

Mais tout, bientôt, se décolore,
L'hiver plus affamé dévore
De nos champs les trésors jaunis.
Dans le bois la vie est éteinte,
Les oiseaux n'ont plus qu'une plainte,
Pour pleurer leurs amours finis.

Chaque fois que leurs plumes blanches
Effleurent, en passant, les branches,
Quelque feuille en tombe toujours ;
Chaque feuille morte, avec elle,
Emporte, parcelle à parcelle,
Leur allégresse et les beaux jours.

Ainsi de nous : lorsque notre âme
A vu se refroidir sa flamme,
Se voiler son ciel irisé ;
Quand notre plus intime fibre
Au vent des douleurs tremble et vibre,
Comme un luth à demi brisé,

Si quelque rayon d'espérance
De notre profonde souffrance
Perce, un moment, l'obscurité,
Soudain, tout s'anime, tout aime,
Et tout s'illumine, en nous-même,
De vie et de sérénité!

Mais, bientôt, la douleur plus sombre
Épaissit la tristesse et l'ombre,
Sur notre cœur plus abattu.
Le rayon meurt, la feuille tombe ;
C'était le ciel, et c'est la tombe :
Bonheur qui fuis, où t'en vas-tu ?





TRISTIA

CRÉPUSCULE.

V OICI l'heure où le soir commence.
Au loin, dans la vallée immense,
Tout est ombre, silence, amour.
La brise fraîche et frémissante
Court en frisson sur chaque plante :
C'est le dernier soupir du jour.

Puis l'horizon lointain s'efface,
Et l'ombre gigantesque embrasse
Les espaces silencieux.
La nuit, l'une après l'autre, sème
Les perles de son diadème,
Sur le manteau d'azur des cieux.

Que songer est doux à cette heure !
Aucun soupir du vent n'effleure
L'herbe qui croît dans les sillons ;
La fleur s'endort sous l'ombre douce,

Et l'on entendrait dans la mousse
Respirer l'oiseau des vallons.

Le calme des heures nocturnes
Nous laisse, en nos cœurs taciturnes,
Revoir nos beaux jours révolus;
Et dans nos lentes rêveries
Surgissent les formes chéries
De ceux qui ne reviendront plus.

A S. A. R. M^{gr} le comte de Paris.

LA MORT DU DUC D'ORLÉANS.

13 Juillet 1842.

Purpureos spargam flores, animamque nepotis
His saltem accumullem donis, et fungar inani
Munere.

VIRGILE.

D'où vient tant de stupeur ? pourquoi ces cris d'alarmes ?
Où courez-vous ainsi de douleur égarés ?
— Si vous êtes humain, passant, plaignez nos larmes,
Si vous êtes Français, à genoux, et pleurez !

C'est là ! dans cette étroite et chétive demeure,
Un jeune homme est couché, pâle, couvert de sang.
Il ne reconnaît pas une mère qui pleure
Et le réchauffe en vain sur son cœur impuissant.

Il ne soulève pas sa livide paupière
Devant ses sœurs, son père et ses frères en deuil ;
Et le Dieu qui rejette ou reçoit la prière
Environne son front des pâleurs du cercueil.

Les médecins, usant leur stérile science
Sur ce corps malheureux brisé par le trépas,

Et dans un art borné cherchant une espérance,
Sentent venir la mort qu'ils ne retardent pas.

Rassemble dans ton fils les restes de la vie,
Réchauffe-le d'amour, ô mère de douleurs !
Sa tête à tes baisers ne serait point ravie,
Si l'on ressuscitait par l'amour et les pleurs.

Vous, ses frères, ses sœurs, contemplez son visage ;
Couvrez bien de baisers son front pâle et glacé ;
Gravez bien dans vos cœurs sa déplorable image :
Pour la dernière fois vous l'avez embrassé.

Toi, père infortuné, qui demeures stoïque
Et murmures tout bas : — « Encor, si c'était moi ! »
Contiens ton désespoir dans ton âme énergique ;
Ton pays te contemple, il a besoin de toi !

Et toi, sainte patrie, ô France souveraine !
Viens mêler à ce deuil tes larmes et tes cris ;
Car ce père est ton Roi, cette mère est ta Reine,
Ce mourant est le fils de ton Roi ! c'est ton fils !

Viens fléchir si tu peux la colère céleste ;
Prie, afin que le ciel prenne en pitié ton sort...
Mais non ! résigne-toi sous ton destin funeste,
France, ton fils se meurt ! France, ton fils est mort !

Prince, dans ta cruelle et sanglante agonie,
Lorsque tu relevais ta paupière ternie
Que le trépas enveloppait,
Quel brûlant souvenir vint t'assaillir encore,
Au penser douloureux de ta brillante aurore
Et du beau jour qui t'échappait ?

Voyais-tu cette France, éclatant héritage,
Qui déjà se montrait fière de son partage
Et te glorifiait aux yeux du genre humain,
Supplier l'Éternel de ses mains consternées,

N'osant pas croire, après d'aussi belles journées,
A ce funèbre lendemain?

Puis, voyais-tu passer, ainsi que dans un rêve,
Tes frères éplorés, ton père qui soulève
Ce front, son espoir, qui n'est plus,
Et ta mère et tes sœurs, se vouant en victimes,
Prodiguant à tes pieds, ces chrétiennes sublimes,
Des pleurs et des vœux superflus?

Ne l'appelais-tu point, ton épouse adorée,
Qui là-bas t'attendait, d'espérance enivrée,
Tandis que nous pleurions ici ton sort cruel;
Et qui, pour le malheur toujours pieuse et bonne,
Répandait, en ton nom, les trésors de l'aumône,
Qui te seront comptés au ciel?

Ne les cherchais-tu pas, sur ta funèbre couche,
Ces royaux orphelins, que ta mourante bouche
Eût voulu presser et bénir,
Frères berceaux, pareils au berceau de Moïse,
Qui roulent emportés par la vague insoumise,
De flots en flots vers l'avenir?

Sombres décrets du sort, fin terrible et cruelle!
Quoi donc! lorsque d'Anvers la haute citadelle
Tonnait, rebelle encor, contre la liberté;
Et lorsqu'un des premiers à l'assaut des murailles,
D'Orléans s'élançait, les balles, les mitrailles,
Les boulets l'auront respecté!

Lorsque le choléra sévissait dans nos villes,
D'Orléans, le premier, parcourant les asiles
Où le mal vainqueur triompha,
Aura, sur les mourants aux fétides haleines,
Étendu ses deux mains d'or et de pitié pleines,
Comme Bonaparte à Jaffa!

Quand l'Afrique, lionne en son antre forcée,
Se dressait contre nous sanglante et courroucée,

Il aura de sa rage enchaîné les éclats,
 Et, des Portes-de-Fer forçant l'étroit passage,
 Il aura stupéfait, par son jeune courage,
 Les scheiks belliqueux de l'Atlas!

Les dangers, la fatigue et la peste et la guerre,
 Il aura tout bravé, pour qu'un hasard vulgaire
 En quatre heures le fît périr!

Dieu juste! était-ce ainsi, grand et plein d'espérance,
 Que le fils du pays, que l'orgueil de la France,
 Que d'Orléans devait mourir!

Mourir tombé d'un char au bord d'une avenue,
 Sous un toit ignoré, dans une chambre nue,
 Quand on a des palais riches de souvenir;
 Mourir jeune et vaillant, sur le seuil de sa gloire,
 Quand on a devant soi le trône et la victoire,
 Quand on est roi de l'avenir!

Grande âme, que la mort en un jour a fauchée,
 Sur les muets débris de ta vie ébauchée,
 Sommeille en paix dans ton cercueil!
 Tout notre amour pour toi sur tes enfants retombe;
 La haine des partis se brise sur ta tombe,
 Comme le flot sur un écueil.

Quand ton ombre déjà s'envolait dans l'espace,
 L'as-tu vu, ce Paris où tout glisse et s'efface,
 Devenu triste pour toi seul,
 Sortir spontanément de son insouciance,
 Et, famille éplorée, affluer en silence,
 Pour te suivre dans ton linceul?

Est-ce un roi tout-puissant qui, morne et tête nue,
 Escorte à pied ton corps, dans la longue avenue,
 Par tout ce peuple environné?

Non; c'est un père en deuil qui va, l'âme navrée,
 Et que tous ses enfants suivent, foule éplorée,
 Au convoi de son premier-né.

Plus d'ordre, ni de rangs, ni de froide étiquette !
 La foule se confond, abattue et muette,
 Dans le calme de la douleur.

Le pauvre, le puissant, l'ouvrier, le ministre,
 Se pressent, consternés par ce destin sinistre,
 Tous égaux devant le malheur !

Tous ! même ces soldats endurcis par la guerre,
 Qui, jusqu'à Mouzaïa, te suivirent naguère,
 Vieux compagnons de tes exploits,
 Et s'étonnent de voir, sur leur longue moustache,
 Deux larmes, qu'à leurs yeux ton sort fatal arrache,
 Rouler pour la première fois.

Grande ombre, dors en paix ! cette tristesse immense
 Est un garant certain d'amour et de clémence :

Un ciel plus pur nous est promis.

Sur ton cercueil la France a fait un vœu sublime,
 Un pacte, pour veiller d'un accord unanime
 Autour du comte de Paris.

Grande ombre, dors en paix ! les fastes de la gloire
 De ton destin trop court raconteront l'histoire

A ton enfant qui sera roi,

Pour qu'il répande alors sur la France qui l'aime,
 Au delà des bienfaits qu'elle attend de lui-même,
 Tous ceux qu'elle attendait de toi.

16 Juillet 1842.

A UNE REINE MARTYRE.

Puisqu'aujourd'hui ton front n'a plus d'autre couronne
 Que la couronne des vertus,
 D'autre éclat que celui dont le ciel environne
 Les saints par le martyre élus ;

Puisque cet océan où s'engloutit la France
 T'a ballottée à tous ses flots ;

Puisqu'il couvre aujourd'hui de son indifférence
Le murmure de tes sanglots;

Courtisan du malheur, je m'unis à ta plainte;
Reine, avec toi je veux pleurer!

Adorateur pieux, j'élève pour la sainte
L'autel où je viens t'honorer.

A tous les désespoirs tu fus prédestinée;
Tu n'existas que pour souffrir,

Que pour voir chaque jour, ô noble infortuné,
La tombe autour de toi s'ouvrir!

Des Français trop aimés l'inconstance et l'envie
Ont accumulé tes malheurs.

Par eux, tous les revers ont éprouvé ta vie;
Par eux, tu connais tous les pleurs.

Dans ton exil encore, ô Marie-Amélie!
De leurs fureurs tu te vengeais,

En priant Dieu qu'il prît en pitié la folie
De ceux qui furent tes sujets.

Triste, mais résignée, au Seigneur en offrande
Tu donnais ton cœur abattu;

Et l'univers doutait laquelle était plus grande,
Ton infortune ou ta vertu.

Tu semblais n'avoir plus à souffrir d'autre épreuve;
Après ton bonheur écroulé,

Il n'en restait plus qu'une... oh! pleure, auguste veuve,
Sur le tombeau de l'exilé!

Pleure, ô toi qui jamais avec indifférence
N'as vu couler les pleurs d'autrui!

Souffre, ô toi qui jamais n'as laissé la souffrance
Implorer en vain ton appui!

Seule, te voilà seule après ce grand orage,
Debout encor près d'un cercueil;

Comme si tu n'étais échappée au naufrage
Que pour pleurer ce dernier deuil.

Telle et moins triste on voit la croix du Colisée,
 Témoin des sanglants souvenirs,
 Dresser sa tête sainte et par le temps brisée
 Sur la poussière des martyrs.

2 Septembre 1850.

A M^{sr} le duc d'Aumale.

SUR LA PERTE DU DUC FRANÇOIS DE GUISE
 SON DERNIER FILS.

Comme un lis, inclinant son urne de satin
 Que nul insecte impur n'effleura de son aile,
 S'entr'ouvre mollement aux rayons du matin,
 Il allait élégant et frêle.

Blond comme un épi mûr tout gonflé de froment,
 Qui se courbe alourdi sur sa tige élancée,
 Fier et doux, il penchait, souriant tristement,
 Son front que chargeait la pensée.

Aussi bleu que le ciel et comme lui profond,
 Son œil s'illuminait d'une lumière étrange ;
 Et quand ce vague éclair étincelait au fond,
 Son âme y passait comme un ange.

Il avait la fraîcheur de tout ce qui vit peu,
 Cet éclat transparent de la rose sauvage,
 De la neige au soleil ou des cierges en feu ;
 Et l'on voyait sur son visage

Je ne sais quoi de tendre et d'immatériel ;
 Son pays n'était pas dans cette vie amère ;
 On eût dit qu'il était appelé vers le ciel,
 Par la voix sainte de sa mère.

Hélas ! elle a revu ses enfants tour à tour :
 Celui qu'elle pleura trois ans sur cette terre,

Celui qu'après trois ans elle ôte à votre amour,
O cœur désormais solitaire!

Puisant à pleines mains dans votre cher trésor,
La mort vous avait fait large part de souffrance;
Mais vous lui pardonniez; car vous gardiez encor
Cet enfant, suprême espérance.

Vous-même lui versiez cette amère liqueur,
La science, y mêlant le miel qui la tempère.
Au fils de votre sang vous donniez votre cœur,
Et vous étiez deux fois son père.

Il allait être un homme, un savant, un soldat.
Son brillant avenir vous payait votre peine;
Vous réserviez pour lui le sabre de combat
Qui fit votre gloire africaine.

Vous embrassiez, d'un œil ardent et paternel,
Ce front pur, votre amour, votre espoir, votre crainte
Et vous disiez : — « Non! Dieu n'est pas assez cruel
Pour l'arracher à mon étreinte! »

Trois jours après, l'orage, avec un seul frisson,
A soufflé sur le lis, frêle et brillante proie;
Il a brisé l'épi, dévasté la moisson,
Et fait un deuil de votre joie.

Pleurez, Prince! Accusez le ciel de cruauté,
En vous-même attisez le feu qui vous consume.
Videz, avec une âcre et sombre volupté,
Le calice de l'amertume.

Pleurez, mais élevez vers ce ciel en courroux
Vos yeux rougis, vos mains par la fièvre brisées.
C'est là-haut qu'elles sont, qu'elles veillent sur vous,
Ces trois âmes divinisées.

Dans vos rêves, la nuit, vous les verrez venir;
Vous leur demanderez quel chemin il faut suivre,

Et les rejoindre un jour sera votre avenir :
C'est la mort qui vous fera vivre.

Navré, mais retrempé par ce flot des douleurs,
Insensible à la gloire, impassible au martyre,
Vous vivrez pour la France et, si Dieu voit vos pleurs,
La foule vous verra sourire.

Vous marcherez stoïque avec ce masque au front,
Puissant par la parole et la plume et les armes,
Et ceux qui vous verront si grand vous envîront,
O vase d'or rempli de larmes!

Juillet 1872.

LE TOMBEAU DU PETIT ENFANT.

La fleur s'ouvre au matin sous le givre qui brille,
Et le premier rayon du soleil la ternit ;
L'oisillon, trop pressé de briser sa coquille,
Tombe et meurt épuisé dans le duvet du nid.

Le vaisseau, qui partait pour son premier voyage,
Sombre sur un écueil et périt dans le port.
Tel, sans avoir vécu, frère oiseau de passage,
L'enfant ploya son col sous l'aile de la mort.

Et l'on ne chargea pas sa tombe d'une pierre,
On ne la décora que du gazon des bois,
Et du saule qui pleure, et des rameaux du lierre
Qui s'enlacent autour d'une légère croix.

Quand au ciel printanier reverdissent les branches,
L'arbre, sur l'enfant mort, s'arrondit en berceau ;
La cigale y babille et les colombes blanches
Viennent, le soir, gémir au-dessus du tombeau.

La croix, symbole aimé, la croix, seule espérance,
Étend sur lui ses bras, comme pour le bénir.

La même heure sonna sa mort et sa naissance,
Et sur terre avec nous mourra son souvenir !

Prodiguons-lui les fleurs que le printemps ressème ;
S'ouvrir et s'effeuiller, voilà tout leur destin.
Les fleurs sont de l'enfant le fugitif emblème :
Il naquit pour un jour et mourut au matin.

Et peut-être... qui sait ? cette humble pâquerette,
Étoile du printemps, dont s'émaillent les prés,
Est la trace ici-bas de l'âme qu'on regrette,
Et qui passe, invisible à nos yeux éplorés !

Et ce myosotis à la teinte plus pâle,
Que la nuit a formé de rosée et d'amour,
Qui semble réfléchir tous les feux de l'opale,
Triste comme la vie et pur comme le jour,

C'est peut-être un soupir, ineffable mystère,
Qui, sorti du tombeau triste et silencieux,
Se revêt, en passant, des couleurs de la terre,
Et, fleur, monte du moins en parfum vers les cieux.

A L'ÂME DE MA MÈRE.

Du haut de ces blanches étoiles,
Du fond de ces mondes rêvés,
Endormis sous d'éternels voiles,
Que l'homme n'a point soulevés ;
Quelque part que soit ta demeure,
Chère Ame, si tu sens l'émoi
Du passé qu'ici-bas je pleure,
Ma mère ! oh ! réponds-moi !

Ne m'as-tu point dit, en ce monde,
Que, même au delà du trépas,
Ta tendresse ardente et profonde
Avec toi ne périrait pas ?

S'est-il flétri comme une rose,
 Cet amour, ma force et ma foi?
 N'en reste-t-il plus quelque chose?
 Ma mère ! oh ! réponds-moi !

Il m'échauffe encor de sa flamme,
 Le suprême éclair de ton œil,
 Où j'ai vu resplendir ton âme
 A travers la nuit du cercueil.
 De ce regard, chère exilée,
 Rien ne survivrait-il en toi,
 Là-haut, où tu t'es envolée?
 Réponds ! oh ! réponds-moi !

De ta voix, navrante harmonie,
 J'entends encor le faible adieu,
 Dans les luttes de l'agonie
 Vibrer, comme un appel à Dieu.
 Oh ! de cette musique enfuie,
 Rien qu'un son ! rien qu'un mot de toi !
 Si le cœur aime après la vie,
 J'écoute !... oh ! réponds-moi !

Quand midi pèse sur la plaine,
 Quand le couchant luit embrasé,
 Quand de la nuit la douce haleine
 Gémit avec mon cœur brisé ;
 A l'heure où les songes funèbres,
 Dans leur beauté, dans leur effroi,
 S'élèvent du fond des ténèbres,
 Chère âme ! réponds-moi !

Par notre joie et nos alarmes,
 Par nos vœux que nous unissions,
 Par nos pleurs même, non sans charme
 Lorsqu'ensemble nous les versions,
 Si, dans une éternelle aurore,
 Les âmes, où règne la foi,

Se doivent réunir encore,
Réponds ! oh ! réponds-moi !
Ni dans l'espace, ni sur terre,
Rien n'a vibré, rien n'apparaît.
Tout est solitude et mystère...
Oh ! si tu gardes ton secret,
Que dois-je attendre du ciel même ?
Par pitié ! parle, éveille-toi,
Ma mère, m'entends-tu ? — je t'aime !
Réponds-moi ! réponds-moi !...





SONNETS

A MARIE DÉSIRÉE.

COMME elle fait briller aux yeux,
La muse, dans mon cœur éclore,
La soie et l'or dont se compose
Son vêtement capricieux!

Sur son front pur et gracieux
Que faut-il que ma main dispose?
Est-ce un riant bouton de rose;
Est-ce un diamant précieux?

Non! cette couronne sacrée
Qui complétera les atours
De ma Muse fraîche et parée,
C'est ton doux nom, mes seuls amours,
Ton nom que j'aime, ô Désirée,
Ton nom que j'aimerai toujours.

*A la Société des Bibliophiles français.**LA BIBLIOTHÈQUE.*

Je viens revoir encor l'asile où vous dormez,
 Vieux livres, vieux amis, chers et doctes fantômes.
 Je viens me consoler au milieu de vos tomes :
 Vous seuls ne changez point, ô mes amis aimés!

On vous rouvre à la page où l'on vous a fermés;
 Vous contez votre histoire ou vous chantez vos psaumes;
 Peuples et rois, tout meurt! Vous gardez vos royaumes,
 Et du même parfum vous restez embaumés.

J'aime vos vieux vélin; j'aime vos marges blanches;
 Je respire incliné la senteur des vieux jours;
 J'admire avec respect la rougeur de vos tranches;

J'y crois voir une bouche aux éloquents discours;
 Et, d'un doigt filial, j'ouvre ces lèvres franches,
 Qui me parlent sans bruit et m'instruisent toujours.

LA TRISTESSE DE MARIE.

INSPIRÉ PAR UN TABLEAU DE JUL. BOILLY.

Vers le berceau du fils qui s'éveille à ta voix,
 Vierge sainte, pourquoi, tandis que tu t'inclines,
 Tes yeux sont-ils pensifs et, sur tes mains divines,
 Des pleurs mal retenus tombent-ils quelquefois?

Dans l'avenir lointain peut-être que tu vois
 Le sombre Golgotha? Peut-être tu devines
 Qu'un jour cet enfant calme, aux lèvres purpurines,
 Pâle, entre deux larrons, pendra sur une croix?

Elève tes regards vers un ciel plus prospère,
 O Vierge! et tu verras le trône révééré,
 Où ton Fils doit s'asseoir à la droite du Père,

Le trône où retentit déjà ce mot sacré :
 « Venez à moi, vous tous dont le cœur désespère;
 Vous qui versez des pleurs, je vous consolerais! »

RONSARD.

APPEL AUX POÈTES DU XIX^e SIÈCLE.

Quand la Muse a touché vos fronts chargés d'éclairs,
 Quand votre rêve en fleurs à la rime se plie,
 Poètes, songez-vous que la gloire est folie,
 Qu'une haleine de mort souffle sur vos concerts ?

Entendez-vous chanter, dans ses parvis déserts,
 La voix du vieux Ronsard, par l'espace affaiblie ?
 Son siècle l'admirait et le nôtre l'oublie :
 C'est notre aïeul... pour lui je viens quêter des vers.

J'ai rattaché les nerfs de sa lyre muette ;
 Vous, d'un injuste oubli vengez ses chants altiers,
 Parfumez d'une fleur sa grande ombre inquiète ;

Revendiquez sa gloire à d'ingrats héritiers,
 Pour que sur vos tombeaux, un jour, quelque poète
 Chante à son tour vos noms, et sème des lauriers !

Mai 1867.

A JOSÉPHIN SOULARY.

Vous êtes le fin ciseleur !
 Vous prenez un burin de flamme,
 Et vous faites un amalgame
 De la forme et de la couleur.

Le sonnet, ce calice en fleur,
 Jaillit du creuset de votre âme,
 Et vous y gravez tout le drame
 De l'amour ou de la douleur.

Avec art votre esprit découpe
 Le penser dont les vers se font :
 L'œuvre rit, chatoie et se groupe ;

Puis, tenant le vase profond,
 Comme Cléopâtre en sa coupe,
 Vous jetez une perle au fond.

A Noémi B.

L'ÉGYPTEIENNE.

Pourquoi la renier, l'Égypte, ta patrie,
Où le blé mûrissait deux fois sous le ciel bleu,
Où chaque être vivant dissimulait un Dieu,
Où tout était mystère et sainte idolâtrie ?

Ses Pharaons sont morts, sa couronne est flétrie ;
Mais elle a son Nil jaune et son soleil de feu.
Sa tristesse sied bien à ton profil hébreu,
Ses horizons sans fin vont à ta rêverie.

Tes yeux ont ce regard clair et voilé des sphinx,
Qui gardent à jamais, sur leurs faces de lynx,
Un masque de granit qu'aucun doigt ne soulève.

Mais je sais à quel prix Œdipe fut vainqueur.
De myrte et d'olivier j'enlacerai mon glaive ;
Je trancherai l'énigme et te prendrai ton cœur.

Juin 1874.

A THÉODORE DE BANVILLE

EN LUI DÉDIANT LES POÉSIES DE JACQUES TAHUREAU

Elle est morte en moi désormais,
Ami, la Muse qui t'enivre,
Et nul cadavre, las de vivre,
Ne s'est mieux couché pour jamais.

Je succombe ainsi qu'elle ; mais,
Cher Banville, avant de la suivre,
J'ai tracé ton nom sur ce livre :
Il dira combien je t'aimais.

N'ayant plus en moi vers ni prose,
Je t'apporte un ancien livret ;
Le cœur d'un poète y repose.

C'est comme si ma main t'offrait
 Les pâles débris d'une rose,
 Fanée au fond d'un vieux coffret.

A Cosette,

LA PETITE CHIENNE D'ALB. GLATIGNY,

ENVOI DE MES POÉSIES.

O petite chienne Cosette,
 Je t'offre ces in-octavos.
 Qu'en diras-tu ? deux ou trois os
 Te plairaient mieux que ma Musette.

Tu dresses l'oreille, inquiète,
 Et tu rentres dans ton repos,
 Trouvant que j'ai mal à propos
 Troublé ta sieste de poète.

Ton grand ami, bien que fort doux,
 Renverra peut-être aux Hindous
 Mon livre, sonnets et sornettes.

Dis-lui qu'il le déchire exprès,
 Et qu'il le tortille en boulettes,
 Pour te faire courir après.

8 Mars 1872.

L'IMPASSIBLE.

Elle a de grands yeux de velours
 Si profonds que l'âme s'y noie;
 Sa taille est un beau lis qui ploie,
 Sous le vêtement aux plis lourds.

La musique de ses discours
 Épanouit le cœur de joie;
 Sa paupière aux longs cils de soie

Semble une aile qui bat toujours.
 Sa lèvre est brillante et pourprée,
 Sa joue a la teinte nacrée
 Des coquillages de la mer.
 Glaciale et d'ardeur vêtue;
 C'est un marbre qui s'est fait chair
 Et qui garde un cœur de statue.

SUR UN ALBUM.

La vie, enfant, est pareille à ce livre,
 Où le passé, le présent, l'avenir,
 Sèment ces fleurs, parfum du souvenir
 Qui de tristesse ou d'espoir nous enivre.
 Ces feuillets pleins furent des jours à vivre,
 Rêves enfuis pour ne plus revenir;
 Ceux-là, qu'on doit ou parer ou ternir,
 Ont la blancheur du destin qui va suivre.
 Si ces attraits, ces charmes, cet esprit,
 Qui nous enchante et fait qu'on vous chérit,
 D'un radieux avenir sont le gage,
 En prose, en vers, vous parlant son langage,
 Le mot BONHEUR, par chaque main écrit,
 De votre livre emplira chaque page.

A Octave Lacroix.

LES CHANSONS D'AVRIL.

Avril n'a pas encor de roses;
 Mais, avec leurs fraîches couleurs,
 Les premières feuilles déclores
 Semblent plus belles que des fleurs.
 C'est la primeur de toutes choses :

Les amours n'ont pas de douleurs,
Le printemps rit aux fronts moroses,
Et les oiseaux sont gazouilleurs.

En Mai, les fleurs deviendront belles,
L'oiseau chanteur, l'amour subtil;
Mais l'un et l'autre auront des ailes.

Hélas! tout cela vaudra-t-il
La verdure des feuilles nouvelles,
Et les chansons du mois d'Avril?

1852.

A Marie Désirée.

PROSPERO PESCATORE.

Le soleil a plongé dans la mer transparente;
La nuit monte et s'étend sur le ciel assombri.
Couché languissamment, un pêcheur de Capri
De sa femme à son fils porte sa vue errante.

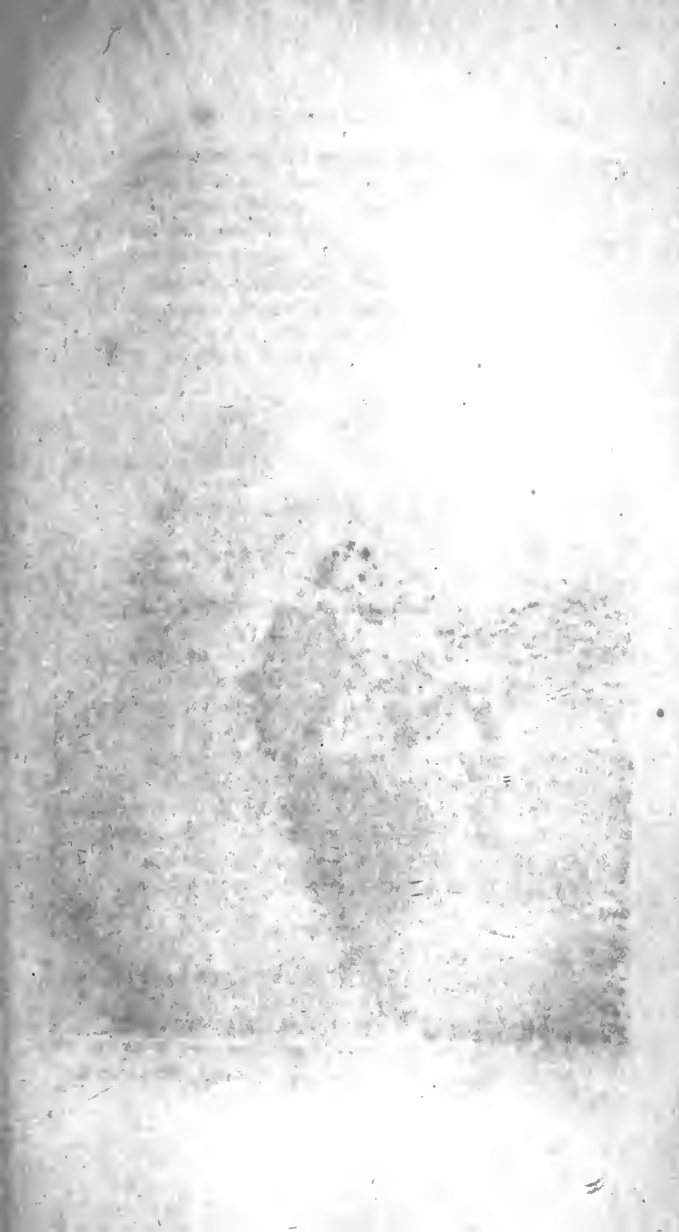
Chantant sur la guitare un refrain de Sorrente,
Sa compagne lui jette un sourire attendri,
Et, joyeux, leur enfant, sautant comme un cabri,
Agace une levrette alerte et sémillante.

Savourant le repos qui suit un dur travail,
Après avoir dragué jusqu'au soir le corail,
Pour eux le plus doux charme est de rêver ensemble.

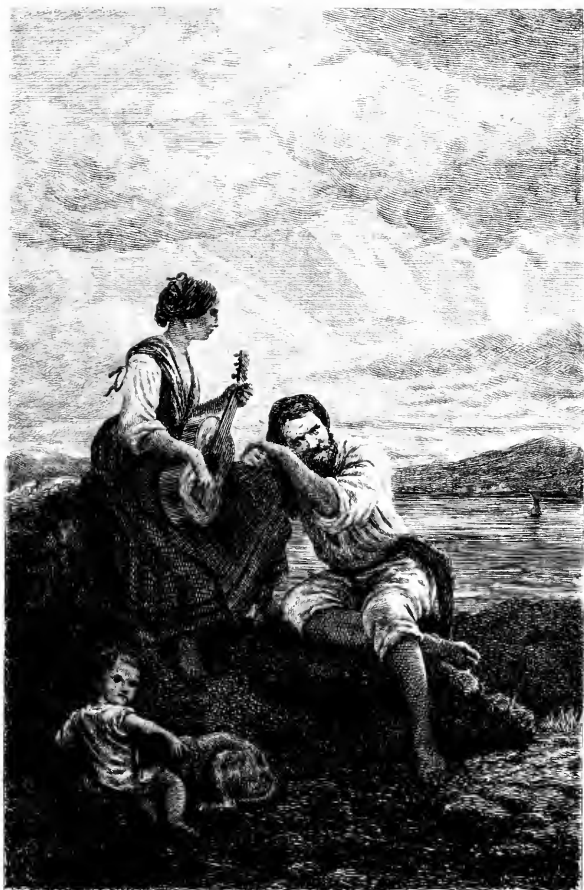
O pêcheur! toi l'espoir, l'amour et le soutien
De ces êtres chéris, pêcheur, je te ressemble;
Et je vois mon bonheur en admirant le tien.

JEUNE FILLE AUX PIEDS NUS.

Ton œil est souriant et ton visage est doux,
Jeune fille aux pieds nus, qui passes sur la route.
Marche plus prudemment sur le sable, et redoute







Bolby pinx

Imp A Quantin

Gaujean sc

PROCEPPO PESCATORE

D. 1711



De déchirer tes pieds au tranchant des cailloux.

Mais quand tu dis les airs que l'on chante chez nous,
Redoute plus encor le pâtre qui t'écoute.

Il te guette là-bas, sous le chêne, et sans doute
Il te racontera son cœur triste et jaloux.

Prends garde à lui, prends garde à ses tendres prières.
Les vierges dont les vœux penchent irrésolus
S'attachent à l'amour comme aux arbres les lierres.

L'homme est un flot qui passe... ô regrets superflus !
Tes pieds se guériront des blessures des pierres :
Les blessures du cœur ne se guérissent plus.

Juin 1870.

A ANTOINE DE LATOUR.

Tes vers, ô poète fidèle,
Beaux de leurs attraits ingénus,
A mon logis sont revenus,
Avec la première hirondelle.

Accourez tous à tire-d'aile,
Muse chérie, oiseaux connus;
Annoncez aux échos émus
Que le printemps se renouvelle!

Quand l'hiver durcira le sol,
Les oiseaux, reprenant leur vol,
Fuiront le froid qui les décime.

Ta Muse, affrontant sa rigueur,
Amante de *la Vie intime*,
Gardera son nid dans mon cœur.

Mai 1872.

A mademoiselle Régine D. F.

REGINA CÆLI.

En ce jour, la terre à genoux
Adore une divine Reine;

C'est la bonté tendre et sereine,
La Vierge secourable à tous.

Jeune fille au front pur et doux,
Vous deviez l'avoir pour marraine,
Car le cortège qu'elle entraîne
Est formé d'anges tels que vous.

Au milieu des foules mortelles
Vous passez, cœur silencieux,
Comme un oiseau qui bat des ailes ;
Mais un rêve habite vos yeux,
Et l'on croit voir, dans vos prunelles,
Un lac profond qui reflète les cieux.

14 Août 1871.

A ÉMILE PÉCHANX,

AUTEUR DU POÈME D'OLIVIER DE CLISSON,
ENVOI DE MES POÉSIES.

Sur les bords du Scyros, que bat le flot sans frein,
Homère allait chantant quelque grande épopée ;
Et les Dieux, les héros, dans sa tête occupée,
S'entre-choquaient sanglants, avec un bruit d'airain.

Tout à coup répondit au rêveur souverain
La chanson d'un pasteur, sous la roche escarpée ;
Or, laissant les guerriers reposer leur épée,
Le poète écouta le rustique refrain.

Vous aussi vous chantez les combats et les glaives ;
Sous l'armure de fer, Du Guesclin et Clisson
Vivent ressuscités, dans l'éclat de vos rêves.

Tandis que votre voix donne aux cœurs le frisson,
J'imite le pasteur qui chantait sur les grèves.
Daignerez-vous, Poète, écouter ma chanson ?

1869.

ATTENTE.

Au loin ton œil regarde et ton oreille écoute ;
 Les deux bras sur le sein croisés négligemment,
 Laisant au vent du soir flotter ton vêtement,
 Tu t'assois anxieuse au rebord de la route.

C'est l'heure ; et tu l'attends. Il va venir sans doute?...
 Là-bas où le chemin, qui fuit incessamment,
 Monte, et semble baiser le bord du firmament,
 Ton âme dans les yeux, tu te concentres toute.

Rien n'apparaît... pourtant le sourire indécis
 A desserré ta lèvre aux contours adoucis.
 Comme deux cœurs épris aisément se répondent !

Un seul point s'est montré dans l'espace perdu
 Où l'horizon lointain et le ciel se confondent ;
 Mais ton cœur te l'a dit : c'est l'amant attendu.

A CLAUDE GIRARD.

O poète, ami des beaux jours,
 Du printemps et de la verdure,
 Puisse l'Avril, qui trop peu dure,
 Sourire à vos jeunes amours !

La source aux rapides détours
 Fuit sous bois, gazouillante et pure ;
 Les nids sont pleins dans la ramure ;
 Le Printemps renaîtra toujours.

Mais le printemps de la jeunesse
 Sans retour s'envole, et nous laisse,
 Trompant notre cœur affamé ;

Et l'amer regret nous dévore
 De sentir qu'on n'est plus aimé,
 Lorsqu'on voudrait aimer encore.

COQUETTERIE.

Dût-elle après le bal ployer sous ses tourments,
 Eût-elle au fond de l'âme une douleur cruelle,
 Qu'importe ! il faut d'abord que la femme soit belle,
 Et que son front scintille au feu des diamants.

Il faut que ses cheveux, son cou, ses bras charmants
 Se parent de bijoux, de fleurs et de dentelle ;
 Qu'elle voile en riant, d'une grâce immortelle,
 Son cœur navré d'angoisse et de déchirements.

Un insecte rongeur dévore tes pétales,
 Beau lis, dont les boutons au matin sont ouverts ;
 Rien n'accuse au dehors tes souffrances fatales.

Qu'importe que ton cœur soit meurtri par les vers ;
 Il faut briller et vaincre entre les fleurs rivales,
 Dût ta dépouille au soir s'envoler dans les airs !

 A ÉMILE GRIMAUD.

Va, sonnet, va trouver, au fond de sa Vendée,
 Le poète enchanteur qui m'a donné des vers ;
 Et, quand le renouveau fleurira les prés verts,
 Chante-lui ta chanson joyeusement brodée.

Voltige, oiseau jaseur ! Par les sentiers couverts,
 Par la prairie humide et de pommiers bordée,
 Par la plaine qui fuit, de moissons inondée,
 Suis-le ! mêle tes chants à ses charmants concerts.

Et toi, Poète, et toi, couché sous le feuillage
 Du troëne odorant, ce rustique lilas !

En respirant le thym et le genêt sauvage,

Si tu penses à moi quelquefois, tu diras :
 — Entendez-vous l'oiseau qui gémit au Bocage ?
 C'est la voix de l'ami que je ne connais pas.

LE MOULIN,

TABLEAU DE HOBBEWA.

C'est un frais paysage, une agreste nature;
 Un ciel d'azur, ouaté de grands nuages blancs,
 Un moulin qui claquette au bord des flots tremblants,
 Où des chênes nouveaux reflètent leur verdure.

Le moulin est coiffé d'une haute toiture,
 Il est vieux et moussu; des saules indolents
 Le dominant. Là-bas quelques chaumes croulants
 Pour ombre ont des noyers, des buissons pour clôture.

Sérénité qui monte à l'âme par les yeux;
 Souveraine beauté de la terre et des cieux :
 L'esprit s'élève à Dieu dans cette paix insigne.

Or, devant ce spectacle ineffable et charmant,
 Un homme, en plein soleil, l'œil fixé sur sa ligne,
 Se tient debout et pêche imperturbablement.

MARGUERITE.

Peut-être vous l'ignorez ?
 Votre doux nom, Marguerite,
 Jadis avait le mérite
 D'offrir deux sens séparés.

L'un disait la fleur des prés,
 La fleur qu'avril ressuscite,
 L'autre la perle d'élite
 Aux reflets purs et nacrés.

Front candide et sans nuage,
 Gardez la double valeur
 De ce nom, votre héritage :

Marguerite, restez fleur
 Par votre charmant visage,
 Et perle par votre cœur.

A EMM. PHELIPPES-BEAULIEUX.

L'oiseau voltige au bois et gazouille joyeux,
 Au milieu des bouvreuils, des linots, des mésanges;
 Mais il serait saisi de vertiges étranges,
 S'il osait s'égalier à l'aigle audacieux.

Tel je suis. Je ne sais aux harpes d'or des cieux
 Demander ces accents qui ravissent les anges,
 Et n'ai point mérité cet encens de louanges,
 Que répandent vos vers, parfum mélodieux.

Ne me décernez point la palme triomphale;
 Mon front obscur se perd dans la foule oublié.
 Ne cherchez pas en moi l'auréole idéale;

Mais une âme où tout vibre, amour, gloire ou pitié,
 Mais un cœur simple et pur, mais une main loyale,
 Prête à serrer la main que m'offre l'amitié.

1874.

A UN RELIGIEUX.

Couvert de votre habit comme d'un blanc linceul,
 Vous êtes donc heureux, ô Vénérable Père?
 Oubliant, oublié, dans une paix prospère,
 Si vous vivez encor, ce n'est que pour Dieu seul.

Non! vous ne vivez plus! Ailleurs votre âme espère;
 Elle est comme l'encens du lis et du glaïeul.
 Rachetant le péché du primitif aïeul,
 Vous avez sous vos pieds écrasé la vipère.

Notre monde est pour vous comme s'il n'était pas.
 Renonçant avant l'heure aux rêves d'ici-bas,
 Vous n'avez plus de nom dans nos langues mortelles.

Vous êtes la brebis au bercail du Seigneur;
 Pour remonter à lui vous demandez des ailes:
 Vivre est pour vous le deuil, et mourir le bonheur.

A MARIE DÉSIRÉE

MALADE.

Le printemps est à son aurore ;
 Déjà voici renaître avril ;
 L'oiseau reprend son gai babil,
 Et pourtant tu souffres encore.

A pareil jour, un peuple vil
 Insultait celui qu'on adore,
 Le Dieu que nul en vain n'implore ;
 Recours à lui dans ton péril.

Vois ! j'ai cueilli ces aubépines,
 Qui te diront : — « En tes douleurs,
 Souviens-toi des douleurs divines !

« Quand tes maux t'arrachent des pleurs,
 Songe au Dieu couronné d'épines ;
 Car les épines ont des fleurs ! »

Jeudi saint 1871.

A M^{lle} Louise Loisy, de Metz.

CHARITAS.

Regardez-la passer, grande, svelte, l'œil noir,
 Le profil grec, le front où la candeur respire,
 Sereine, et, cependant, inhabile au sourire :
 Elle est belle, et son cœur ne veut pas le savoir.

Elle a sacrifié son bonheur au devoir,
 Quand le canon tonnait sur la cité martyre ;
 L'ardente charité la conduit et l'inspire.
 Inclinez-vous ! Dieu même est heureux de la voir !

Rendez-lui son sourire, à la triste exilée ;
 Assez elle a souffert lorsque, dans la mêlée,
 Elle accourait au cri de nos soldats blessés,

La main pleine de baume et l'œil plein d'espérances :
 Son regard guérissait ceux qu'elle avait pansés ;
 C'est la Vierge de Metz, l'ange des ambulances.

Vichy, août 1874.

A JULES BRETON,

PEINTRE ET POÈTE.

Votre Muse naquit un pinceau dans les doigts ;
 Tout est pour vous image et tout est symphonie :
 La plaine verdoyante, ou glacée, ou jaunie,
 L'océan sous les cieus, la source sous les bois.

Les grèves de Bretagne et les champs de l'Artois,
 Inondés de rayons ou baignés d'harmonie,
 Sous un double idéal charment votre génie ;
 Car Dieu vous a donné la couleur et la voix.

Et vous peignez, poète, et vous chantez, artiste !
 Votre âme, en vos tableaux, vibre joyeuse ou triste ;
 Vos vers font chatoyer la pourpre et l'outremer.

Ainsi, dans cette conque aux volutes nacrées,
 Où l'œil croit voir briller les vagues azurées,
 L'oreille entend le flot et l'hymne de la mer.

1875.

A ma petite-fille.

FLEURS DE POMMIER.

Les pommiers sont fleuris. Admire leur couronne,
 Qui s'épanouit rose entre les bourgeons verts.
 On dirait, à les voir de tant de fleurs couverts,
 Un radieux amas d'étoiles, qui fleuronne.

Ils sont purs comme toi, frais comme toi, mignonne,
 Ils n'ont d'autre souci que d'embaumer les airs,

Et sèmeront demain leur parure aux déserts,
Heureux d'avoir brillé quand le printemps rayonne.

Mais ils gardent en eux un germe bienfaisant.
Ils produiront leurs fruits, ils t'en feront présent,
Et leur douce âpreté rafraîchira ta bouche.

Sois comme eux ; sème au vent ce que le vent détruit.
Enfant, à ce qui plaît préfère ce qui touche :
La beauté, c'est la fleur ; la bonté, c'est le fruit.

STELLA VESPERTINA.

Nocturne avant-courrière, étoile blanche et pâle,
La première apparue aux beaux soirs de l'été,
Et la dernière aussi dont l'éclat argenté
Se noie et disparaît dans l'aurore d'opale.

Astre, flambeau, rayon, lumière sidérale,
Terre sœur de la nôtre en cette immensité,
Je te salue avec amour et piété,
Reflet matériel de la Vierge idéale!

Quand une âme s'éveille aux mains du Tout-Puissant,
Je crois te voir sourire à cet être innocent,
Étoile du matin, et bénir son aurore.

Puis, quand une âme échappe au corps matériel,
Éclairant son départ, lui dire : — « Espère encore !
Je suis l'astre du soir et la porte du ciel. »

A PROSPER BLANCHERMAIN,

MAITRE ÈS JEUX FLORAUX DE TOULOUSE.

Toi dont l'aile plana sur notre aurore, ô France !
Toi qui de l'idéal connais tous les chemins !
Toi dont le nom, fanfare aux accents surhumains,
De tout peuple opprimé sonne la délivrance !

Terre aux grands deuils suivis d'éclatants lendemains!
 Noble Gaule, pays de l'antique vaillance,
 Qui sut toujours unir, merveilleuse alliance,
 Au pur esprit des Grecs l'orgueil des vieux Romains!

Toi qui portes au front Paris, l'auguste étoile
 Qui de l'humanité dirige au loin le voile,
 Nous, tes fils éloignés, nous t'aimons, tu le sais!

Nous acclamons ta gloire et pleurons tes défaites..
 Mais c'est en écoutant le chant de tes poètes
 Que nous sentons surtout battre nos cœurs français!

LOUIS-H. FRÉCHETTE.

Lévis (Canada).

AU POÈTE CANADIEN,

LOUIS H. FRÉCHETTE.

Rives du Saint-Laurent, le fleuve aux larges ondes,
 Grands lacs qui descendez vers la mer avec lui,
 Mont sourcilleux, forêts où nul soleil n'a lui,
 Villes qui surgissez dans les plaines fécondes!

Montréal, Ottawa, Québec aux vierges blondes,
 Filles de nos aïeux et nos sœurs aujourd'hui,
 Qui chérissez la France, autrefois votre appui,
 Je ne vous verrai point, ô Reines des deux mondes!

Mais je rêve de vous avec un doux émoi;
 Car les vers de Fréchette ont volé jusqu'à moi,
 Fréchette, à qui la Muse ardente est fiancée.

La parole aujourd'hui devance l'ouragan;
 Un fil d'un monde à l'autre échange la pensée,
 Et nous joignons nos mains à travers l'Océan.

1877.

A M. Fernand Lafargue.

AMITIÉ DE FEMME.

Amitié de femme est bien peu de chose.
Fiez-vous au sable, et croyez aux fleurs ;
Mais cette amitié, froide et sans chaleurs,
Ne conduit jamais à l'apothéose.

La femme, démon brun, blond, pâle ou rose,
Est extrême en tout, plaisirs ou douleurs ;
Elle a des gaîtés qui fondent en pleurs,
Des désirs sans frein, des fureurs sans cause.

De vos désespoirs elle fait un jeu ;
Mais en la glaçant on la met en feu ;
On la rend plus souple en serrant sa chaîne.

Si vous dominez une femme un jour,
A son amitié préférez sa haine :
Dans son cœur la haine est sœur de l'amour.

PÉTRARQUE ET L'OMBRE DE LAURE.

DIALOGUE.

Pétrarque, pourquoi donc te courber sur ton livre ?
Pourquoi veiller si tard sous la lampe qui luit ?

— Pour apprendre ! Mais toi, qui me parles la nuit,
Quel fut ton nom avant d'avoir cessé de vivre ?

— Je suis l'âme de Laure. — O Reine qui m'enivre,
Pur esprit, dont l'amour de là-haut me conduit,
Dis-moi si le savoir dont j'amasse le fruit
Rendra mon nom fameux aux siècles qui vont suivre.

— Pétrarque, dans cent ans les enfants en sauront
Plus que toi ; tes écrits tant vantés s'oublieront.

— Je serai donc vaincu par le temps qui dévore ?

— Non ! l'Amour, dont tes vers ont parfumé l'autel,
A consacré les noms de Pétrarque et de Laure :
En m'immortalisant tu t'es fait immortel !

A M. Joseph Boulmier.

PIERRE DE RONSARD.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE SIR ANDREW LANG.

Poète aux cheveux gris, Maître inspiré, je t'aime !
La Muse a couronné ton front de lauriers verts,
Où Cassandre a caché les boutons entr'ouverts
De la rose, présent charmant comme elle-même.

Vengeur des oubliés, c'est toi, Maître suprême,
Qui réveillas le chant lyrique et, dans tes vers,
Répondis à l'écho de ces lointains concerts,
Dont le temps lègue aux temps l'impérissable thème.

Certe ! en ton cœur brûlait la flamme d'autrefois ;
Selon la mode antique, aux fontaines des bois,
Les Dryades baignaient leurs beautés idéales ;

Les oiseaux bocagers chantaient leurs chants naïfs ;
Oui ! mais ta voix est triste et tes roses sont pâles ;
Tes abeilles vont boire aux fleurs sombres des ifs.

L'INVITATION A LA VALSE.

L'adorable Allemande aux grands yeux de pervenche !
Sa tête s'inclinait comme au vent un roseau ;
Un léger incarnat nuançait le réseau
De sa peau délicate : elle était blonde et blanche.
Ses longs cheveux de lin roulaient en avalanche ;

C'était l'honneur du bal, et sa taille en fuseau
 Du pieux Owerbeck eût tenté le pinceau...
 Vers elle en souriant je m'approche et me penche :
 — « Madame, voulez-vous m'accepter pour valseur ? »
 Elle leva ses yeux rayonnants de douceur,
 Sa tête ravissante et pleine d'espérance ;
 Et moi, j'allais saisir sa main avec transport...
 Dieu juste ! elle portait une bague de France,
 Arrachée à Sedan au doigt d'un soldat mort.

1874.

LA BEAUTÉ DU DIABLE.

Son œil ne peut se poser,
 Mais il séduit ceux qu'il touche,
 Et l'on dirait qu'elle louche,
 Pour se singulariser.
 Elle ose, et tremble d'oser ;
 Elle est hardie et farouche ;
 Mais, comme un fruit mûr, sa bouche
 Semble attendre un doux baiser.
 Fuyez ! elle est redoutable !
 Si son œil est inconstant,
 Son cœur est plus variable.
 Comment donc plaît-elle autant ?
 Elle a la beauté du Diable...
 Et le Diable est bien tentant !





RONDEAUX

A M. LE COMTE HENRI SIMÉON.

Un bon sonnet a de la majesté ;
Mais le rondeau, par sa naïveté,
Par sa rondeur, m'enchanté aussi, cher Comte.
C'est un dada qui plaît quand on le monte :
Villon, Marot, Saint-Gelays l'ont fêté.

Pour Isabeau Voiture l'a tenté,
Et Benserade en a fait quantité ;
Mais, sur cinquante, à peine l'on en compte
Un bon.

Dans ce champ clos qui n'est plus fréquenté,
Je vous appelle avec témérité.

Vous aimeriez y voir ma courte honte ?
Mais je m'en sors par une fuite prompte,
Comme un filou dont on eût escompté
Un bon.

MONSIEUR TARTUFE.

Il a passé dans la parcimonie
 Son jeune temps par cent vices terni ;
 Mais à présent il a tout aplani :
 Qui parle mal de lui, le calomnie !
 Du prince aimé, de l'Église béni,
 Son heureux sort semble être indéfini.
 Au riche emploi dont il brille muni,
 Par la bassesse et par la félonie,
 Il a passé.

Quoi ! se peut-il qu'un homme ait réuni
 Tant de bonheur à tant de vilénie ?
 Quand verra-t-on notre globe assaini,
 Ou par sa chute, ou par son agonie ?
 Quand dira-t-on enfin : — « Dieu l'a puni !
 Il a passé..... ! »

CHARLES MONSELET.

Connu chez la brune et la blonde,
 Monselet a la panse ronde.
 Gourmand comme trois sénateurs,
 C'est le Cupidon des auteurs :
 Toujours il mange, il aime, il fronde.
 Quoiqu'il soit plus trompeur que l'onde,
 Qu'il soit le fléau des traiteurs,
 Il fait florès dans tout le monde
 Connu.

Car son esprit toujours abonde,
 Et, quand il décoche à la ronde
 Ces mots piquants et séducteurs,

Qui font pâmer ses auditeurs,
 Il ne craint pas qu'on lui réponde :
 « Connu ! »

A Marie Désirée.

CE QUE DISENT LES FLEURS.

Veux-tu savoir ce que disent les fleurs ?
 Lorsque ta main, variant les couleurs,
 Sous le pinceau les groupe et les colore ;
 Lorsque ton art, en les faisant éclore,
 Trompe et séduit les regards les meilleurs,
 Ouvre, parcours ce livre aimé de Flore.
 En comparant leurs noms et leurs valeurs,
 Tu connaîtras leur langue qu'on ignore :
 Veux-tu savoir ce que disent les fleurs ?

Celles que j'aime, et qui plaisent aux cœurs
 Comme le mien, qu'un tendre amour dévore,
 C'est le jasmin, la rose, c'est encore
 L'héliotrope humide de nos pleurs.
 Lorsque ces fleurs disent que je t'adore,
 Veux-tu savoir ce que disent les fleurs ?

1845.





FANTAISIES

A François Coppée.

PAR-DESSUS LE MUR.

DEBOUT, planté sur son échelle,
Il oubliait son raisin mûr,
Pour admirer la demoiselle
Qu'il lorgnait par-dessus le mur.
Bientôt à l'aimable voisine
Il tendait son plus beau raisin :
— Ah ! que n'est-elle ma cousine ?
— Ah ! que ne suis-je son cousin ?

C'eût été vraiment un beau couple :
Elle, blonde aux yeux bleus rieurs,
Fraîche, épanouie ; et lui, souple,
Grand, aux yeux noirs demi-railleurs.

La communauté d'origine
 Eût encouragé son dessein ;
 Mais il n'avait point de cousine :
 Peut-être avait-elle un cousin ?

— Les trouvez-vous bons, demoiselle ?
 Je vous choisis les plus dorés.

— Ils sont blonds comme l'or, dit-elle.

— Moins blonds que vos cheveux ambrés.

Puis il bombardait sa voisine

Du regard le plus assassin.

Mon Dieu ! quelle aimable cousine

J'aurais, si j'étais son cousin.

— Monsieur, si le raisin m'enchanté,
 Les compliments me plaisent moins.

— Eh bien ! je me tairai, méchante ;

Mais j'en prends les cieux à témoins,

Ce cruel arrêt me chagrine.

Supposons (encore un raisin ?)

Que Dieu vous créa ma cousine...

Alors je suis votre cousin.

— Soit, cousin ; où tend le dilemme ?

— Un cousin a de jolis droits ;

A sa cousine il dit : Je t'aime !...

Je ne le dis pas toutefois :

Je vous fâcherais, j'imagine ?

— C'est bien imaginé, voisin.

— Ah ! si vous étiez ma cousine !

— Mais vous n'êtes pas mon cousin.

— Pourtant vous me l'avez fait croire ;

Vous l'avez dit ! — Pour plaisanter.

Avec votre moustache noire

Croyez-vous pas m'épouvanter ?

— Et vous, adorable blondine,

En croquant mon meilleur raisin,

Vous vous laissiez nommer cousine !

— Bah ! vous n'êtes pas mon cousin.

— Vous me bravez, blonde traîtresse,

Et vous riez à pleines dents,

Du fond de votre forteresse ?

Gare l'assaut ! je suis dedans.

— Je vais crier ! — Non pas, voisine.

— M'embrasser ! quel méchant voisin !

Je ne suis point votre cousine !...

— Mais moi, je suis votre cousin,

Et cette fois je prends des arrhes.

— M'insulter chez moi ! c'est trop fort !

— Mais non. J'entre au bruit des fanfares ;

La garnison me rend le fort.

— Vous qui me vouliez pour cousine,

Vous agissez en assassin !

— Non ; mais en amoureux, voisine !

Un mari vaut mieux qu'un cousin.

HUITAINE.

L'autre nuit je dormais, ma belle,

Et dans mon songe, pas à pas,

Vous marchiez hautaine et cruelle,

Et je croyais ne rêver pas.

Mais soudain, changeant de système,

Vous quittiez l'air froid et mauvais,

Puis tout doux me disiez : « Je t'aime ! »

Lors j'ai bien vu que je rêvais.

A Phelippes-Beaulieux.

ENVOI

DES OEUVRES DE SAINT-GELAYS
RÉIMPRIMÉES AVEC SA COLLABORATION.

TRIOLETS.

Le sire abbé de Saint-Gelays
Était un abbé de Thélème;
Ami du curé Rabelais,
Le sire abbé de Saint-Gelays,
Pour faire des jours gras complets,
Rognait sur le temps de carême.
Le sire abbé de Saint-Gelays
Était un abbé de Thélème.

Il chantait l'amour en tous lieux,
Et d'amour il tenait école;
Vous le savez, ami Beaulieux,
Il chantait l'amour en tous lieux.
Sitôt qu'il voyait deux beaux yeux,
Il jetait au diable l'étole.
Il chantait l'amour en tous lieux,
Et d'amour il tenait école.

Tout son cœur est dans ce livret.
Autant que mien il est bien vôtre.
Gai rimeur, amant indiscret,
Tout son cœur est dans ce livret,
Mon cœur à le suivre est tout prêt :
Voulez-vous prendre l'un et l'autre ?
Je joins mon cœur à ce livret :
Autant que mien il est bien vôtre.

LE CHEMIN DE L'ÉCOLE.

La voyez-vous passer, blonde, aux yeux de pervenche?
 Svelte, elle a trop grandi pour son âge; elle penche
 Son front rêveur, qui pèse à son corps enfantin,
 Et son âme tressaille, en ce trouble incertain
 Qui n'est pas la jeunesse et qui n'est plus l'enfance.

Fillette de douze ans, livre-toi sans défense
 Aux rires éclatants, aux refrains les plus gais;
 Réveille tes grands yeux pensifs et fatigués;
 Imite en leurs chansons les pinsons et les merles.
 N'as-tu pas, blonde enfant, un beau collier de perles,
 Un bonnet à rubans, un mantelet soyeux?
 Et que faut-il de plus pour rendre un cœur joyeux?

Je comprends!... Ce qui fait ta marche lente et molle,
 C'est qu'il te faut quitter la maison pour l'école;
 C'est que tu sens peser, tout le long du chemin,
 A ton bras le panier, le cahier à ta main.
 Tu sais mal tes leçons, et la vieille maîtresse,
 D'une grondeuse voix, va honnir ta paresse.
 Console-toi, pourtant; sous ce gros livre noir
 Que tes doigts ont usé pour faire ton devoir,
 Ta mère, en t'embrassant, adorable lutine,
 A mis pour ton goûter une large tartine.

Garde tes gros chagrins pour des malheurs réels :
 Un jour tu connaîtras des devoirs plus cruels;
 D'autres paniers plus lourds pèseront sur ta hanche;
 Ta joue, aujourd'hui rose, alors deviendra blanche.
 Heureuse si tu peux, jeune mère à ton tour,
 Sur une blonde enfant répandre ton amour;
 Si tes perles de joie, en ton chemin semées,
 En un collier de pleurs ne sont pas transformées;
 Si celle qui te choisit et t'adore aujourd'hui

N'étant plus là, pour plaindre et guérir ton ennui,
 Le Seigneur te conserve, aux heures les plus dures,
 Ta tartine de pain... même sans confitures

OHI SI!...

Oh! si les fleurs du pré savaient quelles épines
 M'ont déchiré!
 Elles m'enivreraient de leurs senteurs divines,
 Les fleurs du pré.

Oh! si l'oiseau des champs connaissait ma détresse!
 Dans ses doux chants,
 Il me gazouillerait l'amour et l'allégresse,
 L'oiseau des champs.

Oh! si l'astre des nuits voyait combien je souffre
 De noirs ennuis!
 Il voudrait de mon âme illuminer le gouffre,
 L'astre des nuits.

Mais quand mon cœur, brisé par sa peine immortelle,
 Meurt épuisé,
 Une seule pourrait le guérir... Et c'est elle
 Qui l'a brisé!

LE PÊCHEUR D'IDÉES.

Source de poésie,
 Chante comme un ruisseau
 Dont, à ma fantaisie,
 Sous une ombre choisie,
 J'entends gazouiller l'eau!
 Sautille, cours et perce
 Ton lit de blancs cailloux;

Je m'endors et me berce
A ton flot, qui déverse
Son bruissant remous.

J'y vois courir l'idée,
Vif et brillant poisson,
Et, sur l'onde ridée,
Sa course saccadée
Laisse à peine un frisson.

Je guette par avance
Le rêve qui me plaît,
Et soudain, en silence,
Comme un pêcheur qui lance
Son rapide filet,

Dans les plis de la rime,
Réseau que j'ai tressé,
Palpitante victime
Qui cède et se ranime,
Je le tiens enlacé.

Mais quelquefois, à l'heure
Où je le crois captif,
Lorsque ma main l'effleure,
Entre mes doigts qu'il leurre
Il glisse et, fugitif,

A travers une maille
Il s'évade en nageant.
Je le vois qui me raille
Sous l'onde, et son écaille
Jette un éclair d'argent!...

MONSIEUR PRINTEMPS

D'APRÈS I.-P. HEBEL.

Monsieur Printemps est un vieil homme
Toujours pimpant, frais et dispos,

Qui porte un bel habit vert-pomme,
 Et qui n'est jamais en repos.
 Il met le nez à la fenêtre,
 Lorsque revient le mois d'avril,
 Et dit tout haut : — « Quel temps fait-il ?
 Voilà le moment de paraître. »
 Monsieur Printemps, monsieur Printemps,
 Revenez-nous et pour longtemps !

Voici que la rosée, en perles,
 Brille partout sur les gazons ;
 Dans les bois où sifflent les merles,
 Les feuilles ouvrent leurs prisons ;
 Les oisillons font des aubades,
 Et disent bonjour au soleil,
 En criant : — « Voilà le réveil !
 Rions, chantons, mes camarades.
 Monsieur Printemps, monsieur Printemps,
 Revenez-nous et pour longtemps ! »

Monsieur Printemps, de sa chambrette,
 Leur dit : — « Ne criez pas ! je sors.
 Que diable ! je fais ma toilette ;
 Dans un instant, je suis dehors !
 Je mets mon habit des dimanches,
 Frais sorti de chez le tailleur,
 Et brodé de toute couleur
 Sur le collet et sur les manches. »
 Monsieur Printemps, monsieur Printemps,
 Revenez-nous et pour longtemps !

Voici monsieur Printemps qui bouge.
 Qu'il est gai ! qu'il a l'air ouvert !
 Que son gilet de velours rouge
 Va bien avec son habit vert !
 Ses mains sont pleines de fleurettes,
 Qu'il accroche à tous les halliers ;
 Au lieu de clous, à ses souliers,

Il a de blanches pâquerettes.
 Monsieur Printemps, monsieur Printemps,
 Restez chez nous encor longtemps!

Plein son gousset et plein sa poche,
 Il a de la graine d'amour ;
 Il la sème de proche en proche,
 Dans tous les bosquets d'alentour.
 Bêtes, oiseaux, sur son passage,
 Et les bergers aussi, ma foi,
 Tout s'en régale ; et c'est pourquoi
 On aime si bien au village.
 Monsieur Printemps, monsieur Printemps,
 Restez chez nous encor longtemps!

LE KIEFF.

Sur les bords du lac sombre, aux rameaux d'un sumac,
 L'esclave du Dârfour a pendu mon hamac,
 Qu'un doux balancement soulève ;
 Et sur la blanche trame étendu mollement,
 Sans veiller, sans dormir, les yeux au firmament,
 Je vais errant de rêve en rêve.

Le lis fait resplendir son urne de satin ;
 Le bengali soupire aux roses du matin
 Son amoureuse cantatille ;
 Les lianes en fleur, ces serpents végétaux,
 Répandent, s'enlaçant aux arbres les plus hauts,
 Leurs parfums d'ambre et de vanille.

Le palmiste s'élance et s'ouvre dans le ciel ;
 Les brillants papillons se disputent le miel
 Des ananas et des bananes.
 O bosquet solitaire et parfumé de fleurs,
 Où du soleil ardent expirent les chaleurs,
 Sous les feuillages diaphanes !

Ces bijoux voltigeants, les divins colibris
 Pendent leurs nids soyeux sous les jasmins fleuris,
 Et boivent le nectar des roses.
 Sous les grands lataniers l'air est calme toujours ;
 De ravissantes nuits suivent la paix des jours,
 Tout parfumés de fleurs écloses.

A l'entour on n'entend aucun bruit que parfois
 Un bambou desséché qui craque dans les bois,
 Sous le pied furtif des gazelles.
 Puis, quand le jour s'achève, un sourd'bruissement
 De feuilles et d'oiseaux, et, dans l'éloignement,
 Le murmure des cascates.

Parfois une hirondelle au vol rapide et sûr
 Du lac harmonieux ride, en passant, l'azur,
 Puis retourne au doux nid qu'elle aime.
 Le bois est sombre, calme, et la terre, sans bruit,
 Adore prosternée, au milieu de la nuit,
 Le silence du Dieu suprême.

Dans les profondes eaux, miroir mystérieux,
 Les mondes rayonnants à la voûte des cieux
 Reflètent leurs splendeurs profondes ;
 Sur le cristal dormant l'œil qui rêve, arrêté,
 Croit voir luire, au-dessous de cette immensité,
 Une autre immensité de mondes.

Pendant longtemps encore, aux rameaux du sumac,
 Une invisible main agite mon hamac,
 Qu'un doux balancement soulève ;
 Et, sur la blanche trame étendu mollement,
 Sans veiller, sans dormir, les yeux au firmament,
 Je vais errant de rêve en rêve.

*A Marie Désirée.**L'ÉPITAPHE DE LA ROSE.*

Ci-gît la dernière des roses ;
Elle n'eut point l'éclat vermeil
De ses sœurs au printemps écloses
Sous les premiers feux du soleil.

Elle a végété sans Zéphire
Saluant l'automne au départ,
Comme un pâle et dernier sourire
Sur le front ridé d'un vieillard.

Frêle bouton ! Bientôt la glace
Eut crispé ses feuillages verts ;
Bientôt il eut jonché la place,
Flétri par le froid des hivers.

Je l'ai voulu sauver encore :
Pour te l'offrir je l'ai cueilli ;
Mais de leur souffle qui dévore
Les frimas l'avaient assailli.

Il est mort, mon bouton de rose !
Ta lèvre n'a pu que saisir,
Sur sa corolle à jamais close,
Un parfum, son dernier soupir.

Oh ! si les fleurs au doux arôme
Ont une âme, elle ira sans bruit,
Du printemps gracieux fantôme,
Embaumer tes rêves la nuit.

MARGAÏTE.

CHANSON BRETONNE.

Il était une blonde fille,
 Que j'aimais, que j'aime toujours ;
 Margaïte à l'œil bleu qui brille,
 Margaïte était mes amours.
 Mais quand je lui dis ma tristesse,
 Elle sourit d'un air moqueur,
 Prend son essor et me délaisse.
 Hélas ! hélas ! mon pauvre cœur !

Gai printemps, ta fraîcheur nouvelle
 Verdit la terre et les rameaux.
 J'ai grand deuil, quand la tourterelle
 Roucoule ses amours nouveaux :
 Blanche tourterelle amoureuse,
 Ton doux ami t'aime sans peur.
 Pour vous que la vie est heureuse !
 Hélas ! hélas ! mon pauvre cœur !

Blonde enfant, lorsqu'en la prairie
 Je serai seul, si tu me vois,
 Ne va pas chantant, je t'en prie :
 J'ai trop peur de ta douce voix.
 Oh ! combien j'aimais à l'entendre
 Quand j'avais l'espoir du bonheur !
 Oh ! qu'elle était suave et tendre !
 Hélas ! hélas ! mon pauvre cœur !

C'en est fait de moi, je succombe ;
 Voici bientôt venir le jour
 Où l'on dira : — « Sous cette tombe
 Est un jeune homme mort d'amour. »
 Alors, à genoux sur ma pierre,
 Viendras-tu plaindre mon malheur

Et me donner une prière?
Hélas! hélas! mon pauvre cœur!

Dans le bois passait Margaïte,
Qui s'écria : — « Dis-moi pourquoi
Ton cœur tremble et ta langue hésite,
Quand tu veux me parler, à moi? »
Elle fuit et, pour qu'on la voie,
Se tourne encor d'un air vainqueur.
J'en ai failli mourir de joie.
Hélas! hélas! mon pauvre cœur!

LES OISEAUX DE CHRISTOPHE COLOMB.

Ils voguaient sur la mer immense,
Où toujours fuyait l'horizon!
Colomb attendait en silence;
Mais ils doutaient de sa raison.
Ils voguaient! mais aucun présage
N'annonçait de prochains climats,
Quand trois oiseaux, las du voyage,
Vinrent s'abattre sur les mâts.

Doux messagers de bienvenue,
Les oiseaux bleus de l'équateur
Promettaient la rive inconnue
A l'immortel navigateur.

Les marins, outrés de furie,
Dévouant Colomb au trépas,
S'écriaient : — « Rends-nous la patrie!
Ton monde promis ne vient pas. »
Colomb, dédaignant leur colère,
Aux oiseaux émiettait son pain;
Aux mutins il disait : — « La Terre!
Je la tiens! vous l'aurez demain!

« Écoutez ! c'est la bienvenue
 Que les oiseaux de l'équateur,
 Venant de la rive inconnue,
 Font entendre au navigateur. »

Dès le lendemain la vigie
 Criait : — « Terre ! » Et les matelots
 Acclamaient Haïti surgie,
 Comme une fleur, du sein des flots.
 Aux cris d'une joie unanime
 Les oiseaux mêlant leur concert,
 Célébraient le vainqueur sublime
 Du nouveau monde découvert.

Volez de la rive inconnue,
 Beaux oiseaux bleus de l'équateur ;
 Venez chanter la bienvenue
 A l'immortel navigateur.

A M. et à Mme Ernest Lacan.

TOUJOURS ENSEMBLE.

Il la voyait errer, pensive et solitaire,
 Sous les grands platanes ombreux.
 Sur un front si charmant pourquoi ce voile austère ?
 Pourquoi ces regards langoureux ?
 Que voulait-elle, enfant ? Les cœurs des jeunes filles
 Ont des secrets délicieux.
 Sait-on bien quel penser s'endort sous leurs mantilles
 Et dans l'abîme de leurs yeux ?
 Elle songeait, et lui, qui n'osait lui rien dire,
 Qui tremblait de se déclarer,
 Un jour, en hésitant, se hasarda d'écrire
 Ce qu'il rêvait sans espérer..

On les voit aujourd'hui pleins de sollicitudes,
 Toujours ensemble chaque jour,
 Se faire un paradis de leurs deux solitudes
 Et de leurs deux cœurs un amour.

Deux beaux anges gardiens, souriants et fidèles,
 Une sœur, un petit enfant,
 Veillent sur cet amour qu'ils couvrent de leurs ailes,
 Et que leur piété défend.

Vivez votre bonheur ; vivez, âmes choisies !
 Car il n'est, dans ce triste lieu,
 De pures voluptés, de saintes poésies,
 Que de s'aimer sous l'œil de Dieu.

VOUÉE A LA VIERGE.

Salut à vous, Marie,
 Mon espoir, mon recours !
 Sur mon enfant chérie,
 Veillez toujours !

Dans les cieus, sainte Vierge
 Protégez-nous.
 Je viens brûler un cierge
 A vos genoux,
 Et, sur l'autel où brille
 Son feu tremblant,
 Vous consacrer ma fille
 En voile blanc.

Pour joindre à ses phalanges
 Des chœurs nouveaux,
 Dieu prend souvent des anges
 Dans les berceaux.
 Afin que Dieu me laisse
 Ma fille, à moi,

Devant vous je m'abaisse
Avec émoi.

Au pied de votre image
Priant souvent,
J'enseigne un doux langage
A mon enfant.

Entre mes mains j'assemble
Ses petits doigts,
Et nous disons ensemble
A haute voix :

Salut à vous, Marie,
Mon espoir, mon recours!
Sur l'enfant qui vous prie,
Veillez toujours!

LA LETTRE AU BON DIEU.

« Ma pauvre fille, avec ta mère,
Dans ce grenier tu meurs de faim ;
Mais peut-être à notre misère
Daignera-t-on donner du pain,
Vois ! Cette lettre sollicite
Un noble cœur qui répondra.
Prions, prions, pauvre petite,
Et le bon Dieu nous entendra. »

Le temps passe avec l'espérance ;
L'écrit touchant s'était perdu.
Aux pleurs amers de la souffrance
Nul écho n'avait répondu.
Alors l'enfant se prit à dire :
— « Pourquoi pleurer comme cela ?
C'est au bon Dieu qu'il faut écrire,
Et le bon Dieu nous répondra. »

— « S'il était encor sur la terre,
Dieu nous secourrait aujourd'hui ;

Mais la lettre que tu veux faire
 Ne monterait pas jusqu'à lui. »
 — « Pour qu'elle arrive à son adresse,
 Au tronc du pauvre on la mettra ;
 Il est si bon pour la détresse !
 Oui, le bon Dieu nous répondra. »

Dans sa confiance naïve,
 A son projet l'enfant rêva ;
 Puis elle écrivit sa missive :
 Au tronc du pauvre on la trouva.
 On courut chez la pauvre mère,
 Et lorsque chez elle on entra,
 L'enfant lui redisait : — « Espère !
 Oui, le bon Dieu nous répondra. »

A Maxime Dubray.

L'ASSEMBLÉE DE SAINT-SULPICE.

MOEURS DU BERRY.

Laissons glisser la barque, et tandis que la Creuse
 Caresse les rochers de son onde amoureuse,
 Que les grands peupliers, avec un gai frisson,
 A la chanson des flots unissent leur chanson,
 Dis-moi le vieux Berry, pays des mœurs antiques,
 Pays des souvenirs et des manoirs gothiques,
 Où l'on croit voir encore, au détour du hallier,
 Sur son destrier noir passer le chevalier,
 Escortant galamment la dame au gent corsage
 Qui va, faucon au poing, avec varlets et page !

— Les chevaliers sont morts ; mais les bons paysans
 Gardent les mêmes mœurs depuis quatre cents ans.
 Tu les verras trotter, avec leur veste ronde
 Et leur large chapeau, sur quelque jument blonde

Ou sur quelque mulet qu'ils frappent du talon.
La fermière, en bonnet au flottant papillon,
Sous son grand manteau noir se tient assise en croupe ;
C'est ainsi que, dimanche, ils chevauchaient par troupe.
Avant que le soleil eût doré l'horizon,
Ils allaient, soulevant la poussière à foison.
Ici l'on rencontrait les vieilles paysannes,
Graves, les pieds pendants, enfourchant leurs grands ânes,
Ces ânes berrichons, au poil luisant et noir,
Qui trottent bravement entre matin et soir.
Plus loin d'autres fouettaient les maigres haridelles
Cahotant la charrette aux tremblantes ridelles,
Où se groupaient l'aïeule au sombre capuchon,
Et la mère allaitant son dernier enfanton,
Et le père, et les fils, et toute la marmaille,
Pêle-mêle, accroupis sur des bottes de paille.
On voyait le fiévreux avec l'estropié,
Et le pauvre en haillons, qui cheminait à pied,
Marcher d'un pas tardif au travers de la brande,
Et sur tous les chemins l'affluence était grande.

Car le grand saint Sulpice a de merveilleux dons,
Et de mainte paroisse on vient à ses pardons...
Tout le reste de l'an, la rustique chapelle
Se cache sous les bois, près d'une eau qui ruisselle ;
C'est un lieu solitaire, éloigné du hameau,
Quelques bœufs seulement paissent le long de l'eau,
Et, dans l'herbe, un vacher dort au cri des cigales.

Mais dès l'aube, en ce jour, que de voix matinales
Animent la forêt ! que de chariots lourds
De la plaine et du bois sillonnent les détours !
Les chevaux dételés, que leur maître gourmande,
Mangent sur leur charrette une maigre provende ;
Les ânes patients broutent dans les taillis.
Les amis, les parents, venus de tous pays,
Heureux de se revoir, s'appellent, se répondent :
Gai tumulte où les voix et les cœurs se confondent.

Soudain la cloche tinte, on allume un flambeau ;
 Tout se tait ; car le prêtre a dit : *Introïbo!*...
 Il faut, pour être aidé par le grand saint Sulpice,
 Dévotement, à jeun, ouïr le sacrifice ;
 Puis on court à la source, et, là, jeunes ou vieux
 Puisent l'eau qui guérit la goutte et les maux d'yeux.
 On boit ; on se bassine, on remplit des bouteilles
 Dans ce flot dont chacun raconte les merveilles.

Vingt desservants, venus des pays d'alentour,
 Se rangent à l'autel, où viennent tour à tour
 Les villageois se mettre à genoux sous l'étole.
 Le prêtre leur murmure une sainte parole ;
 L'Évangile achevé, chacun baise la croix,
 Pieusement se lève et se signe trois fois,
 Par la foi consolé, sentant moins sa souffrance,
 Et remportant au cœur pour deux sous d'espérance.

O Sulpice, ô grand Saint, ton image gisait
 Dans ce bois solitaire enfouie, on ne sait
 Depuis combien de temps, lorsque, dit-on, un pâtre
 Vit qu'en un même lieu ses bœufs allaient s'ébattre.
 Par un doigt invisible ils y semblaient poussés ;
 Et les chevaux fourbus, les taureaux harassés,
 S'ils paissaient de cette herbe, ou buvaient à la source,
 Avec plus de vigueur s'élançaient dans leur course.
 Là fut trouvé le Saint. Le curé de Meobecq,
 Portant bannière et croix, vint avec grand respect
 Chercher pour son autel la vénérable image ;
 Mais le Saint retourna de lui-même au bocage.
 C'est en vain qu'à l'Église on le porta deux fois ;
 Deux fois, par un miracle, il revint dans le bois.
 On y bâtit alors sa chapelle rustique,
 Et les bons villageois, selon l'usage antique,
 Y viennent tous les ans pour l'invoquer...

Soudain

Aux cantiques sacrés succède un chant mondain.
 Alerte ! entendez-vous, en vive ritournelle,

Gémir la cornemuse et nasiller la vielle ?
 Allons, filles, garçons ! allons, bruns moissonneurs,
 Accourez lestement à l'appel des sonneurs !
 — « N'oubliez pas l'aveugle. Une aumône au passage
 Vous portera bonheur pour votre mariage. »
 Quel mouvement joyeux ! quels cris ! quels gais propos !
 — « Achetez des bonnets, des rubans, des chapeaux ! »
 Ici c'est une tente où le vin à flots coule,
 Plus loin c'est un chanteur qui fait rire la foule.
 Partout poussière et bruit !... — Mais que font, à l'écart,
 Ces couples qui s'en vont s'entretenant à part ?
 Que disent-ils tout bas ? — Que voulez-vous que dise
 Un promis, en pressant la main de sa promise ?
 O jeunesse ! ô beaux jours ! qui n'a pas, une fois,
 Palpité d'espérance aux accents d'une voix ?...
 Et quand le souvenir en parle à son oreille,
 Quel vicillard si cassé, dont le cœur ne s'éveille !
 — Poussez ! poussez la barque, et glissons en rêvant,
 Au bruit des peupliers balancés par le vent,
 Lorsque, sous le ciel bleu, le flot brun de la Creuse
 Fuit et jette à la rive une plainte amoureuse.

ALBA.

Vous êtes blanche comme un lis ;
 Vos mouvements sont assouplis,
 Comme ceux d'un cygne qui nage ;
 Vos cheveux blonds, léger nuage,
 A votre front intelligent
 Font un nimbe d'or et d'argent ;
 Votre joue, à peine rosée,
 Imite, en sa teinte irisée,
 Les pâleurs de la rose-thé ;
 Vous parlez, le cœur vous inspire ;
 Vos lèvres ont un doux sourire ;

Vos yeux, au regard velouté,
Rayonnent d'une chaste flamme;
Et vous avez une belle âme :
C'est le parfum de la beauté.

LE CHEVALIER FIDÈLE.

« Mon père, il reviendra fidèle.
Je l'attendrai, mon chevalier.

Mon cœur ne vous est pas rebelle,
Mais il ne saurait l'oublier. »

— « Depuis qu'il suivit la croisade,
Sept ans déjà sont révolus :

Il est mort à Tibériade ;

Ma fille, il ne reviendra plus. »

— « Mon père, hélas ! daignez m'entendre !

Le jour où je lui dis adieu,

Je lui fis serment de l'attendre

Ou de n'appartenir qu'à Dieu. »

— « Voici que j'atteins la vieillesse,

O ma fille, et tu me défends

Cette heureuse et dernière ivresse

D'embrasser mès petits-enfants. »

— « Encore une année, ô mon père !

Dans mon âme j'entends crier

Une voix qui me dit : « Espère ;

Il reviendra, ton chevalier. »

— « Écoute-moi bien : je lui donne

Tout un an pour le rendez-vous.

Mais, dans un an, tu seras nonne,

Ou tu choisiras un époux. »

Les jours suivirent les journées,

Les mois succédèrent aux mois ;

Et, pareil aux autres années,

L'an s'enfuit encore une fois.
 Alors, sans espoir sur la terre,
 A son père elle vint s'offrir,
 Et dit : — « Allons au monastère.
 J'y veux prier, j'y veux mourir ! »

Deux ans s'écoulèrent encore.
 Un pèlerin, triste et rêvant,
 Suivait, au lever de l'aurore,
 Le sentier qui mène au couvent.
 — « M'apprendrez-vous pourquoi l'on sonne
 D'une si lugubre façon ? »
 — « C'est le glas d'une pauvre nonne :
 Dites pour elle une oraison. »

Le pèlerin au pied d'un arbre
 S'assit, sans ajouter un mot.
 Il était pâle comme un marbre,
 Et ses yeux regardaient là-haut,
 Là-haut à l'étroite fenêtre
 Seule ouverte dans le couvent ;
 On n'y voyait rien apparaître
 Qu'un rideau battu par le vent.

Mais lui, l'œil perdu dans l'espace,
 Blême et souriant, murmura :
 — « Mon Dieu ! c'est son âme qui passe !
 C'est elle !... » Et puis il expira...
 Tout à coup, d'une voix plus forte,
 Tintèrent les cloches d'airain.
 La religieuse était morte,
 Et mort aussi le pèlerin.

Comme avec bonheur ces deux âmes
 S'élançèrent dans le ciel pur,
 Confondant à jamais leurs flammes,
 Au sein de l'éternel azur !
 Des tendresses immaculées
 Le paradis leur fut ouvert.

Qu'elles furent bien consolées
D'avoir ici-bas tant souffert!

PARFUM.

Quand sa main délicate en torsades enchaîne
Les serpents roux de ses cheveux,
Je ne sais quelle chaude et pénétrante haleine
S'exhale de leurs mille nœuds.

Moins suaves, l'été, sont les brises heureuses
Qui montent quand la lune luit,
Quand les fleurs vont ouvrant leurs urnes amoureuses
A l'air embaumé de la nuit.

Ce n'est pas la senteur des roses ioniennes
L'encens du baume oriental,
Ni cette huile dorée où les Péris indiennes
Fondent le musc et le santal ;

C'est un je ne sais quoi dont la saveur enivre,
C'est un souffle immatériel,
Ambroisie ou poison, qui tue et fait revivre,
Feu de l'enfer, vapeur du ciel.

Ce parfum qu'alentour sa chevelure exhale
Et dont le cœur se sent pâmer,
C'est l'effluve d'une âme ardente et virginale,
C'est le parfum qui fait aimer.

LA FLEUR AMOUREUSE.

DE FRÉDÉRIC RUCKERT.

Je suis la fleur qui t'aime ;
J'attends, avec émoi,

Quand et sous quel emblème
Tu dois venir à moi.

Dans ma fraîche corolle
Descends-tu, mon idole,
Comme un rayon du jour ?
J'entr'ouvre avec délice
L'azur de mon calice,
Pour qu'en mon cœur se glisse
Ton doux regard d'amour.

Viens-tu, pluie ou rosée,
D'une frange irisée
Rafraîchir mes couleurs ?
Mon urne palpitante
Dessèche, dans l'attente
De la perle éclatante
Et du miel de tes pleurs !

Viens-tu, comme une brise
Follement indécise,
Jouer autour de moi ?
Dans une ardente ivresse,
Au vent de ta caresse,
Je plie et me redresse,
Disant : Je suis à toi !

Je suis la fleur qui t'aime ;
J'attends, avec émoi,
Quand et sous quel emblème
Tu dois venir à moi !

*A Henri Delaporte,
Consul général de France en Orient.*

SCAHLÉ,

LA DANSE DE L'ABEILLE AU CAIRE.

Dans la cour arabesque
Des vieux bains d'El-Margouck,

Sur le divan moresque
Le fumeur de chibouck
Voit, parmi la fumée
De la pipe allumée,
Danser la brune Almée,
Au son du tarabouck.

Allah! comme elle est belle,
L'Almée au doux regard!
Promenant autour d'elle
Ses yeux noirs de lézard,
Pour prélude à la danse,
Elle tourne en cadence,
Se recule et s'avance,
Puis salue avec art.

Entends-tu la cymbale
Dans ses doigts gracieux ?
Languissante, elle étale
Ses bras nus vers les cieux,
Renverse avec ivresse
Sa tête enchanteresse,
Appelant la caresse
De la bouche et des yeux.

Sur l'une et l'autre hanche,
Au son d'un air plaintif,
Tour à tour elle penche
Son corps souple et lascif.
Sous le caftan de soie,
Son flanc pâmé de joie,
Comme un serpent qui ploie,
Tressaille convulsif.

Vois-la bondir, pareille
Au chevreau d'El-Dâher;
Elle feint qu'une abeille
La menace dans l'air,
Et pour chasser bien vite

La mouche parasite,
Elle tourne et s'agite
Plus prompte qu'un éclair.

Dénouant sa ceinture,
Elle oppose, en dansant,
Un voile à la piqure
De l'insecte agaçant ;
Et toujours avec grâce,
On dirait qu'elle chasse
L'ennemi dont l'audace
Va toujours s'accroissant.

Il vole, il se dérobe
Au tissu déployé,
Et l'Almée, en sa robe,
L'a senti fourvoyé.
Dans la peur d'un outrage,
Elle ôte son corsage,
Son caftan à ramage,
Son caffieh bleu rayé.

Autour de sa figure
Se déroule et s'enfuit
Un flot de chevelure
Aussi noir que la nuit,
Où de mainte pasquille
Pendue à la résille,
Le métal qui scintille
S'entre-choque avec bruit.

Déjà sa gorge est nue,
Sa gorge aux chauds parfums ;
L'abeille y continue
Ses assauts importuns.
L'Almée en vain reploie
Sa tunique de soie,
Qui voltige et chatoie
Autour de ses flancs bruns.

Enfin la mousseline
Se déroule dans l'air.
L'ardente ballerine
Au corps de bronze clair,
Ainsi qu'une statue,
Apparaît dévêtue,
Et son regard qui tue
Lance un brûlant éclair.

Soudain, comme confuse
D'affronter les regards,
La folle qui s'amuse
Reprend de toutes parts
Sa parure qui traîne,
Et vers son front ramène
Ses longs cheveux d'ébène
Sur sa poitrine épars.

Dans son caftan se plonge
La perle des houris.
Elle fuit, divin songe,
Laissant nos cœurs épris;
Et son œil, noire étoile,
Disparaît sous le voile
Qui renferme en sa toile
Un coin du paradis.

Longtemps, sous l'arabesque
Des vieux bains d'El-Margouck,
Sur le divan moresque,
Le fumeur de chibouck,
Aspirant la fumée
De la pipe allumée,
Rêve à la brune Almée,
Qui danse au tarabouck.

LA DORMEUSE.

Par ces longs jours où, pleins de flamme,
 Les cieux brûlent sous le soleil,
 Quoi de plus charmant qu'une femme,
 Qui lentement cède au sommeil !

Son front indolemment se penche,
 Puis se relève avec effort,
 Puis, se posant sur sa main blanche,
 S'arrête... silence!... elle dort!

Écoutez! son beau sein palpite,
 D'un souffle calme, égal et pur,
 Comme un oiseau léger qui gîte
 En son nid, sous le ciel d'azur.

Quand elle ouvre ses grands yeux sombres,
 Le regard se trouble, arrêté
 Devant ces deux gouffres pleins d'ombres
 Et d'où jaillit tant de clarté.

Mais lorsque ses blanches paupières,
 Que frangent de longs cils soyeux,
 Voilent à leur tour les lumières
 Et l'éclat changeant de ses yeux;

On ose, d'un cœur moins timide,
 Regarder le front argenté,
 La joue en fleur, la bouche humide
 Où sourit un rêve enchanté,

La nuque ondoyante et nacrée
 Où frisent de légers cheveux,
 Tout cet ensemble qui récréé,
 Qui provoque et retient nos vœux;

On songe à ces jours de la Grèce,
 Où l'Amour faisait des héros,

Où Psyché, blonde enchanteresse,
Sommeillait sous les yeux d'Éros...

Mais alors ces aînés des hommes
Étaient les fils des Immortels,
Et, quand ils venaient où nous sommes,
L'amour leur dressait des autels.

Libres, ils donnaient à la terre
Les lois que nous devons souffrir :
Au rayon qui les désaltère
Nous ne boirions pas sans mourir.

Il faut que notre cœur se sèvre ;
Et, par la dormeuse charmés,
Nous craignons d'effleurer sa lèvre,
En lui disant tout bas : — « Dormez!... »

G H A Z E L.

IMITÉ DE L'ARABE.

J'ai vu briller, sous un blanc voile,
Deux yeux de feu :
Le cœur de ma divine étoile
Est au milieu.
Chacun de ses grands yeux me darde
Un trait vainqueur,
Et je sens, quand je la regarde,
Bondir mon cœur.
Tous les cœurs, séduits au prestige
D'un œil si beau,
Comme un papillon qui voltige
Vers un flambeau,
Vont tourbillonnant autour d'elle ;
Mais, dans son vol,

Le mien, brûlé par sa prunelle,
 Gît sur le sol.
 En choisissant, belle des belles,
 Réfléchis bien
 Que ces cœurs ont gardé leurs ailes,
 Hormis le mien.

LE MÉDAILLOŃ

RETROUVÉ DANS LES CENDRES.

Ce médaillon, deux jours perdu,
 Le voilà sauvé de la flamme.
 Séchez vos pleurs, calmez votre âme :
 Je le tiens ! il vous est rendu.

Que renfermait-il ? Je l'ignore.
 Était-ce le deuil ou l'espoir ?
 Hélas ! j'ai trop peur de savoir
 Ce qu'il peut contenir encore :

Un débris vague et consumé,
 Qui s'enfuirait à votre haleine,
 Un peu de poussière incertaine...
 Laissez-le pour jamais fermé.

Sans l'ouvrir gardez-y la cendre
 De vos rêves inaccomplis.
 Le cœur humain a des replis
 Où l'œil ne doit jamais descendre.

D'un bonheur longtemps caressé
 En lui nous avons mis le germe :
 Y regardons-nous ? Il n'enferme
 Que les cendres du temps passé.

Por la señora Laura D. F.

PANATELLA.

Ce soir, Doña Laura, vous êtes adorable ;
Vous avez un souris divinement cruel ;
Vos petits pieds cambrés et fiers frappent le sable,
Comme si vous alliez escalader le ciel.

Êtes-vous Andalouse ? êtes-vous Madrilène ?
A votre jarretière avez-vous un poignard ?
Palpitez-vous d'amour, frémissez-vous de haine ?
Vos yeux, sous la mantille, ont un fauve regard !

Un blond panatella, sur votre lèvre rouge,
Brûle, et, quand votre haleine aspire sa chaleur,
Semble la luciole amoureuse, qui bouge
Et cherche à se poser sur la grenade en fleur.

A flots capricieux, la bleuâtre fumée
Enveloppe vos traits de son nuage clair,
S'enroule à vos cheveux, spirale parfumée,
Et, fuyant à regret, se disperse dans l'air.

Qui n'envirait le sort du radieux cigare
Choisi par votre main et par elle allumé ?
Vivant de votre souffle, il a ce bonheur rare
De mourir pour vous seule et par vous consumé.

Qui ne voudrait, terrible et ravissante idole,
Comme cette fumée aux réseaux caressants,
Du flot de ses désirs vous faire une auréole
Et vous environner d'un immortel encens ?

Qui ne voudrait brûler, jusqu'à devenir cendre,
D'une ardeur que la mort pourrait seule apaiser,
Et, sans regretter rien comme sans rien prétendre,
Sur vos lèvres s'éteindre en un rouge baiser ?

NON ET OUI.

Non et *oui* ! syllabes sombres,
Mots sacrés, arrêts du sort,
Qui passent, fatales ombres,
Donnant la vie ou la mort.

Non et *oui* ! qui pourrait dire
Votre joie et votre deuil ?
Oui brille comme un sourire ;
Non est plus noir qu'un cercueil.

Oui, dans sa puissance, accorde
Ce que *non* nous interdit ;
Oui, c'est la miséricorde ;
Non, c'est l'arrêt du maudit !

Oui sauve le misérable,
Non le précipite au feu ;
Non, c'est le rire du Diable ;
Oui, c'est le souris de Dieu.

Mais, comme il faut que la femme,
A la fois Ange et Démon,
Pour damner une pauvre âme
Sache des secrets sans nom,

La beauté la plus naïve,
Avec un art inouï,
A ceux que son œil captive
Dit à la fois *non* et *oui*.

Toujours la Sirène abuse
De l'homme qu'elle a charmé,
Et celui qu'elle refuse
Est parfois le mieux aimé.

Quand on croit qu'elle va dire
Le mot longtemps caressé,

Soudain sa main se retire
Avec un mépris glacé.

Trop heureux quand la coquette,
Trompant espoir et regards,
A ceux qui sont sa conquête
Ne dit pas *oui* des deux parts.

Et ce doux *oui*, que sa lèvre
Lance, pour se moquer d'eux,
A ces deux cœurs qu'elle enfièvre,
Est un *non* pour tous les deux.

N'écoute pas la rebelle ;
Cherche en ses yeux sa langueur ;
Souvent un rien la révèle :
L'œil est un éclair du cœur.

On refusera la porte,
On crîra grâce et pardon :
Si le cœur dit *oui*, qu'importe
Que la lèvre dise *non*?

Un *non*, dit d'une voix tendre,
Assaisonne le baiser,
Que l'on feint de refuser ;
Mais qu'on veut bien laisser prendre...

LA PUISSANCE D'UN REGARD.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL.

Colomb allait quitter Cordoue.
Un vieux chroniqueur l'a conté.
L'opprobre flétrissait sa joue ;
Son cœur était désenchanté.

L'indigence amère et profonde
 Sous un joug de fer le ployait,
 Et lui fermait ce nouveau monde
 Que son génie entrevoyait.

Sous le dédain qui l'humilie,
 Colomb, sans espoir désormais,
 Puisqu'on tient son plan pour folie,
 Veut fuir la Castille à jamais.

Devant lui s'ouvrait une église ;
 Il pénétra dans le saint lieu,
 Abaisant son orgueil qu'il brise,
 Et, seul, à genoux, pria Dieu.

Là, bien des heures en alarmes,
 Luttant contre un démon vainqueur,
 Il donna cours, avec ses larmes,
 Au fiel qui dévorait son cœur.

Soudain, au fond d'une chapelle,
 Illuminant le clair-obscur,
 Il vit d'une ardente prunelle
 Le rayonnement vif et pur.

Ces yeux, dont le regard scintille,
 Prirent son âme. Il adora
 Les plus beaux yeux de la Castille,
 Et dans Cordoue il demeura.

Admis enfin près d'Isabelle,
 La reine au cœur vraiment royal,
 Il put réaliser par elle
 Son éblouissant idéal.

L'histoire, en merveilles féconde,
 Dit que ce regard enchanteur,
 Astre vivant, au nouveau monde
 Guida le grand navigateur.

Toi, dont ma pensée est ravie,
 Tourne vers moi tes yeux charmants ;

Fais rayonner ma triste vie
Des plus purs éblouissements.

Si quelque région sauvage
Se cache en un pôle ignoré,
La douce clarté que dégage
Ton œil au regard adoré

Sera l'astre de ma nuit sombre,
Et, par ton amour soutenu,
Nouveau Colomb, j'irai dans l'ombre
Découvrir un monde inconnu.

A UNE DAME

QUI ÉTUDIE LE PROVERBE D'ALFRED DE MUSSET

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

Quel talent pour la comédie !
Vous tentez de nouveaux chemins ;
Mais ce n'est point à l'étourdie.
Vous avez droit d'être applaudie
Et par nos cœurs et par nos mains.

Oui ! d'honneur, vous êtes capable
De réussir au premier coup.
Que faut-il pour être adorable ?
Forme d'un ange ? Esprit d'un diable ?
Moitié serait déjà beaucoup ;

Et vous avez les deux ensemble !
Madame, bien mal en prendra
A tous nos cœurs : que vous en semble ?
Quant à moi, d'avance je tremble
Pour quiconque vous entendra.

Vous chantez comme une sirène ;
Aujourd'hui vous voulez parler.

Tel l'oiseau veut fouler l'arène,
 Il sautille, il se pose à peine,
 Et l'on sent qu'il va s'envoler.

Vrai! votre voix obéissante,
 Qui vibre ainsi qu'un timbre d'or,
 Dira de façon ravissante
 Ce demi-mot, flèche agaçante,
 Qui pique et reprend son essor.

Tout ce gracieux babillage
 Vous siéra, pour sûr, aussi bien
 Que sied à votre frais visage
 Une gaze, frêle entourage,
 Un pompon, un ruban, un rien.

Qui ne voudrait, belle marquise,
 Tisonner, seul, à vos genoux,
 Raillé par votre grâce exquise ;
 Et, croyant vous avoir conquise,
 Être fait prisonnier par vous?

Car vous voir, c'est braver sa perte ;
 Vous connaître, c'est vous aimer.
 Vous semblez en douter? Mais, certe,
 Si vous laissiez la porte ouverte,
 On serait prompt à la fermer.

Mars 1853.

LA FLEUR DE NEIGE.

La nuit étincelle,
 L'air est glacial ;
 Une tige frêle,
 Au galbe idéal,
 Sur la neige lisse
 Ouvre son calice
 Immatériel ;

Blanche fleur d'opale,
Plus froide et plus pâle
Que la lune au ciel.

C'est la fleur de neige
Qui, dans une nuit,
Aux monts de Norwège,
Naît, s'épanouit
Et s'évanouit.

Sereine et candide
Elle brille un soir,
Diamant splendide.
Tout, près d'elle, est noir.
Cinq perles, ses graines,
Éclairent les plaines
D'un éclat trompeur ;
Puis la fleur se fane
Et meurt, diaphane
Comme une vapeur.

C'est la fleur de neige
Qui, dans une nuit,
Aux monts de Norwège,
Naît, s'épanouit
Et s'évanouit.

Telle une humble vierge,
Sous son voile blanc,
Pâle comme un cierge,
S'avance en tremblant,
Innocente et belle ;
Puis, dans la chapelle,
Prononce un long vœu.
Au cloître on l'emporte ;
Pour tous elle est morte,
Excepté pour Dieu.

C'est la fleur de neige
Qui, dans une nuit,

FANTAISIES

Aux monts de Norwège,
Naît, s'épanouit
Et s'évanouit.

Mars 1878.

UN MOT.

Il est un mot si doux, si tendre,
Si plein d'un bonheur insensé,
Que l'on donnerait, pour l'entendre,
Tout l'avenir, tout le passé.

Ce mot divin qui double l'âme,
Ce mot dans le bonheur conçu,
Il se grave, en sillons de flamme,
Au fond du cœur qui l'a reçu.

L'oreille le perçoit à peine,
Et la bouche tout bas le dit ;
Pourtant, à travers l'âme humaine,
Comme un tonnerre il retentit.

Ce mot d'ivresse et de délire,
Qu'on écoute sans se lasser,
Il commence par un sourire,
Il s'achève dans un baiser.

A Marie Désirée.

LA LAMPE DE NUIT.

Ce que j'aime en toi, ma chérie,
Est-ce ta molle rêverie ?
Est-ce ton souris gracieux ?
Est-ce ta tête brune et rose ?

Ou ta paupière, qui se pose,
Comme un voile blanc, sur tes yeux ?

Non! ce n'est pas ta brune tête;
Ce n'est pas ton œil, qui reflète
Un flot de pensers murmurants;
Ni ce que ton parler révèle;
Ni le charme, qui te fait belle
Pour les regards indifférents.

Vois-tu, suspendue, en silence,
La lampe de nuit, qui balance
Son feu dans l'albâtre captif,
Et, pour nous, dans l'alcôve sombre,
Ne fait qu'à peine éclairer l'ombre,
D'un rayon suave et furtif?

Ce que j'aime en toi c'est ton âme,
Dont la pure et timide flamme
Ne rayonne pas au grand jour;
Mais de ton cœur aimé s'épanche,
Et sur moi brille, étoile blanche,
Dans l'intimité de l'amour.

1853.

A Madame Marie Cabel.

GALATÉE.

Quoi! seriez-vous ainsi? seriez-vous Galatée,
L'idole de Paros dans le marbre sculptée,
Que Vénus Astarté de sa rage anima,
Pour mettre au désespoir l'homme qui la forma?
Elle aime l'or, le vin, les ignobles caresses,
Cet admirable corps a toutes les bassesses;
Pour elle rien n'est saint; pour elle rien n'est cher:
Son cœur est demeuré de marbre sous sa chair!

Non ! non ! vous n'êtes point cette pâle statue,
 Ce fantôme animé, cette morte qui tue ;
 Car votre cœur palpite et votre sein frémit ;
 Votre voix est l'écho d'une âme qui gémit,
 Le ciel souffla sur vous la lumière invisible,
 Dont la voix et les yeux sont le reflet sensible.
 Vous chantez, et nos cœurs, par un secret frisson
 Secoués à la fois, vibrent à l'unisson ;
 Et si nous admirons, sous vos traits, cette infâme,
 C'est que vous l'animez d'une céleste flamme ;
 C'est que vous répandez sur ce gouffre infecté
 Un idéal plus vrai que la réalité.
 Vous brillez au-dessus de ces vices perfides,
 Comme un rayon du jour sur des marais fétides.
 Galatée est un masque, un mensonge maudit :
 C'est vous que l'on entend, c'est vous qu'on applaudit.
 Vous ne rentrerez pas dans le marbre comme elle ;
 Car vous portez au front une étoile immortelle ;
 La muse vous possède, et votre chant divin
 Nous pénètre au dedans comme l'ardeur du vin !
 Nous le buvons du cœur ; son charme nous enivre,
 Et, quand il a cessé, bien longtemps, pour le suivre,
 Pensifs, nous écoutons l'écho mystérieux
 Qui vibre dans l'espace et nous revient des cieux !...

A don Manuel Silvela.

FUMÉE DE CIGARE.

Tandis que vers le ciel j'exhale
 La fumée, ardente spirale
 Du cigare odorant et blond,
 Je crois, avec leurs blanches ailes,
 Voir naviguer les caravelles
 Qui sur la mer portaient Colomb.

A travers un réseau de brume,
 Sous le soleil brillant, s'allume
 Le pic radieux d'Haïti.

Là, servi par de brunes filles,
 Couvert d'or du front aux chevilles,
 Fume un Cacique appesanti.

Est-ce un Cacique? est-ce un roi more,
 Assis au pied d'un sycomore,
 Et lançant de fauves regards
 A l'Almée ardente et vermeille,
 Qui danse le pas de l'abeille,
 Le sein nu, les cheveux épars?

Œil noir, brillant sous la mantille,
 Es-tu d'Aragon, de Castille?
 Par saint Jacques, quel frais tableau!
 Sous l'éventail mouvant cachée,
 Es-tu quelque vierge arrachée
 D'une toile de Murillo?

Es-tu la perle de mon rêve?
 — Non; ce n'est qu'une fille d'Ève.
 Son regard est un brasero;
 Dans le toril son cœur habite,
 Et son amour changeant hésite
 Du Picador au Torero.

Oh! voir Madrid! Oh! voir Grenade,
 Où la vigne blonde escalade
 L'oranger, fleurs d'argent, fruits d'or;
 L'Espagne amoureuse et guerrière,
 Riche ou pauvre, pieuse et fière,
 Comme le Cid Campéador!

Agenouillé, la tête basse,
 Voir le *Corpus Dei*, qui passe,
 Dans les vapeurs de l'encensoir,
 Puis, sous les sonores arcades,

Entendre au loin les sérénades
Remplir l'air embaumé du soir !

Voir la Havane, où la Créole
Va fumant, indolente et molle,
Balancée en son hamac blanc,
Tandis que, sur la souveraine,
Deux petits négrillons d'ébène
Agitent l'éventail tremblant !

Puis le hamac se change en nues,
Où mille formes inconnues
Se mêlent, sans but et sans bruit,
Où nagent de folles chimères,
Métamorphoses éphémères,
Fleurs fugitives de la nuit.

De cieux en cieux mon vol s'égare,
Quand, soudain, la mort du cigare
Emporte mon rêve... et voilà
Qu'en face de moi je vois luire
L'œil d'aigle noir, le fin sourire
De don Manuel Silvela.

REGRET.

Quand vous étiez toute petite,
Ange aux cheveux blonds et soyeux,
J'étais un homme, ô Marguerite,
Brûlant du cœur, ardent des yeux.
Quand, sur le sein de votre mère,
Vous dormiez sans souci du jour,
Je savourais la peine amère
Et le doux mal que fait l'amour.

Marguerite, vous voilà belle ;
Et moi je vieillis chaque jour.

Aujourd'hui votre œil étincelle ;
 Le mien s'éteint et sans retour.
 Le temps arrache à ma guirlande
 Les fleurs dont il vous enrichit :
 Que n'étiez-vous alors plus grande,
 Ou que ne suis-je encor petit ?

EL DESDICHADO,

DE MARTIN RUYS.

Vous le savez, où vont les rêves du poète,
 Et quelle étoile me conduit !
 Attentive à vos yeux, empressée, inquiète,
 Ma tendresse toujours vous suit.

Dans mes songes, la nuit, votre image s'élève
 Devant moi sous un ciel vermeil ;
 Je vous vois apparaître et planer dans mon rêve,
 Avec les anges du sommeil.

Le jour luit ! je demande au Seigneur qu'il vous garde,
 Vous, mon bien le plus précieux.
 Vous paraissez ! Je sens, lorsque je vous regarde,
 Monter des larmes dans mes yeux.

Et pendant tout un jour en tremblant je me livre
 A la volupté de vous voir ;
 Car dans un seul regard de votre œil qui m'enivre
 Gît ma douleur et mon espoir.

Tant que je vous puis voir, il faut que je vous voie.
 Je suis comme ce pauvre chien
 Qui se couche à vos pieds, qu'on chasse, qu'on rudoie,
 Mais qui vous aime et qui revient.

Or je n'ai demandé, pour toute ma tendresse,
 Qu'une main qui presse ma main,

Qu'un regard par instants plus doux, qui me caresse
Et me console en mon chemin.

Mais malheur à ceux-là qui n'ont que la prière,
Qui d'un pur amour consumés,
Donnent sans marchander leur âme tout entière!
Ceux-là ne sont jamais aimés!

LE VOILE SANS LA VOCATION.

Quand tu couvrirais d'un blanc voile
Ton front arrogant et moqueur ;
Quand tu n'aurais plus, pour étoile,
Que la triste lampe du chœur ;

Quand tu prierais seule, en silence,
Dans la chapelle des élus,
Torturant avec violence
Ton cœur, pour qu'il ne batte plus ;

Quand tu renfermerais ta vie,
Pour toujours, dans ce cercle étroit
Où l'heure de l'heure est suivie,
Où tout est morne, austère et froid ;

Crois-tu que tu vivrais tranquille,
Et, le sacrifice accompli,
Qu'à ton esprit enfin docile
Le Seigneur donnerait l'oubli ?

Non ! tu ne verrais point ton âme
Se fondre au feu de l'encensoir ;
Tu serais ce brasier sans flamme
Qui fume dans l'ombre du soir.

D'une ardeur sourde consumée,
Tout ce qui reste en toi de bon
S'enfuirait en âcre fumée,
Tu deviendrais cendre et charbon.

Le Seigneur, dont tu t'es moquée,
 Chasserait ton cœur du saint lieu;
 Tu mourrais, d'ennui suffoquée,
 Maudissant ta vie et ton Dieu!

A Charles Robinot-Bertrand.

L'INFIDÈLE.

Sur l'absence et l'oubli quand ton âme s'attriste,
 Quand tu gémis de voir briser ce doux lien,
 C'est que tu la chéris d'un amour égoïste!
 Insensé! ton bonheur t'est plus cher que le sien?
 Quelque part qu'elle soit, est-ce que ta pensée,
 Pour la bénir toujours, ne la trouvera pas?
 Sur la dalle autrefois par ses genoux pressée
 Penche ton front et pleure, en priant Dieu tout bas.
 Apprends à la chérir pour elle, âme fiévreuse!
 Qu'importe que son cœur pour le tien soit glacé?
 Qu'elle aille! qu'elle oublie et qu'elle soit heureuse!
 Souffre seul, sans te plaindre, en songeant au passé.
 Parcours seul et muet ces ombreuses allées,
 Où la voir, lui parler, l'entendre était si doux;
 Presse ton front brûlant de tes mains désolées,
 En disant : « O bonheur! ô jours si loin de nous!
 « Bonheur amer, qui fuis et que le temps emporte,
 Pourquoi donc es-tu né, si tu devais périr?
 Pourquoi laisser au cœur que rien ne reconforte
 Ces regrets immortels, dont il ne peut mourir! »

L'EXTASE.

Je semble insensé quand je songe,
 Et peut-être le suis-je alors;

Car l'océan du rêve, où mon esprit se plonge,
N'a pas de fond et pas de bords.
Quand je me tais, quand rien n'anime
Mon regard fixe et soucieux,
J'écoute une harmonie; une musique intime,
Que nul n'entendit sous les cieus.
Tout ce qui chante sur la terre :
Le gémissement des ruisseaux,
La plainte des forêts, la brise solitaire
Et le gazouillis des oiseaux;
Tout ce que la harpe aux cent cordes
Peut dire, en vibrant sous les mains;
Tout ce que le Seigneur, en ses miséricordes
A mis dans la voix des humains;
Ce qui rend l'âme épanouie;
Ce qui fait prier et pleurer,
Tout cède à cette voix ineffable, inouïe,
Qu'en mon cœur j'entends soupirer !
Si cette mélodie étrange
Avait un son matériel,
On saurait ce que c'est que la chanson d'un ange;
On aurait un écho du ciel.
Mais Dieu, qui révèle aux poètes
Ces hymnes faits pour les élus,
Appose, en même temps, sur leurs lèvres muettes
Un sceau qui ne se brise plus.
C'est le désespoir de leur vie,
D'entendre cette voix chanter,
Et, lorsque leur pensée en extase est ravie,
De ne pouvoir rien répéter.
Ils verront, à travers leur âme,
Flotter le rêve éblouissant,
Et, poursuivant sans fin l'insaisissable flamme,
Ils sûront des pleurs et du sang.

Dans la coupe où brille l'image
De leur désir inaccompli,
Comme Ixion déçu n'embrassant qu'un nuage,
Ils boiront le fiel et l'oubli.

Ils fouilleront dans leur poitrine,
Sans maîtriser l'esprit vainqueur ;
Ils tordront, sans saisir cette effluve divine,
Les lambeaux saignants de leur cœur.

Douleur qu'on redoute et qu'on aime,
Bonheur poignant comme un remord,
Ivresse qui vous porte à l'idéal suprême,
Pour vous replonger dans la mort !

Volupté navrante, insensée,
Fièvre où l'âme voit flamboyer
Le mystère inconnu, l'indicible pensée,
Que la voix ne peut bégayer !

Je t'appelle, terrible extase,
Qui fais chanceler ma raison ;
Le buveur d'opium puise ainsi, dans le vase,
Les rêves avec le poison.

J'écoute, je frémis, j'adore,
Et tel que Moïse au saint lieu,
Pendant l'éternité j'écouterais encore...
J'entends chanter la voix de Dieu !

FIN







TABLE DU TOME SECOND

FOI, ESPÉRANCE ET CHARITÉ.

LIVRE PREMIER. — LA FOI.

	Pages.
Dédicace.	1
A M ^{gr} Dupanloup.	3
L'Aimant	7
L'Oraison dominicale.	8
Larme et Perle	10
Le Rameau bénit	10
Dans le bois.	12
La Fille de Jaïre.	13
Pensée de Joseph Droz.	18
Ave, Maria.	19
Les Petits Enfants.	20
Le Coin du cimetière	24
Prions.	27
L'Anneau pastoral.	28
Destinée.	28
L'Oiseau du Paradis.	29
Violette blanche.	33
Harmonie.	34
Notre-Dame du Saule.	35
Le Chant des orgues.	36

LIVRE DEUXIÈME. — L'ESPÉRANCE.

A ma Mère.	40
Mon Beau Songe.	42

	Pages.
Le Chant du berceau.	44
Chemin dans les blés.	46
A un chasseur.	49
Sous les lilas.	50
La Jeune Mère à la fontaine.	52
Les Oiseaux de passage.	54
La Maison paternelle.	57
La Nonne et la Fleur.	58
L'Arbre mort.	59
Aux Amis éloignés.	60
L'Oasis.	61
Les Orphelins.	62
Le Nouveau-Né.	64
Le Vieux Grand-Père.	66
Le Cimetière neuf.	69
Un Évangile apocryphe.	69
Consolation.	70
Sans espoir.	71
Les Cloches du soir.	73
Frère et Sœur.	73
Les Hirondelles.	75
Le Cap Nord.	75
Loin du monde.	77

LIVRE TROISIÈME. — CHARITÉ.

A ma seconde mère.	79
La Crèche.	81
L'Asile.	84
Les Enfants des faubourgs.	87
La Colonie de Mettray.	91
La Fraternité.	98
Les Petites Sœurs des Pauvres.	103

FLEURS DE FRANCE.

A S. A. R. M ^{me} la Duchesse de Chartres.	108
La Nuit au bord de l'Allier.	111
Le Berceau.	113
Les Abeilles du crucifix.	114

TABLE.

243

	Pages.
Excelsius	115
Le Cimetière de Scutari	116
Toast.	118
La Mère abandonnée	120
Desperanza.	121
Clémence Isaure	121
Le Donjon de Romefort.	128
Sois heureuse.	133
Spera semper.	134
A Ronsard.	135
Métempsycose.	138
Le Château des Templiers.	139
Invocation dans l'orage	140
La Douleur de Milton.	142
Le Premier Papillon	145
Lettres déchirées	146
La Chanson que j'aime.	148
Le Soir après l'orage.	149
A Achille Millien.	150
Mystérieuse.	152
La Rose mouillée.	153
Automne	154

TRISTIA.

Crépuscule.	157
La Mort du Duc d'Orléans.	158
A une Reine martyre.	162
Le Duc de Guise.	164
Le Tombeau du petit enfant.	166
A l'âme de ma mère.	167

SONNETS.

A Marie Désirée.	170
La Bibliothèque	171
La Tristesse de Marie.	171
Ronsard.	172
A Joséphin Soulary.	172
L'Égyptienne.	173
A Théodore de Banville.	173

	Pages.
A Cosette.	174
L'Impassible.	174
Sur un album.	175
A Oct. Lacroix.	175
A Marie Désirée.	176
Jeune fille aux pieds nus.	176
A Ant. de Latour	177
Regina cœli.	177
A Emile Péhant.	178
Attente.	179
A Claude Girard.	179
Coquetterie.	180
A Emile Grimaud	180
Le Moulin.	181
Marguerite.	181
A Emm. Phelippes-Beaulieux.	182
A un Religieux.	182
A Marie Désirée, malade.	183
A M ^{lle} Louise Loisy.	183
A Jules Breton.	184
Fleurs de pommier.	184
Stella vespertina	185
Louis Fréchette à P. B.	185
A Louis Fréchette.	186
Amitié de femme.	187
Pétrarque et l'ombre de Laure.	187
Pierre Ronsard.	188
L'Invitation à la valse.	188
La Beauté du Diable	189

RONDEAUX.

A M. le comte Henri Siméon.	190
M. Tartufe.	191
Charles Monselet.	191
Ce que disent les fleurs.	192

FANTAISIES.

Par-dessus le mur.	193
Huitain.	195

TABLE.

245

	Pages.
A Phelippes-Beaulieux. — Triolets	196
Le Chemin de l'école	197
Oh ! si !...	198
Le Pêcheur d'idées.	198
Monsieur Printemps.	199
Le Kieff.	201
L'Épitaphe de la rose.	203
Margaïte.	204
Les Oiseaux de Christophe Colomb	205
Toujours ensemble	206
Vouée à la Vierge.	207
La Lettre au bon Dieu.	208
L'Assemblée de Saint-Sulpice	209
Alba.	212
Le Chevalier fidèle	213
Parfum	215
La Fleur amoureuse.	215
Nahlé.	216
La Dormeuse.	220
Ghazel.	221
Le Médaillon.	222
Panarella.	223
Non et Oui.	224
La Puissance d'un regard.	225
A une dame.	227
La Fleur de neige.	228
Un mot.	230
La Lampe de nuit.	230
Galatée	231
Fumée de cigare.	232
Regret	234
El Desdichado.	235
Le Voile sans la vocation.	236
L'Infidèle.	237
L'Extase.	237

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.





AUTRES PUBLICATIONS

DE

PROSPER BLANCHEMAIN

Poésies : t. I, Poèmes et Poésies, 3^e édition ; t. II, Foi, Espérance et Charité, 2^e édition ; t. III, Idéal, 2^e édition. Trois vol. in-18, tirés à 500 exemplaires ; plus 55 exemplaires in-8^o. Paris, Aubry, 1866. Épuisé.

Œuvres poétiques de Vauquelin DES YVETEAUX, réunies pour la première fois. Un vol. in-8^o, tiré à 300 ex. Paris, Aubry, 1854.

Œuvres inédites de RONSARD. Un vol. in-16, tiré à 310 ex., plus un tirage à 25 ex. in-folio et 25 in-4^o. Paris, Aubry, 1855.

Œuvres complètes de P. DE RONSARD. Huit vol. in-16. (Biblioth. Elzévirienne). Paris, Daffis, 1857-1867, tirés à 1,200 exemplaires.

Œuvres poétiques de Fr. DE MAYNARD. Trois vol. in-18. Paris, Gay, 1864-1867, tirés à 100 exemplaires.

Poésies de Jacques TAHUREAU, du Mans. Deux vol. in-18. Genève, Gay, 1868-1869, tirés à 100 exemplaires.

Élégies de J. DOUBLET, publiées pour la Société des bibliophiles normands, avec une préface et des notes. Rouen, 1869, petit in-4^o, tiré à 100 exemplaires.

Le Plaisir des Champs, poème cynégétique. Un vol. in-16 (Biblioth. Elzévirienne). Paris, Daffis, 1869, tiré à 1,200 exemplaires.

Poésies d'OLIVIER DE MAGNY (Amours, Gayetez et Souspirs). Trois vol. petit in-4^o. Turin, Gay, 1869-1870, tirés à 100 exemplaires.

Œuvres complètes de MELIN DE SAINT-GELAYS. Trois vol. in-16 (Bibl. Elzévirienne). Paris, Daffis, 1873, tirés à 1,200 exemplaires.

Rondeaux et vers d'amour de J. MARION. In-8^o. Paris, Willem, 1873, tirés à 100 exemplaires.

Vie de R. Angot de l'Esperonnière, ses Bouquets poétiques et son Chef-d'œuvre poétique, publiés pour la Société rouennaise de bibliophiles. Trois vol. in-4^o. Rouen, 1872-1873, tirés à 55 exemplaires.

Poésies de J. TAHUREAU, du Mans. 2 vol. in-12. Paris, Jouaust, 1870, tirés à 333 exemplaires.

Œuvres de Louise LABÉ. In-12. Paris, Jouaust, 1875, tirées à 350 exemplaires.

Poètes et Amoureuses du XVI^e siècle, études biographiques et littéraires. In-8^o. Paris, Willem.

Poésies de MALHERBE. In-16 et in-8^o. Paris, Jouaust, 1877.

Satires de COURVAL-SONNET. Trois vol. in-16. Paris, Jouaust, 1877.

Satires de Robert ANGOT DE L'ESPERONNIÈRE. Paris, Lemerre, 1878.

Œuvres poétiques de Marie DE ROMIEU. In-16. Paris, Jouaust, 1878.

Poésies de Jean PASSERAT. Deux vol. in-12. Paris, Lemerre, 1879.

Premières Œuvres poétiques de GUY DE TOURS. Deux vol. in-12. Paris, Willem, 1879.

Madrigaux de LA SABLIERE. In-16. Paris, Jouaust, 1879.

Sous presse : Bertaut, Dalibray, premières satires de DU LORENS, Mimes de BAÏF, etc.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 31 JUILLET MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX-NEUF

PAR A. QUANTIN

②

337 4 1094

Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

MAY 08 '83

MAY 17 '83

JUL 20 '83

JUL 20 '83

MAY 02 '84

JUL 15 '84



a39003



003482352b

CE PQ 2197

.B64A17 1880 V002

COO BLANCHEMAIN, POEMES ET PO

ACC# 1220530

